

ETUDE DE TERROIR

LE VILLAGE DE TSARAHONENANA

=====

Canton d'AMBOHIBARY-SAMBAINA

( MADAGASCAR )

## A V A N T - P R O P O S

Nous présentons au cours de cette étude, les résultats d'un travail effectué dans le cadre du centre ORSTOM de Tananarive. Arrivé à Madagascar en tant qu'allocataire de recherche, nous avons poursuivi le reste de notre séjour en tant que militaire détaché aux services de la coopération technique.

La première partie de ce travail a pour objet le village de Tsarahonengana au nord de la plaine d'Ambohibary-Sambaina. Nous avons établi pour ce village par levé topographique direct, une série de cartes agraires ou foncières et tenté d'en donner une explication exhaustive. L'étude de terroir s'est ainsi déroulée sur le terrain, du mois d'avril au mois d'octobre 1965.

L'année suivante, nous avons étudié mais d'une façon beaucoup plus rapide l'ensemble de la plaine d'Ambohibary-Sambaina et le peuplement des hautes terres montagneuses de l'Ankaratra où jusqu'à 2.000 mètres d'altitude s'installent des villages auxquels on peut dans certains cas attribuer le terme de villages pionniers.

Cette étude s'est donc déroulée en deux étapes nettement tranchées: une étude de terroir d'une part, une présentation régionale de l'autre. Le plan de ce travail respecte cette séparation.

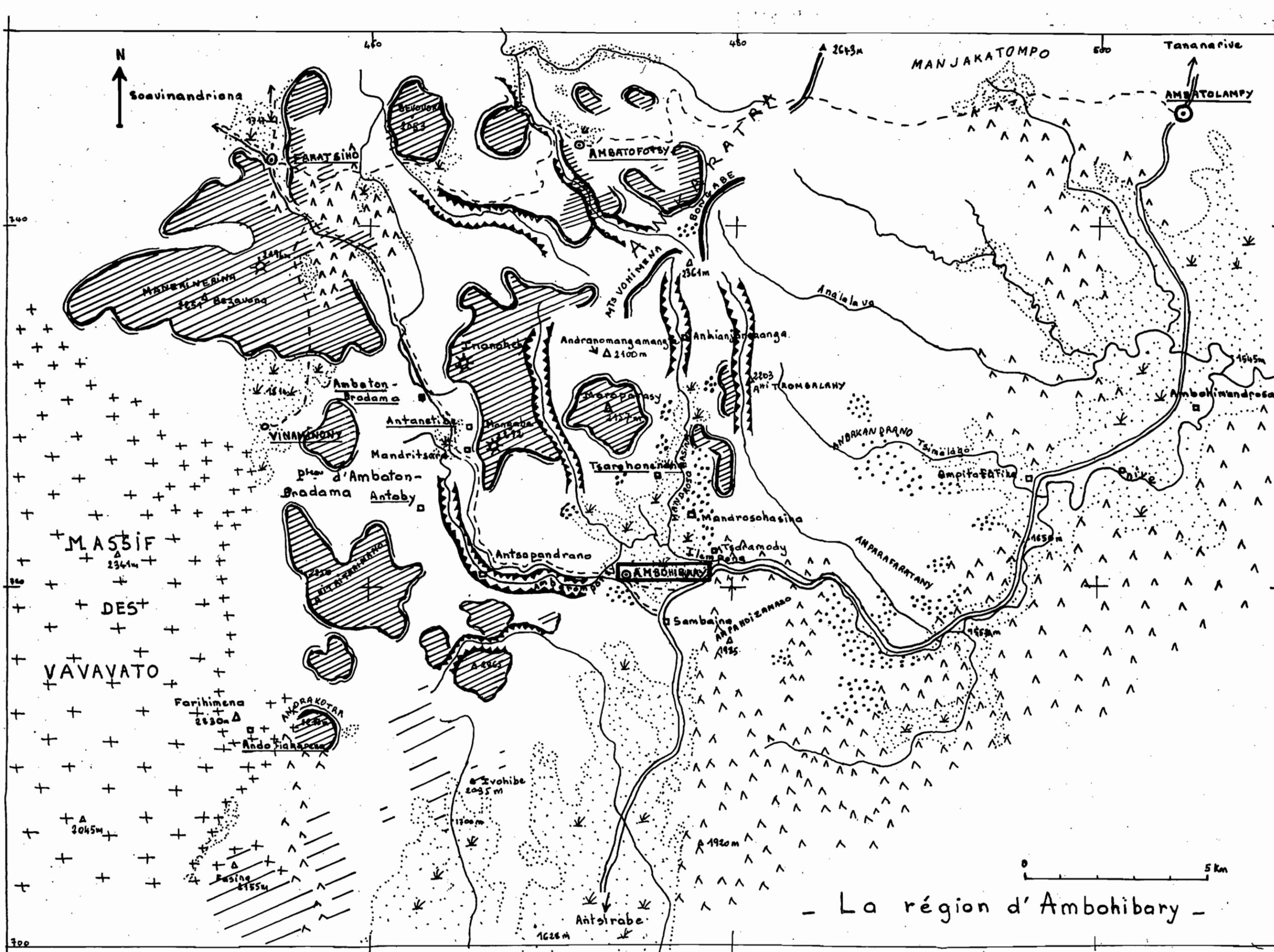
L'ensemble de cette recherche devrait contribuer à une meilleure connaissance de la géographie rurale et humaine du massif de l'Ankaratra.

On pourra se reporter avec profit à l'étude de P. de Comarmond qui effectue d'un point de vue sociologique une étude sur un groupe de villages distants d'une dizaine de km de Tsarahonera, dans la bordure sud de la plaine d'Ambohibary.

D'autre part, F. Bourgeat, pédologue à l'ORSTOM a bien voulu effectuer à notre demande une prospection et une analyse des différents types de sol de la montagne et de la plaine d'Ambohibary (1).

---

(1) - Voir le rapport ORSTOM : les sols aux environs de certains villages des hauts-plateaux. (Tananarive, 1966).



- Légende -  
 1 Topographie et Toponymie

- cours d'eau
  - route goudronnée
  - route semi-carrossable
  - piste
  - ville petite
  - village
  - sommet
  - dôme
  - ligne de crêtes
  - gorges
- les noms soulignés ont fait l'objet d'une enquête

2 Principaux types de relief classés en fonction des formations géologiques

- limites des cuvettes
- cuvettes lacustres marécageuses (alluvions modernes)
- cuvettes lacustres marécageuses (alluvions anciennes intercalées de lignites et schistes bitumineux)
- dômes ou massifs trachy-phonolithiques
- hautes surfaces de basanites
- hautes surfaces basaltiques (planèzes)
- massif cristallin composé de migmatites
- massif cristallin composé de granit

d'après les extraits de la carte au 1/100 000  
 - ANKARATRA  
 - FARATSIHO  
 - ANTANIFOTSY  
 d'après la carte géologique ANTSIRABE-AMBATOLAMPY  
 1/200.000<sup>e</sup> 1963  
 " " - FARATSIHO 1/100.000<sup>e</sup> 1962  
 J. BONNEMAISON

- La région d'Ambohibary -

## I N T R O D U C T I O N

A la limite des pays mérinas et betsiléos, l'Ankaratra s'élève au-dessus des hautes surfaces cristallines du centre de l'île. Les coulées de laves basaltiques, dômes et pitons trachytiques ou phonolithiques y recouvrent un ensemble de près de 7.000 Km<sup>2</sup>. Le point culminant atteint au mont Tsiafajavona 2.644 mètres.

Cet immense volcan à la morphologie complexe s'est construit au cours de plusieurs phases qui ont interféré avec des périodes de calme, puis d'érosion violente. On s'accorde généralement pour reconnaître une première émission d'éléments trachytiques et phonolithiques qui affleurent surtout au sud du massif en particulier près de Faratsiho. Ensuite, une deuxième phase à la fin du tertiaire beaucoup plus massive et importante où se seraient édifiées les grandes lignes du relief actuel.

Les épanchements de laves fluides, de type hawaien ont surtout consisté en basaltes et andésites. Pourtant sur les sommets et en particulier sur le Tsiafajavona, les ankaratrites dominent. La dernière phase volcanique a eu lieu au quaternaire dans le sud du massif, aux alentours de Bétafo où se sont mis en place une série de petits cônes stromboliens aux formes fraîches accompagnées de coulées de basanites.

Le volcanisme s'est depuis éteint, et selon tous les témoignages n'a pas joué depuis les premiers établissements humains

sur la grande île. L'érosion est en revanche extrêmement violente et efficace. Le réseau hydrographique primitivement orienté vers l'ouest a été, au pliocène, projeté dans la direction opposée et se fraie depuis un chemin difficile à travers un dédale de gorges et de bassins intérieurs vers les plaines orientales.

Le relief est accidenté. Des dénivellations de plusieurs centaines de mètres en pente raide dominent de profondes et longues dépressions intérieures que les cours d'eau et torrents ont transformé en plaines alluviales.

Ces plaines alluviales et marécageuses sont souvent le résidu d'anciens lacs formés à la suite de barrages par coulées volcaniques. La plaine d'Ambohibary-Sambaina sur laquelle porte cette étude doit ainsi son origine au déferlement des laves du pliocène. Elle s'ouvre comme une immense dépression sur le flanc sud-est du massif montagneux. C'est une des plus vastes et des plus importantes plaines intérieures de l'Ankaratra.

°  
° °

Cette plaine apparaît en premier lieu comme une grande cuvette à fond plat, dominée par les formes puissantes du contour montagneux. Elle présente une allure grossièrement triangulaire orientée autour d'un axe nord-sud de 15 Kms de long et recouvre une superficie d'environ 3.000 Ha.

Au sud, la cuvette est largement évasée. Sa forme est circulaire, puis elle s'amincit vers le nord et prend de plus en plus l'allure d'une vallée de haute montagne: étroite et profonde.

De hautes chaînes montagneuses grimant jusqu'à 1.800 mètres d'altitude, puis plus loin jusqu'à 2.000 mètres bordent la plaine à l'est, comme à l'ouest. Elles sont dues aux émissions basaltiques du plio-quadernaire et s'orientent dans une direction Nord-Ouest/Sud-Est.

Les formes de ces montagnes, continuellement avivées par une érosion active, sont souvent très fraîches. A l'est, les laves basaltiques prolongent l'escarpement rectiligne de la haute falaise de gneiss du Betempona qu'elles ont probablement fossilisé sur son tracé septentrional. A l'ouest, les laves se déversent vers le sud est en une succession de coulées que l'érosion a découpé en planèze aux formes triangulaires.

La cuvette d'Ambohibary est ainsi au coeur d'une région à la morphologie complexe où plusieurs émissions volcaniques ont interféré avec des mouvements du socle. Selon le géologue Lenôtre, la plaine reprendrait le tracé d'une ancienne cicatrice tectonique inscrite dans le socle cristallin et que les diverses éruptions volcaniques du pliocène auraient transformé par barrage de coulées en une vaste zone lacustre.

Cette hypothèse a pu être vérifiée. Les sédiments lacustres s'étendent sur de grandes épaisseurs et atteignent dans le sud de la cuvette près de 200 mètres. Des sondages ont montré que des conglomérats à galets, graviers ou sables s'intercalent avec des lignites et des schistes bitu<sup>meux</sup>meux. L'interstratification de la sédimentation lacustre avec des éléments volcaniques montre donc que celle-ci est bien contemporaine de l'édification du volcan hawaïen.

Le lac d'Ambohibary, probablement relié autrefois au paléolac d'Antsirabé paraît au cours des âges ne s'être asséché que très lentement. Le drainage reste d'ailleurs très imparfait, et en bien des endroits la cuvette redevient une zone marécageuse au moment des hautes-eaux.

Une rivière du nom d'Ilempona ce qui en malgache signifie "grande plaine" draine du nord au sud la dépression d'Ambohibary. La rivière, surimposée à la structure, méandre longuement dans la plaine avant d'échapper à l'encerclement montagneux par les gorges d'Ampet-sapetsa au sud est de la cuvette. Elle rejoint ainsi dans le bassin d'Antanifotsy la vallée de l'Onive.

L'Ilempona déborde pratiquement chaque année, et inonde de vastes surfaces. Par sa topographie, la plaine peut en effet être considérée en aval comme une vaste terrasse d'inondation, faisant place progressivement vers l'amont à une cuvette d'inondation dominée par le lit surélevé de la rivière. La topographie plus ou moins bosselée dans le détail est, dans l'ensemble, plane. Du sud vers le nord, la pente est pratiquement nulle. L'altitude est de 1.650 mètres au niveau de Sambaina tout au sud, et de 1.654 mètres à Ankiejanakanga, c'est-à-dire à son extrémité septentrionale. Les eaux de crue n'ont aucune difficulté à se répandre sur la surface de la cuvette qui joue chaque année le rôle de lit majeur de l'Ilempona.

La plaine d'Ambohibary peut se présenter comme une immense cuvette marécageuse que dominant des montagnes élevées. Les sols bruns ou rouges ferralitiques sont par leur origine basaltique beaucoup plus fertiles et mieux structurés que la moyenne générale

de l'Imérina. Ils restent toutefois fragiles devant l'érosion, et les formes de ravinement avec affleurement de la roche mère dénudée sont fréquentes, en particulier sur les pentes raides.

Le climat tropical d'altitude prend dans cette région de l'Ankaratra une forme particulièrement rigoureuse. Selon les chiffres fournis par le poste météorologique d'Ambohibary, la pluviométrie annuelle atteint en moyenne 1.500 mm. Elle est soumise à de très fortes variations d'une année à l'autre; parfois de 30 à 40% du volume total des précipitations. La température moyenne s'élève à 15°8 C. C'est incontestablement un des chiffres les plus bas de Madagascar. Les maxima absolus de décembre ou janvier atteignent 25° C; les minima ~~diurnes~~ de saison sèche 8°4 C.

Ce climat pluvieux et irrégulier connaît donc en saison sèche des températures relativement basses. Celle-ci de mai à octobre est en effet rigoureuse. Pendant les mois de juillet et d'août, les gelées nocturnes sont fréquentes surtout en montagne, où elles peuvent encore apparaître au mois de septembre. La température moyenne ~~thermique~~ ne dépasse guère 10° C et l'amplitude diurne est toujours très élevée; on a connu un minimum nocturne absolu de -6° C à Ambohibary. Bien qu'il ne pleuve que fort rarement la nébulosité reste importante; le ciel reste souvent gris, pénétré d'un crachin maussade et vaguement humide tandis que les alizés venus de l'est soufflent avec violence. La saison chaude et humide voit tomber près de 80% du chiffre total des précipitations. Les pluies tombent presque chaque jour sous <sup>sa</sup> forme d'averses violentes survenant en fin de journée. La foudre et la grêle sont des fléaux particulièrement redoutés des paysans; mais la température moyenne oscillant autour de 20°C est clémente et favorable aux mises en cultures.

La région d'Ambohibary apparaît douée d'une grande personnalité physique que ce soit par la rigueur de ses rythmes climatiques ou par la vigueur de son relief. Elle se prête d'autre part au développement d'un micro-climat original où les phénomènes d'inversion de température ne sont probablement pas à négliger. Les jours de pluie sont pendant la saison sèche plus nombreux dans la plaine que sur les sommets. Pour un chiffre total de précipitations pourtant inférieur, il pleut plus souvent en juin ou juillet à Ambohibary que sur les hautes surfaces de l'Ankaratra.

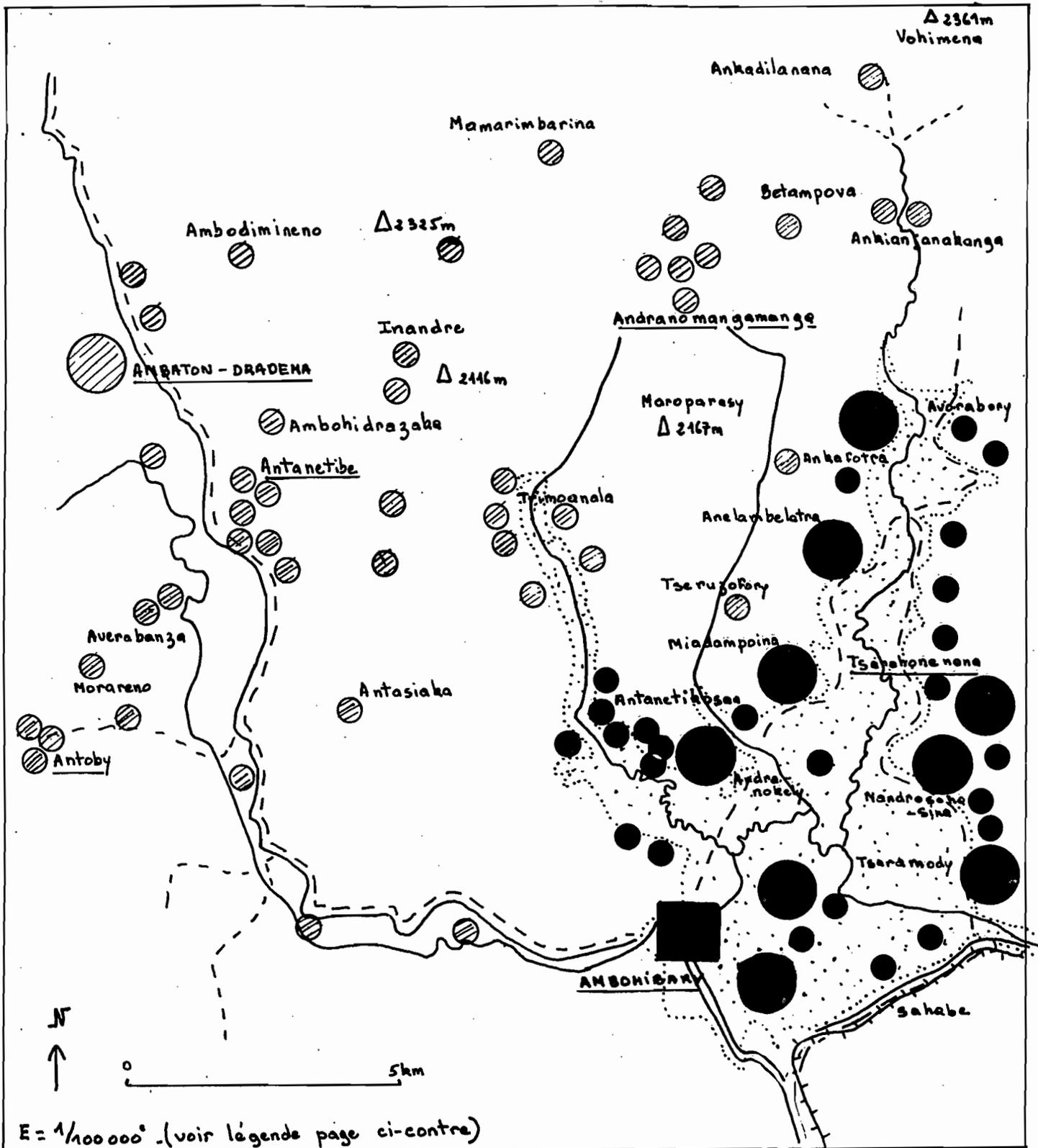
Au bout du compte, les paysages physiques ne manquent pas d'une certaine grandeur, ni même d'une beauté rude et abrupte. Le paysage "humanisé" formé de vastes étendues de rizières dominées çà et là par une dispersion de villages ou hameaux installés en bas des pentes de la montagne n'est pas non plus sans intérêt.

°  
° °

Dépression marécageuse pénétrant loin au nord dans une montagne balayée par les vents et les pluies d'altitude, la plaine d'Ambohibary est aussi une plaine très peuplée, où les chiffres de densité de population sont parmi les plus élevés du Vakinankaratra.

La région fut pourtant pendant de longues années un endroit désert envahi par les marécages insalubres et que les Anciens décrivaient comme étant seulement "le pays de l'eau, des hautes herbes et des oiseaux". L'occupation humaine ne débuta en effet qu'au début du XIXe siècle, peu après la conquête mérina d'Andrianopoinimerina.

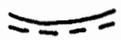
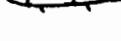
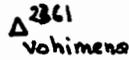
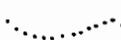
Jusque là, seuls quelques hameaux et familles isolés vivaient



- Répartition schématique de la population de la région  
d' AMBOHIBARY

(d'après la carte générale de la population de Madagascar établie par GOUROU en 1965)

# Légende de la répartition de la population de la région d'Ambohibany

-  cours d'eau
-  route goudronnée
-  route semi carrossable
-  piste
- 
-  sommet
-  rizières
-  altitudes supérieures à 1800m
-  limite de la cuvette d'Ambohibany

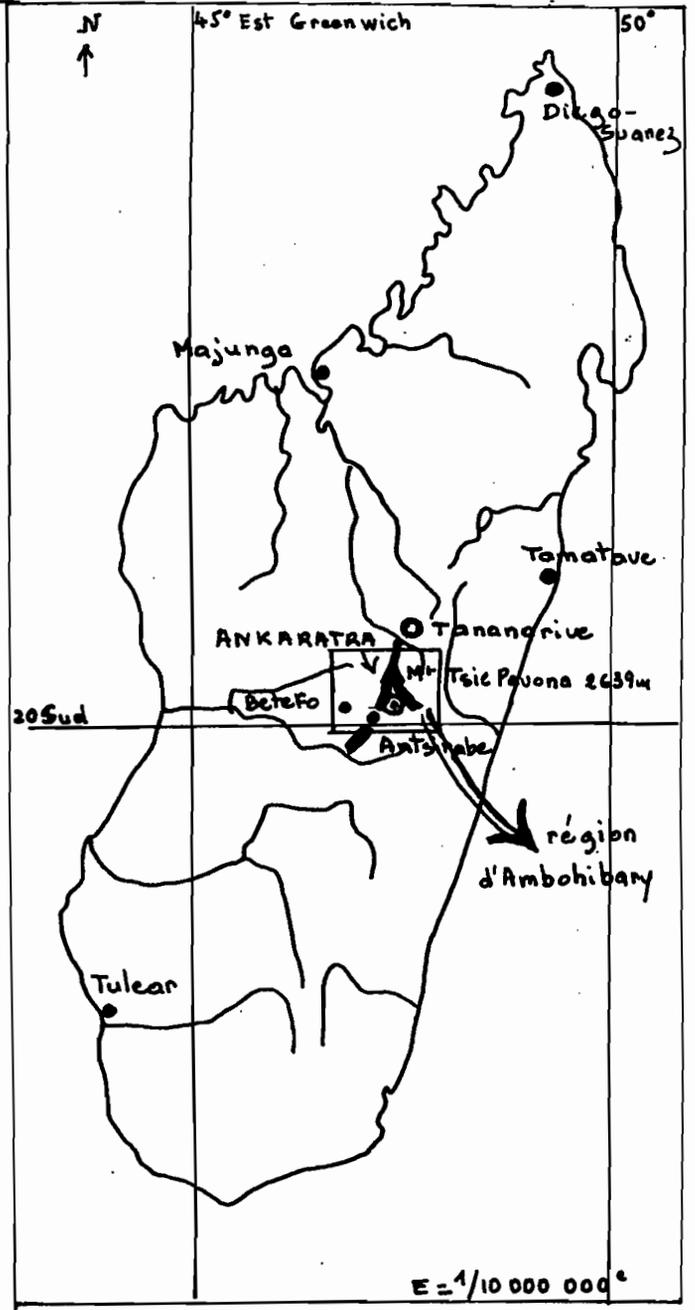
-  - hameau ou village (≈ 100hb) dont le terrain est montagneux (cultures sèches et élevage)
-  - village ou groupe de villages ou hameaux (≈ 2000hb) - terrain montagneux.
-  - hameau ou village (≈ 100hb) - terrain de rizières et cultures sèches situé dans les cuvettes
-  - village ou groupe de villages ou hameaux (≈ 2000hb) - id : terrain de rizières ...etc...

**AMBOHIBANY** chef-lieu de canton

**Antoby** village ou hameau

 ville

(localités dont le nom est souligné ont fait objet d'une enquête approfondie.)



Localisation de la région d'Ambohibany à Madagascar

sur les "tanety" de la bordure sud de la plaine, à l'emplacement actuel des villages de Sahabe et de Mahatsinjo. L'Ankaratra était à cette époque une montagne pratiquement vide, peuplée seulement de réfugiés ou hors la loi. Elle constituait un "no/man's land" entre les deux royaumes adverses des hauts plateaux, celui des ~~Mérinas~~ et celui des Betsiléos.

Les premiers habitants de la plaine, originaires du pays betsiléo dépendaient du petit royaume de Bétafo. Ils vivaient surtout d'un élevage de boeufs très extensif sur les pentes de la montagne et de quelques rizières rejetées en bordure de la cuvette marécageuse, qu'on disait alors malsaine et hantée par la malaria.

La conquête mérina déclencha une importante vague d'émigration vers la plaine quasi désertée, comme du reste vers la plupart des plaines et bassins intérieurs de l'Ankaratra. Aux postes militaires créés par le grand Roi dans les régions conquises vint s'ajouter une importante colonisation issue des plaines surpeuplées de l'Im<sup>e</sup>arina. A Ambohibary qui jusqu'alors s'appelait seulement plaine de Sambaina, les colons vinrent surtout des régions du sud, en particulier d'Ari-~~vanimamo~~ et de Soavinandriny.

La plupart étaient des "hovas", mais des familles "andriana" s'établirent dans des villages spécifiques. Les clivages de castes de l'Imérina ont été reproduits à peu près tels quels dans les régions nouvellement colonisées. De même, de nombreux esclaves, la plupart originaires du Betsiléo ou de l'Ouest sakalave étaient achetés et mis au travail par les plus riches familles. Bétafo était alors le centre du marché aux esclaves de la région.

Les débuts effectifs du peuplement de la plaine résultèrent de la conquête militaire mérina et furent prolongés par un mouvement de colonisation plus ou moins spontané. Le peuplement actuel est resté fidèle à ces origines; il est essentiellement dû à l'apport de la colonisation venue du nord qui absorba très vite les premiers habitants betsiléos, mais aussi à une forte importation "d'andevos" (1) du Sud ou de l'Ouest qui à l'heure actuelle représentent toujours un pourcentage important de la population.

L'émigration vers la plaine d'Ambohibary semble d'ailleurs s'être poursuivie pendant tout le XIXe siècle. Elle connut un nouvel essor, lorsque les premières mesures d'assainissement du marécage furent prises vers 1910. Des canaux de drainage creusés par le génie rural permirent en effet un assèchement partiel du marécage, tandis qu'une rectification du cours aval de la rivière, réduisait l'ampleur de l'inondation annuelle.

Le paysage de la plaine d'Ambohibary offre aujourd'hui l'image d'un pays complètement aménagé et colonisé. Une vaste marquetterie de rizières inondées s'étale sur toute la surface de la cuvette. Des champs de culture sèche, maïs, pommes de terre ou manioc se répartissent sur les berges de la rivière et sur les basses pentes de la montagne de part et d'autre des villages.

L'ensemble de la cuvette et de son contour montagneux immédiat comptait en 1965 un peu plus de 25.000 habitants, soit une densité globale de 61,5 habitants au kilomètre carré. Ce chiffre établi ~~en~~ pour

---

(1) - Andevoſ signifie en malgache "esclave".

Le canton d'Ambohibary, est un des plus élevés de l'ensemble de la préfecture.

Dans la plaine elle-même, la densité est d'ailleurs beaucoup plus élevée, certainement plus de 100 habitants au kilomètre carré. En revanche, le pourtour montagneux ne connaît encore que des densités relativement faibles, entre 10 et 15 habitants au kilomètre carré.

Cette unité régionale fondée sur les rizières de l'Ankeniheny (1) mais aussi sur les cultures sèches de montagne et les ressources que procure l'élevage, a pour centre le bourg d'Ambohibary, petite ville de 5.000 habitants, située au sud de la cuvette, à la naissance d'une route goudronnée qui rejoint l'axe routier Tananarive-Antsirabé.

Ambohibary, centre administratif mais aussi religieux, lieu d'échanges de toutes les activités économiques et artisanales de la région, assume les fonctions d'une petite capitale régionale. L'influence de son marché hebdomadaire s'étend bien au delà des limites du canton; en particulier vers l'ouest jusqu'aux cuvettes de Faratsiho et de Viniminony en passant par le plateau d'Ambanton-Dradama. Tout le volume de production de ces régions du sud de l'Ankaratra s'écoule par Ambohibary.

Le bourg est le siège d'une bourgeoisie commerçante particulièrement dynamique et souvent aisée. De gros camions assurent le transport des produits de la région vers Tananarive, en particulier les

---

(1) - Ankeniheny signifie en malgache "dans le marais".

du  
 pommes de terre et le riz. De nombreux artisans fabriquent à la ville même charrettes et charrues; l'activité et le trafic sont toute l'année incessants. Cette bourgeoisie, par ailleurs très douée dans tout ce qui regarde la spéculation monétaire est en outre propriétaire de domaines rizicoles importants dans l'Ankenihery voisin.

L'étude de terroir réalisée au cours de l'année 1965 porte sur le village de Tsarahonenana, en amont de la plaine, à 8 kms au nord d'Ambohibary.

Tsarahonenana est un village éclaté en 3 hameaux juchés sur un replat de la coulée de lave au-dessus de la plaine inondable. Il compte 280 habitants pour la plupart "hovas" descendants de colons mérinas venus dans le courant du siècle dernier.

Le terroir associe une étendue de rizière (60 ha) à un vaste espace montagnard en grande partie inculte (près de 200 ha). Toutefois les limites exactes du terroir ne sont pas toujours nettes; en particulier dans la cuvette d'inondation où près de la moitié des rizières est en fait cultivée par des habitants d'autres villages.

La première partie de cette étude a pour objet la présentation cartographique et l'analyse du terroir de Tsarahonenana.

L'étude de terroir réalisée au cours de l'année 1965 porte sur le village de Tsarahonenana, en amont de la plaine, à 8 kms au nord d'Ambohibary.

Tsarahonenana est un village éclaté en 3 hameaux juchés sur un replat de la coulée de lave au-dessus de la plaine inondable. Il compte 280 habitants pour la plupart "hovas" descendants de colons mérinas venus dans le courant du siècle dernier.

Nous commenterons en premier lieu une série de cartes; cartes du milieu naturel, du paysage rural et des cultures, de la structure foncière, etc...

Ces cartes accompagnées de graphiques devront donner une présentation générale du terroir et établir une succession de faits et de données numériques, <sup>celles-ci</sup> qui au bout du compte amèneront à poser un certain nombre de problèmes.

Nous nous efforcerons par la suite d'interpréter et d'analyser les grandes lignes du terroir, puis d'en dégager les perspectives d'évolution.

PREMIERE PARTIE

LE TERROIR DE TSARAHONENANA

=====

COMMENTAIRE DES CARTES

## I - Les composantes du milieu naturel

(commentaire des cartes I et II)

Les cartes I et II représentent un certain nombre de données relatives aux éléments du relief, les types de sol et la couverture végétale.

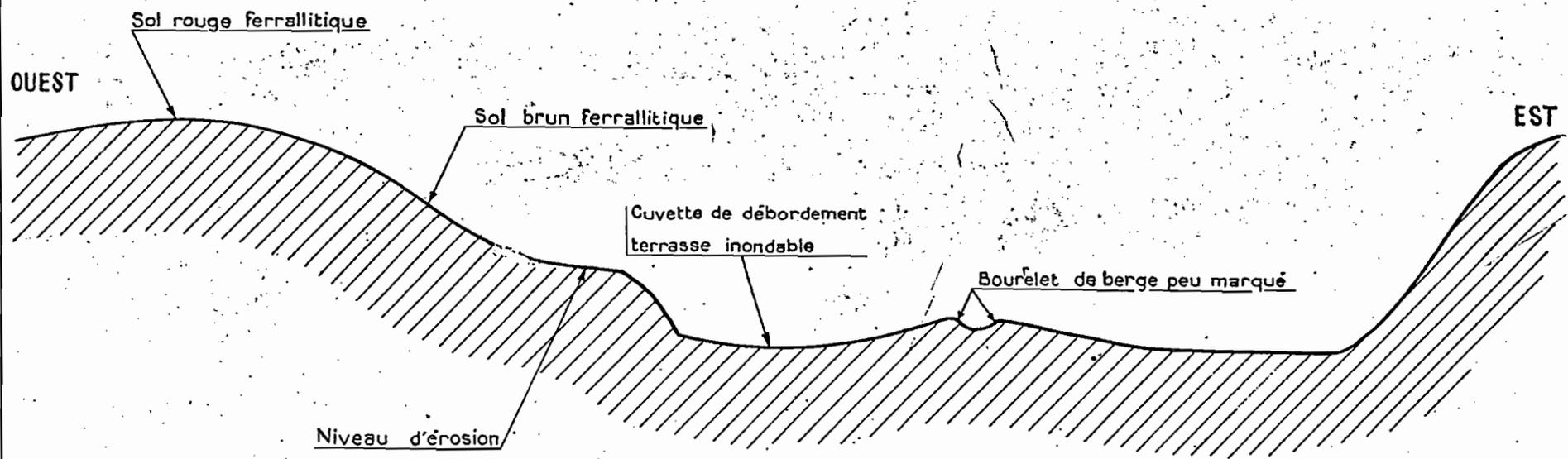
### 1) - Les éléments du relief:

Le cadre morphologique du terroir s'avère simple dans ses grandes lignes. Il associe une coulée de lave orientée sud-ouest, nord-est et limitée au sud et au nord par deux étroites vallées parallèles, à une partie de l'amont de la cuvette d'inondation de l'Ilempona. Les méandres de la rivière constituent à l'est la limite du terroir.

Les épanchements qui ont constitué cette coulée sont d'une nature complexe. Plusieurs émissions de nature et de matériaux différents ont joué à des époques successives.

La base de la coulée, ~~est~~ formée par des épanchements trachytiques datant de la fin du tertiaire, est par conséquent contemporaine de la formation des massifs phonolitiques qui, plus à l'ouest, dominent le paysage de la cuvette. Cette première émission a été suivie d'une longue période d'érosion, séparée d'époques plus agitées avec émission de cendres et scories.

Ces premiers reliefs trachytiques, sans doute fortement réduits par l'érosion, furent recouverts en pliocène par de nouveaux épanchements, cette fois-ci basaltiques. Ces épanchements, accompagnés d'un rejeu probable de la faille de Bétampona sur la bordure orientale de la plaine, ont provoqué en aval le barrage de coulée qui a engendré la formation du lac d'Ambohibary.



— Coupe de la vallée au niveau du Village de Tsarahonenana —

GRAPHIQUE \_4

Les dernières émissions plio-quadernaires ont donné au relief sa forme actuelle. L'érosion qui s'exerce avec une grande intensité a dégagé une succession de minces thalwegs découpant l'ensemble des coulées basaltiques en planèzes plus ou moins régulières.

L'une de ces planèzes sert de cadre naturel au terroir de Tsarahonenana et constitue son prolongement montagneux vers l'ouest. Le sommet relativement plan - puisqu'il sert à l'occasion de terrain de foot-ball - remonte en pente douce vers le nord ouest où il atteint 1.800 mètres d'altitude. Les versants offrent par contre des dénivellations brutales avec des pentes de 30 à 45% (voir coupe).

La cuvette constitue la deuxième partie du terroir. L'altitude - 1652 mètres, y est sensiblement la même qu'au niveau d'Ambohibary - 1650 mètres, et l'épaisseur des sédiments lacustres également profonde. Les bas-fonds restent marécageux et la nappe phréatique n'est jamais très éloignée de la surface (30 à 50 cms de profondeur).

Au débouché des montagnes, l'Ilemona, gros torrent issu du coeur de l'Ankaratra, change rapidement de régime. La pente de la cuvette étant pratiquement nulle, le cours d'eau s'assagit et serpente au milieu de la plaine en se surélevant par rapport à son lit mineur. Le charge de la rivière devient en effet dans la plaine supérieure à sa puissance, les matériaux ont donc tendance à se déposer et celle-ci à s'exhausser. L'Ilemona domine ainsi d'un ou deux mètres le niveau de l'ancienne cuvette lacustre qu'elle inonde pratiquement chaque année.

Le terroir de Tsarahonenana s'achève donc sur une cuvette d'inondation descendant en pente douce vers un bas-fond marécageux directement en contre-bas du bourrelet alluvial construit par la rivière.

Les cadres morphologiques du terroir sont donc simples (voir

carte I et coupe du profil en long). Ils donnent lieu à une gamme variée de types de sols.

2) - La répartition des types de sols:

On observe sur l'éperon montagneux des types de sols ferrallitiques et dans la cuvette d'inondation des sols hydromorphes entrant dans la catégorie des sols à gley.

a) - Les sols de montagne:

- la surface structurale du sommet de la plaine est recouverte par un sol rouge ferrallitique relativement dégradé.

Ces sols rouges ferrallitiques sont chimiquement pauvres et déficients en éléments échangeables : (teneur en  $\text{Ca}^{++}$ : 0,2 à 0,5 me.%;  $\text{Mg}^{++}$ : 0,02 à 0,07 me ;  $\text{K}^+$  : 0,02 à 0,07 me). Le PH est compris entre 5,5 et 6,5; le complexe absorbant n'a qu'une faible capacité d'échange. Le pourcentage d'argile ne dépasse guère 36%; il est probable que ces sols contiennent des "pseudosables". Les argiles sont de type kaolinite ou gibbsite.

Cette pauvreté en éléments fertilisants est toutefois compensée par des propriétés physiques moins mauvaises. La structure du sol est en effet grumeleuse et continue. D'autre part la teneur en azote organique est élevée (2,95%).

L'aptitude à la culture de ces sols est donc moyenne. La principale source d'utilisation pour les plantes est contenue dans les matières organiques de l'horizon de surface. Ils pourraient toutefois donner des rendements largement supérieurs s'ils étaient cultivés avec apport d'engrais minéraux. Les paysans donnent à ces sols le nom de "tany mena", ce qui signifie la terre rouge.

- Les versants de la montagne sont en revanche recouverts par un sol brun ferrallitique appelé par les paysans "tany mainty", ce qui signifie la terre noire.

Ce sol brun coïncide avec les affleurements de la lave basaltique pliocène. Les propriétés chimiques restent comparables au type de sol précédent, mais les éléments échangeables apparaissent légèrement moins déficients ( $\text{Ca}^{++}$ : 0,8 me;  $\text{Mg}^{++}$  : 0,2 à 0,9 me ;  $\text{K}^+$ : 0,2 à 0,5 me). D'autre part leurs propriétés physiques sont excellentes, et la stabilité structurale apparaît élevée. Enfin la matière organique est plus abondante; elle atteint en surface une teneur de 3,6% et se répartit régulièrement le long du profil.

Selon F. Bourgeat ces sols correspondraient à une formation pédologique rajeunie ayant pris la place des sols rouges originels découpés par la violence de l'érosion et le recul des versants. L'érosion sur les pentes reste d'ailleurs considérable et les zones d'arrachement avec affleurement de l'horizon de départ blanchâtre apparaissent nombreuses.

Les sols bruns de pente moins dégradés se prêteraient donc plus facilement à la mise en culture que les sols de sommets. Ils restent toutefois très fragiles à l'érosion, d'autant plus qu'ils s'accrochent à des pentes raides, parfois supérieures à 40%. Dans la plupart des cas les cultures ne devraient être effectuées qu'après un aménagement des versants en terrasses parallèles aux courbes de niveau.

Au bas du versant et en dessous des sols bruns apparaît une nouvelle formation beige clair, souvent blanchâtre, que les paysans appellent "tany aboka", c'est-à-dire terre jaunâtre.

Les tany aboka correspondent aux affleurements de la première émission trachytique fossilisées sous le basalte pliocène et remise à jour par l'érosion sub-aérienne. Ils longent le bas des versants

sur le contour de la planèze et se répartissent le long des thalwegs latéraux dont ils jalonnent en quelque sorte le creusement linéaire vers le nord ouest.

Ces sols clairs présentent des caractères similaires aux sols bruns qui les dominent; c'est-à-dire une bonne structure physique et une teneur en azote organique satisfaisante, mais aussi une déficience générale en éléments fertilisants et une grande fragilité à l'érosion.

- Les sols de colluvions de bas de pente:

L'érosion étant considérable, une grande partie des sols bruns ou "mainty" entraînés par les eaux de ruissellement s'accumule au bas des pentes ou sur les niveaux de replat que l'on peut distinguer un peu au dessus des rizières.

Ces replats semblent d'ailleurs correspondre à un ancien niveau d'érosion lié aux variations de l'ancien lac pliocène. On peut d'ailleurs suivre la ligne de ces épaulements à une altitude concordante sur une grande partie de la bordure de la cuvette. Ils ont souvent fixé le site des villages ou des hameaux du nord de la plaine.

Les sols de collusions de couleur brune présentent des caractéristiques analogues aux alluvions de fond de vallée.

- Les sols d'alluvions bien drainés de fond de vallée:

Les deux thalwegs qui flanquent la planèze au nord et au sud sont riches en effet d'alluvions arrachés aux pentes voisines. Ces alluvions bien drainés donnent naissance à un sol très noir et très organique que les paysans appellent encore "tany mainty".

Les conditions de drainage empêchent probablement le développement d'un vertisol de type argile noire. Ces sols sont pourtant les meilleurs sols de culture de la partie non-inondable du terroir.

Alimentés par le décapage des pentes supérieures, ils présentent un ensemble de propriétés chimiques analogues aux sols de versants mais avec une plus forte teneur en matière organique et probablement une meilleure capacité d'échange.

Les sols de la cuvette, dominés par l'hydromorphie et les mauvaises conditions de drainage entrent dans une catégorie pédologique différente.

b) - Les sols hydromorphes de la cuvette:

Deux sous-groupes de sols hydromorphes se répartissent dans la cuvette d'inondation en fonction de leur plus ou moins grande durée d'engagement. Les rives du bourrelet alluvial construit par l'Ilempona connaissent en outre un type de sol noir, particulièrement fertile.

- Les sols du bourrelet de berge:

Les sols argilo-limoneux du bourrelet alluvial, renouvelés chaque année par la crue sont incontestablement les plus fertiles du terroir. On peut cette fois-ci en raison de l'hydromorphie permanente les rattacher aux argiles noires tropicales de type vertisol avec développement probable d'argile montmorillonite.

Le PH supérieur à 5,5 est moyennement acide; Ces sols sont en effet riches en calcium et magnésium: (teneur en  $\text{Ca}^{++}$ : 10 à 15 me %;  $\text{Mg}^{++}$ : 7 à 11 me %;  $\text{K}^+$ : 0,15 à 0,50 me %). D'autre part la teneur en matière organique et azote est partout satisfaisante et régulièrement répartie dans le profil. Le rapport C/N, inférieur à 9, indique une bonne minéralisation.

Ces sols noirs bénéficient par ailleurs d'une structure grumeleuse à forte cohésion interne. Ce sont par excellence les "tany

mainty", c'est-à-dire les meilleures terres de culture du terroir.

- Les sols à gley de la cuvette:

Les sols sous-rizières de la cuvette d'inondation entrent dans la catégorie des sols à gley. L'horizon de surface argileuse (36 à 40%), gris noir et à structure grumeleuse, recouvre indifféremment un horizon gris bleuté perpétuellement imbibé d'eau et tâché de traînées de rouille. Cet horizon, profond généralement de 40 à 60 cm est l'horizon gley proprement dit. Il semble que plus en profondeur on trouve un nouvel horizon organique fossilisé.

Ces sols de cuvette sont <sup>plus</sup> nettement acides, le PH voisine autour de 5,5. Les éléments fertilisants variables suivant les horizons sont en général satisfaisants: (teneur en  $Ca^{++}$ : 2 à 8 me %;  $Mg^{++}$ : 0,8 à 3 me;  $K^+$ : 0,3 me). Les propriétés chimiques sont donc relativement correctes; et ces sols se prêtent bien à la riziculture. Lorsque les conditions climatiques sont favorables, ils peuvent donner des rendements appréciables.

On peut les répartir suivant leur position topographique en deux sous-groupes. Les sols de la bordure légèrement surélevée de la cuvette ne connaissent en effet qu'un engorgement périodique en saison chaude. Ce sont des sols à pseudogley où, si l'on préfère, des sols hydromorphes minéraux. Souvent très argileux, on peut dans une certaine mesure, les rapprocher du type vertisol.

Par contre les sols de bas-fonds marécageux du centre de la cuvette sont de véritables sols à gley. Dans la classification française de 1962, ils se rattachent aux sols hydromorphes organiques(1). Ces sols plus foncés, à tendance spongieuse sont liés <sup>au</sup> en baltement

---

(1) - Voir Duchaufour: Précis de pédologie, p. 305.

d'une nappe phréatique peu profonde et connaissant un engorgement quasi-permanent. Ils sont aussi nettement plus acides que le type précédent.

Comme nous le verrons par la suite, la distinction entre ces deux catégories de sols hydromorphes est importante pour l'étude de la riziculture. La carte I représente la répartition de ces sols dans la cuvette d'inondation.

3) - La couverture végétale:

(commentaire de la carte II)

Les types de végétation naturelle ou sub-spontanée qu'on retrouve sur le terroir confirment les nuances pédologiques mises en valeur par la carte I.

La partie montagneuse du terroir connaît deux grands types de formations végétales:

- sur le sommet et les pentes de l'éperon montagneux s'étend <sup>une</sup> la brousse très dense constituée d'arbustes de Mimosas hauts de 1,5 à 2 mètres, associés à une prairie où dominent les Aristida et Eragrostis.

- en revanche sur les versants proches de la cuvette rizicole ou à proximité du village, les maquis de Mimosas font place à une végétation buissonneuse formée surtout d'Helychrisum associé à une prairie constitué surtout de Cynodon Dactylon ("chien-dent") et de Pennisetum pseudotricoides.

Cette répartition des associations végétales est révélatrice du degré de fertilité des sols. On s'accorde en effet à reconnaître que l'Aristida pousse surtout sur les sols dégradés, tandis que les buissons d'Helychrisum, appelés "rambiazinas" en malgache, et les "chiendents" Cynodon caractérisent des sols plus fertiles et témoignent

d'une ancienne mise en culture ou d'un cycle de jachère.

La végétation primaire a donc totalement disparu du terroir. Les premiers pieds de Mimosas furent introduits dans la région au début du siècle afin d'alimenter les locomotives du chemin de fer Tananarive-Antsirabé. Ils se sont depuis révélés extrêmement prolifiques et ont rapidement colonisé les hauteurs de la montagne voisine.

Ils recouvrent à Tsarahanenana plus de 80 hectares sur la montagne c'est-à-dire pratiquement toute l'étendue des sols rouges du sommet, mais aussi par extension une grande partie des sols bruns de pente, du moins à une certaine distance du village.

Les Mimosas sont d'un intérêt pédologique discutable. Ils jouent un rôle dans le maintien des sols face aux eaux de ruissellement en limitant les effets de l'érosion, mais ils ne l'enrichissent pas pour autant. Les paysans se plaignent en outre de leur caractère envahissant et des difficultés auxquelles se heurte leur défrichement.

Les Mimosas fleurissent aux mois de septembre et d'octobre, c'est-à-dire au début de la saison chaude. Ils parsèment alors de fleurs jaunes les étendues désertes de la hauteur. Quelques bouquets d'eucalyptus s'échelonnent aussi en ordre dispersé, principalement sur l'arrière fond de la plaine.

Les versants proches de la cuvette d'inondation <sup>partent</sup> ~~connaissent~~ une végétation plus clairsemée à base de buissons et de chiendent mais dans lesquelles s'intercalent des zones dénudées où affleure directement l'horizon de départ de la roche mère altérée.

Ces étendues <sup>dénudées</sup> ~~sans végétation~~, visibles sur les cartes I et II sont en effet de l'érosion sur les pentes les plus brutales du terroir. Elles témoignent de la fragilité des sols de versants et des dangers provoqués par la mise en culture.

Les sols "sous rizières" de la cuvette fixent une végétation de type différent. Les sols marécageux et engorgés sont recouverts par une végétation herbacée plus ou moins aquatique, tandis que le chiendent Cynodon et l'Eragrostis colonisent les jachères du bourrelet alluvial.

#### 4) - Les contraintes climatiques.

Nous avons déjà décrit dans l'introduction les caractères généraux du climat d'Ambohibary. Une présentation du milieu naturel du terroir implique maintenant une analyse des effets de ce climat et de ses contraintes au niveau précis de Tsarahonenana.

Le climat local de Tsarahonenana n'est pas en effet sans ressentir ~~les conséquences que procurent~~ <sup>l'influence de</sup> son encerclement montagneux. La saison chaude y est humide et irrégulière, marquée par des orages d'une rare violence. La saison sèche est d'autre part, un véritable "hiver" placé sous le double signe du vent et du froid.

Les effets en sont multiples à tous les niveaux. Ils apparaissent comme autant de contraintes pour la géographie humaine et agraire du terroir.

- Les caprices climatiques se répercutent en premier lieu sur le régime hydrologique de l'Ilempona.

L'Ilempona draine en effet les eaux de ruissellement d'un immense bassin de réception fort étendu vers le nord de l'Ankaratra. Presque à sec au plus fort de la saison sèche, la rivière ~~gonfle~~ <sup>enfle</sup> démesurément avec la saison des pluies. Chaque année aux mois de janvier ou de février, les eaux gonflées d'alluvions et de matières organiques débordent sur la cuvette.

L'étendue de cette inondation dépend du volume des pluies tombées dans l'année. Elle est donc, à l'image de la courbe des précipitations inter-annuelles, variable et irrégulière.

Les eaux d'inondation stagnent ensuite dans les bas fonds de la cuvette longtemps après que la rivière a réintégré son lit habituel. C'est l'époque bénie <sup>pour les</sup> ~~des~~ canards qui nagent dans les rizières transformées en marigots tandis que les femmes viennent en groupes pêcher à la nasse. La cuvette reste ainsi gorgée d'eaux marécageuses jusqu'aux derniers jours de juin.

Les précipitations de saison chaude, concentrées le plus souvent sous la forme d'orages violents en fin d'après-midi, aggravent en outre les effets de l'érosion sur les sols de pente.

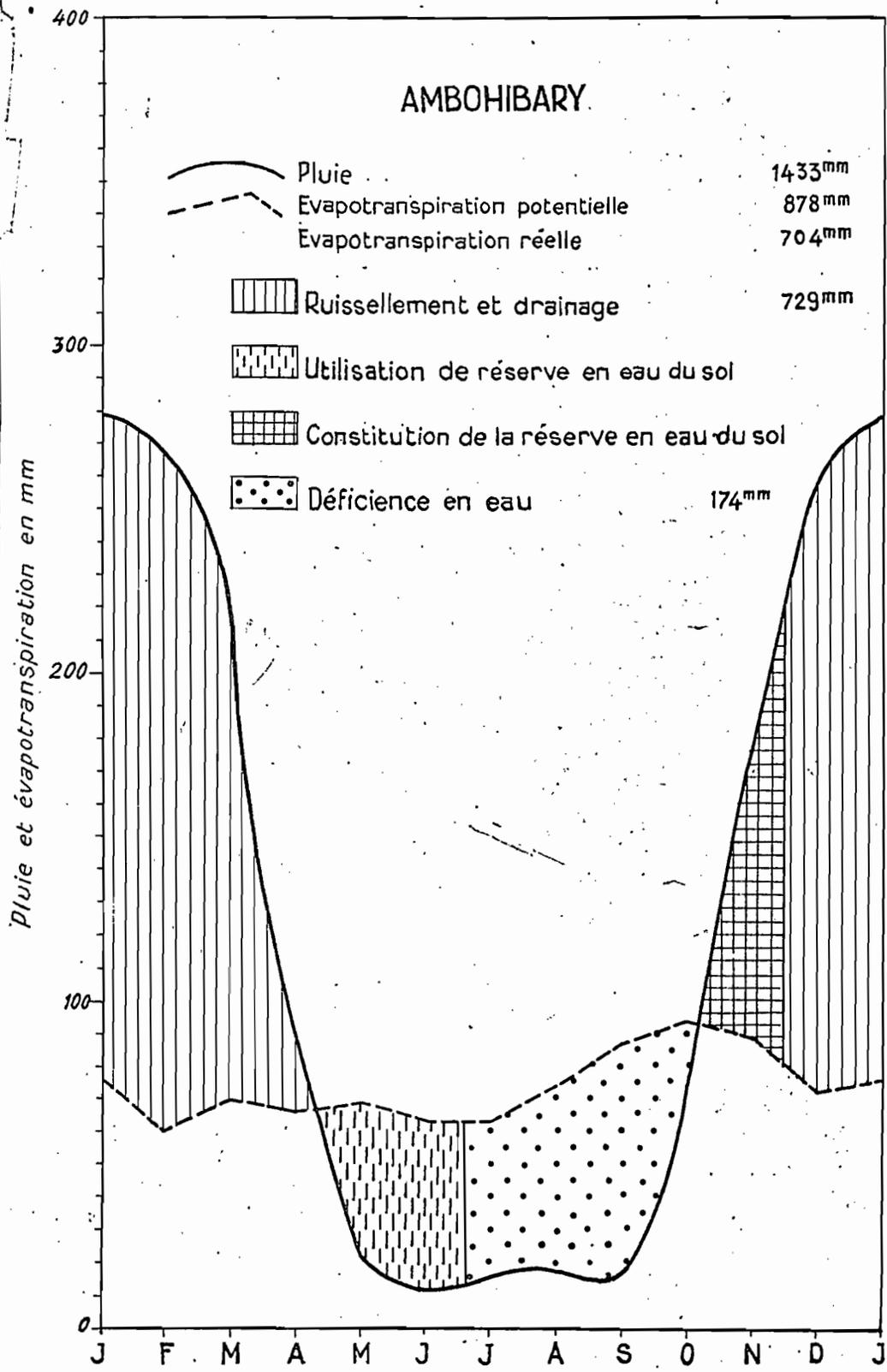
Les chutes de grêle qui peuvent les accompagner en début ou en fin de saison chaude constituent ~~un~~ un nouveau et grave danger pour les cultures. En 1965, plusieurs centaines d'hectares de rizières de la plaine d'Ambohibary furent littéralement fauchées par une demi-heure de grêle en début d'avril, à quelques semaines de la moisson.

La grande irrégularité des pluies tant dans leur volume total - on peut en effet observer des variations de 30 à 40% d'une année à l'autre - que dans leur répartition chronologique ont donc des effets directs sur le terroir. Inondations, érosion, orages et chûtes de grêles apparaissent comme autant de dangers liés à la saison chaude.

- L'hiver n'est pas non plus sans apporter un nouveau faisceau de contraintes:

Les températures sont dans l'ensemble basses; des minimas absolus de - 6° ont pu être enregistrés dans la nuit au poste météo d'Ambohibary. Les gelées sont fréquentes durant les mois de juillet et d'août tandis qu'un vent glacial, venu de l'est, ne cesse de souffler. La température se radoucit néanmoins dans le milieu de la journée, lorsque le soleil fait son apparition.

# AMBOHIBARY



GRAPHIQUE \_1

Cette rigueur de la saison sèche impose un véritable temps mort aux cycles végétaux. Toute possibilité de culture de deuxième saison, sèche ou irriguée, est pratiquement interdite, tandis qu'un retour tardif des gelées nocturnes reste à craindre jusqu'au milieu du mois de septembre.

D'autre part, la longueur de la saison sèche engendre un déficit d'eau du 15 juin au 1<sup>er</sup> octobre. Pendant cette période toute culture sans irrigation est pratiquement impossible. Ceci est particulièrement important pour la riziculture dont les semis en pépinières débutent au mois de septembre. L'irrigation est donc obligatoire aux moments des semis et même des repiquages. Seules les cultures situées sur le bourrelet alluvial sont possibles toute l'année, car l'alimentation en eau peut s'effectuer par remontée capillaire à partir d'une nappe phréatique peu profonde. Cette remontée dans un matériel argileux peut atteindre 1 m. à 1,5 m. en-dessus du niveau de la nappe.

J. Riquier, pédologue à l'ORSTOM a pu d'ailleurs, en utilisant la formule de Thor<sup>n</sup>waite, évaluer le bilan hydrique des sols au cours de l'année. Pour la région d'Ambohibary, le déficit en eau, de la fin de la réserve de la saison des pluies à sa reconstitution à la saison suivante, s'élève entre juin et octobre à 174 mm. Ce chiffre, comme nous le verrons par la suite, n'est pas sans importance (voir graphique).

#### 5) - Bilan

L'analyse sommaire des grands traits du milieu naturel permet de faire ressortir un certain nombre de données utiles à la compréhension générale du système de culture.

Le terroir est organisé sur une coulée basaltique découpée en

planèze, et sur une cuvette marécageuse dominée par le lit surélevé de l'Ilempona. Il apparaît donc déjà comme double, c'est-à-dire placé à la jointure de deux milieux naturels différents: la montagne et la plaine, et à la fois ouverts sur l'un et sur l'autre.

Le bilan pédologique s'avère dans l'ensemble positif. La jeunesse relative des sols volcaniques et leurs propriétés physiques, en général correctes, apparaissent comme des conditions favorables à l'agriculture.

Les paysans y distinguent une tany mena ou terre rouge, dégradée et pratiquement abandonnée aux mimosas, et des tany mainty plus fertiles. Ces tany mainty sont surtout répandus sur le bourrelet alluvial de l'Ilempona, parmi les alluvions des deux vallées latérales et en deuxième lieu sur les colluvions de bas de pente.

D'autre part les sols hydromorphes et acides de la cuvette se prêtent bien à la riziculture. Les formations pédologiques sont donc diverses; elles donnent lieu par endroits à des argiles noires humifères d'une exceptionnelle fertilité. Toutefois les caprices et la rigueur du climat imposent un certain nombre de limites au système agraire.

En définitive, le milieu naturel est ambigu. Il présente à la fois des conditions favorables et des conditions défavorables. Les rizières de la cuvette d'inondation sont en effet à la merci de l'inondation annuelle dans les moments qui précèdent la récolte. Elles manquent d'eau lors des semis et des repiquages. D'autre part, les sols de la montagne sont la proie de l'érosion, tandis que l'éventail des cultures sèches susceptibles d'être introduit est obligatoirement limité par la rigueur et la fraîcheur du climat.

Ces conditions naturelles diverses et parfois contradictoires sont "interprétés" par un système de culture et des types d'aménagement dont le commentaire de la carte III va nous permettre de présenter les grandes lignes.

## II - Le Paysage rural

(Commentaire de la carte III)

La carte du paysage rural représente les grands traits de l'aménagement du terroir et les types ou associations de culture qui y sont pratiqués.

### 1) - L'aménagement du terroir.

Les principes généraux de l'aménagement du terroir apparaissent, en premier lieu, commandés par l'agencement du relief.

L'occupation du sol consiste tout d'abord en une exploitation à des fins rizicoles de toutes les virtualités d'irrigation et d'inondation permises par le relief.

Une vaste marquetterie de rizières recouvre ainsi les superficies inondables de la cuvette, et se prolonge le long des deux vallées latérales par des rubans de pépinières irriguées.

Les champs de cultures sèches s'ordonnent par contre au bas des pentes, sur les sols de colluvions, ou bien grimpent en s'étirant de par et d'autre des hameaux d'habitations, jusqu'aux mimosas du sommet de la planèze. On retrouve aussi des champs cultivés sur les sols fertiles du bourrelet de berge au milieu de la cuvette.

Sur les quelques 250 hectares que compte le terroir de Tsarahonenana, l'ensemble des superficies aménagées pour la culture recouvre 111 hectares dont 61 en rizières et pépinières et 50 en champs de cultures sèches.

Le graphique n° 1 qui montre les grands types de répartition des superficies sous culture du terroir, prouve d'autre part que les urfaces vouées à la riziculture s'élèvent à 55,3% du total, alors que les champs de culture sèche représentent 44,7%.

Cette différence apparait d'autant plus sensible que si plus des 9/10 éme des superficies inondables de la cuvette ou des vallées latérales ont été aménagées en damier rizicole, les champs de culture sèche ne recouvrent que le 1/4 ou le 1/5 des sols de pente et de versant qui pourraient leur être consacrés. Ils sont beaucoup moins étendus que la brousse de mimosas qui va en s'épaississant vers l'ouest, ~~au fur et à mesure de son éloignement~~ <sup>que l'on s'</sup> du damier rizicole.

L'aménagement complet et minutieux des endroits où le relief se prête à la riziculture irriguée contraste donc avec le caractère extensif et clairsemé de l'occupation du sol sur la montagne.

Les rizières apparaissent en première analyse comme l'élément essentiel du terroir, c'est-à-dire le dispositif de culture à partir duquel s'ordonne et s'agence tout le paysage rural.

## 2) - Un paysage de rizières

Les rizières couvrent 58,6 hectares, c'est-à-dire pratiquement toute la cuvette d'inondation. Légèrement dénivellées les unes par rapport aux autres, elles descendent en une mosaïque compliquée vers les bas fonds marécageux qui bordent le bourrelet alluvial.

Seuls quelques terre-pleins, reliquats d'anciennes élévations naturelles ont été délaissés, de même qu'un certain nombre de bas-fonds trop marécageux. Les superficies ainsi laissées à l'écart du damier sont infimes - moins d'un hectare au total.

Le terroir compte 449 parcelles de rizières. La superficie moyenne des parcelles se situe autour de 1.300 m<sup>2</sup>, mais ce chiffre recouvre des différences sensibles.

Quelques rizières apparaissent en effet fort vastes et atteignent 5 à 6.000 m<sup>2</sup>. La plupart ont néanmoins des superficies

beaucoup plus réduites, quelques centaines de mètres carrés seulement.

Dans certains endroits, en particulier sur les parties les plus hautes et les plus aisément irrigables de la cuvette, les rizières sont découpées en une série de petites, voire de minuscules parcelles. Ce sont des "mini-rizières". Leur taille devient par contre beaucoup plus importante ~~au fur et~~ à mesure que l'on se rapproche des bas-fonds marécageux du centre de la cuvette. En définitive, près de la moitié des parcelles de rizières sont inférieures à 1.000 m<sup>2</sup>.

Ces rizières de tailles diverses et contrastées mais le plus souvent en voie de morcellement progressif sont dans l'ensemble orientées est-ouest, c'est-à-dire tracées dans le sens de la pente et allongées du haut vers le bas de la cuvette.

°  
° °

Les pépinières irriguées se répartissent rarement à l'intérieur même du damier rizicole. Elles s'échelonnent de préférence en gradins sur le fond encaissé des deux vallées périphériques ou bien se distribuent sur la bordure de la cuvette, c'est-à-dire partout où l'irrigation est la plus aisée.

Les parcelles de pépinières irriguées au nombre de 326, recouvrent une superficie de 2,75 hectares. La surface de la pépinière moyenne est donc de 8,4 m<sup>2</sup>, ce qui est un chiffre finalement réduit. Les pépinières ressemblent aux rizières, elles sont morcelées et de faible dimension..

La superficie qui leur est consacrée montre un certain déséquilibre par rapport à celle des rizières. En règle générale, un

are de pépinières doit permettre le repiquage de dix ares de rizières; le rapport des surfaces doit donc être de un à dix. Or à Tsarahonenana, ce rapport est de un à vingt et un, il y a donc un déficit de plus de 50% au niveau des pépinières irriguées du terroir.

Ce déficit est toutefois compensé au moment des périodes de semis par la plantation de "pépinières sèches" sans irrigations sur les champs qui dominent la cuvette rizicole. Près de la moitié des rizières du terroir sont repiquées chaque année à partir de semis effectués en "pépinières sèches".

°  
° °

L'irrigation de cet ensemble rizicole est assurée par un réseau de canaux dont les principales mailles sont visibles sur la carte du paysage rural.

On peut en effet discerner deux grands canaux d'amenée qui font venir l'eau de la montagne jusqu'au terroir et un ensemble de canaux secondaires qui distribuent cette eau aux rizières.

Les deux canaux d'amenée, longs de plusieurs kilomètres, franchissent un long trajet avant d'arriver jusqu'à Tsarahonenana. Le premier, dit "canal du fokonolona" est très ancien et de faible gabarit. Il fut construit grâce à un travail commun avec les villages voisins et provient du détournement d'une partie des eaux d'un torrent montagnard à l'ouest du terroir.

Le second canal vient du nord et longe le bas versant montagneux. Il fut construit en 1954 par les services du Génie Rural et les paysans l'appellent "canal du fanzakhana" (1). C'est un canal

---

(1) - Fank<sup>z</sup>akhana signifie en malgache l'administration au sens large.

long d'une dizaine de kilomètres qui contribue à l'irrigation de l'ensemble des rizières du nord-ouest de la cuvette. Son gabarit est moyen, environ un mètre de large pour 50 centimètres de profondeur; il est aussi sujet à l'envasement et manque sur certaines parties de son cours, d'un entretien régulier.

Ces deux canaux inter-villageois doivent répondre au moment du repiquage et des semis à de ~~très~~ vastes besoins en eau.

Ils reçoivent au niveau de Tsarahonenana l'apport des sources issues des deux vallées latérales et alimentent au moyen d'une série de prises directes, l'ensemble des canaux secondaires qui distribuent l'eau aux rizières.

Ces canaux secondaires apparaissent ~~discontinus~~, <sup>inachevés</sup> et seuls deux d'entre eux traversent la cuvette dans toute sa largeur. En fait le dispositif d'irrigation s'~~arrête~~ <sup>interrompt</sup> assez rapidement sur la bordure de la cuvette, tout près des canaux d'amenée.

De nombreuses rizières restent donc à l'écart, et sont irriguées par gravité à partir des rizières supérieures, ou bien simplement inondées par l'eau de pluie.

L'irrigation du terroir rizicole est donc partielle et, dans une grande partie, soumise <sup>au</sup> à la seule <sup>hasard</sup> ~~volonté~~ des caprices pluviométriques.

### 3) - Les champs de cultures sèches.

Les champs de cultures sèches sont répartis sur le bourrelet alluvial au centre de la cuvette, et de façon plus éparsée sur les flancs et le sommet de la montagne. Ils recouvrent au total, en incluant les champs laissés en jachère, près de 50 hectares, dont 13 sont répartis sur le bourrelet de berge et 37 sur la partie montagneuse du terroir.

La densité de culture sur l'éperon montagneux est donc faible; les 2/3 de celui-ci sont pratiquement incultes. On peut distinguer plusieurs types de champs de cultures sèches:

a) - une première ceinture de champs cultivés se distribue au bas de la montagne et se prolonge le long des deux vallées latérales. Ces champs sont établis au bas des versants sur les pentes faibles où s'accablent les colluvions.

b) - Cette étroite ceinture de bas de pente est dominée par les champs qui se pressent autour des cases et hameaux d'habitation.

Les parcelles sont allongées suivant le sens de la pente et forment comme une tache triangulaire de part et d'autre de chaque hameau. A la périphérie du village elles se mêlent aux jardins potagers et aux ceintures d'arbres fruitiers qui se répandent en vergers plus ou moins denses.

c) - Les champs cultivés se fractionnent et disparaissent progressivement ~~en~~ <sup>en direction</sup> ~~dans le prolongement~~ de la montagne. Ils se réduisent alors à quelques clairières de défrichement éparses au milieu des Mimosas ou des "rambiazines".

Les deux vallées latérales qui constituent au nord et au sud la limite, d'ailleurs vague, du terroir apparaissent toutefois comme des axes de pénétration et de mise en valeur vers la montagne. Les clairières de culture sont en effet beaucoup plus nombreuses sur les pentes souvent brutales qui dominent la thalweg encaissé des deux petites vallées périphériques. (Voir carte III).

On peut donc distinguer trois grands types de répartition des cultures sèches sur le versant montagneux:

- en ceinture de culture au bas des pentes,
- en tâche autour du village,
- en clairières de défrichement dans la montagne.

Le relief et les diverses nuances pédologiques ont leur part dans cette localisation mais ils ne sont pas toujours déterminants.

Les couronnes et clairières de cultures sèches se distribuent en effet en fonction d'autres critères. Par exemple, la proximité immédiate des hameaux et des zones d'habitat, ou le voisinage des rizières de cuvette et des pépinières de vallée.

La forme et <sup>ce</sup> dimension des champs comme les principes d'aménagement de la pente varient suivant leur position dans le terroir.

Les plus grandes parcelles de cultures sèches se situent en effet, sur les sols du bourrelet alluvial. Les champs y présentent, à l'image des rizières, des contours géométriques précis. Ils ont souvent une superficie équivalente ou supérieure à 10 ares.

Par contre, au bas des pentes ou à proximité du village, les parcelles sont plus réduites et morcelées; leur superficie moyenne varie entre 4 à 500m<sup>2</sup>. Ce sont d'ailleurs beaucoup plus des lopins de culture que de véritables champs.

Plus en arrière dans la montagne, les champs - véritables clairières de défrichement au milieu des Mimosas, sont plus étendus mais aussi beaucoup plus irréguliers. Leurs contours vagues et biscornus ne répondent à aucun dessein d'ensemble.

Le contour et la taille des parcelles sèches reflètent donc une grande diversité. Les champs géométriques du bourrelet se morcellent en lopins autour du village et au bas des pentes, pour se dilater plus en arrière, dans les contours vagues des clairières de défrichement.

Les cultures sèches sont en outre pratiquées sans grand souci d'aménagement de la pente ou de protection du sol.

On peut toutefois déceler, principalement au niveau des champs qui entourent les hameaux d'habitation, quelques principes d'aménagement. Ainsi dans le cas de parcelles allongées dans le sens de la pente, le rebord inférieur est souvent surelevé afin de limiter l'érosion. De même, des rigoles d'évacuation des eaux de ruissellement peuvent être creusées de part et d'autre des champs de pente. En quelques endroits, certains champs complantés d'arbres fruitiers sont cultivés en banquettes de cultures étagées parallèlement aux courbes de niveau.

Des plantations de jeunes pins, aux contours géométriques, ont par ailleurs colonisé les pentes parmi les plus abruptes du terroir, à proximité ou au dessus du village. Ces pins s'inscrivent dans le vaste plan de reboisement que le gouvernement s'efforce de développer <sup>pour</sup> sur l'ensemble de l'île. Ils ne couvrent encore à Tsarahonenana qu'une dizaine d'hectares, mais gagneraient certainement à être étendus.

A l'exception des domaines de culture qui entourent directement les hameaux d'occupation, l'occupation du sol n'obéit donc à aucun schéma précis d'organisation. Il est difficile dans ce cas de parler de couronnes ou d'auréoles de culture; les champs se distribuent de part et d'autre des hameaux d'habitation suivant les possibilités que permet le relief souvent abrupt; puis vont en s'éclaircissant vers l'arrière-fond montagneux, domaine des Mimosas et des rambiazinas. Par ailleurs les pentes et versants ne connaissent que des formes d'aménagement extrêmement rudimentaires; les cultures en terrasse sont ici pratiquement inconnues.

#### 4) - Les types de cultures sèches

Les champs de cultures sèches recouvrent près de 50 hectares de la superficie non-inondable du terroir. L'éventail des cultures pratiquées est restreint; six sortes de céréales ou plantes sont cultivées sur le terroir.

On observe en premier lieu trois plantes caractéristiques ~~de~~ <sup>d'un</sup> climat à nuances tempérées et dont le cycle végétatif court peut s'effectuer en quatre mois. Ce sont: le maïs, le haricot et la pomme de terre.

En deuxième lieu, on observe des plantes plus spécifiquement tropicales et dont le cycle végétatif s'étale au minimum sur une année complète. Ce sont: la manioc, la patate douce et le saonjo (variété malgache du taro).

Ces six plantes recouvrent à elles seules 94% des superficies cultivées. Le reste est constitué par les arbres fruitiers (pommiers, pêchers, etc...) et les minuscules jardins potagers où poussent divers légumes (poireaux, choux-fleurs, tomates, etc...) et des brèdes.

La plupart de ces plantes sont cultivées associées les unes aux autres. La parcelle est très souvent le lieu d'un étrange mariage où se rencontrent parfois jusqu'à trois ou quatre ~~plantes~~ <sup>cultures</sup>.

Toutefois certaines se marient mieux que d'autres, et bien qu'il n'y ait pas en la matière de règles bien établies, on peut relever des associations dominantes: ainsi les maïs-haricots-pommes de terre, ou bien les maïs et les saonjos, très souvent cultivés de concert. Par contre manioc et patates douces se mélangent peu.

Ces diverses cultures sont loin d'avoir la même importance. Le graphique II, donne une image des superficies qui leur sont

respectivement consacrées.

Il révèle tout d'abord le règne incontestable des plantes à cycle court sur le terroir. Les maïs, haricots, pommes de terre, cultivés le plus souvent associés, couvrent en effet 57,3% de la superficie des champs du terroir, soit 26,7 hectares.

Les plantes à cycle long viennent ~~par contre~~ assez loin derrière, puisque ~~l'ensemble de~~ la trilogie - manioc, patates douces et saonjo - ne représente que 14,2% du terroir cultivé, soit 7,1 hectares.

Les jardins et vergers s'étendent sur 1,7 hectare (soit 3,5%), tandis que les jachères qui constituent le dernier volet de l'éventail se répartissent sur 14,2 hectares soit 28,6% des zones réservées à la culture.

Les graphiques suivants présentent une image de la répartition de ces plantes <sup>entre</sup> ~~sur~~ les diverses zones du terroir. Cette répartition est là encore, loin d'être uniforme.

- Les maïs, haricots et pommes de terre recouvrent en effet 93% des superficies cultivées sur les "tany mainty" du bourrelet de berge et des alluvions - et encore 85% si l'on fait entrer les jachères en ligne de compte.

- Les proportions sont légèrement moins élevées dans les clairières de défrichement de la montagne. Les plantes à cycle court y occupent toujours 76% des surfaces cultivées, mais seulement 45,8% si l'on tient compte des jachères.

- Enfin, il en va autrement sur les sols de colluvions de bas de pente ou sur les champs proches des hameaux d'habitation.

Les plantes à cycle bref n'occupent en effet que 48% du sol cultivé contre 50,3% pour les plantes à long cycle de culture. Les patates douces, saonjos et manioc, presque absentes dans les autres zones de culture sont ici prédominantes.

Ces dernières sont d'ailleurs d'autant plus importantes que l'on se trouve à proximité immédiate du village. Elles ~~vont en~~ diminuant dans les champs de bas de pente qui, plus loin, dominent les rizières.

Contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de villages africains, les plantes à cycle court sont donc rejetées sur les marges du terroir, tandis que les plantes à cycle long se retrouvent de préférence ~~sur~~ <sup>dans</sup> les domaines de culture qui entourent les zones d'habitat. Ces dernières sont en effet des plantes vivrières traditionnelles. Elles sont cultivées uniquement pour l'auto-consommation, les plantes à cycle court ont ~~en revanche~~ un objectif <sup>plus</sup> commercial.

L'analyse du rapport jachères sur surfaces cultivées révèle en outre de nouvelles différences dans l'organisation du terroir.

Les champs laissés en jachère, aux limites nettement marquées et qui semblent correspondre à un temps de repos à l'intérieur du cycle culturel représentent 14,2 ha: soit très exactement 28,2% de l'ensemble des champs en culture sèche.

L'examen de la carte et des graphiques révèle que l'importance de ces champs varie très fortement suivant leur position dans le terroir, et partant que les diverses couronnes de cultures sèches sont cultivées sur des rythmes plus ou moins intensifs.

Ainsi les champs de jachères qui ne représentent que 11% des sols mis en culture sur le bourrelet de berge ou sur les alluvions de vallées voient leur proportion s'élever autour de 24% dans les

ceintures de culture de bas de pente ou proches du village, et bientôt dépasser 40% sur les clairières de défrichement.

D'est en ouest, les champs kaissés sous jachère deviennent donc de plus en plus nombreux. L'intensité de la culture décroît à la mesure de son éloignement du village et des rizières.

### Conclusions

Le paysage rural reprend donc dans ses grandes lignes les traits généraux du relief et se dédouble entre une cuvette rizicole et un éperon montagneux où se dispersent des champs de culture sèche.

Le terroir n'apparaît pas simple pour autant, comme nous le verrons par la suite. Il se différencie tant dans la cuvette que sur les montagnes en une succession de franges de culture où l'occupation du sol obéit à des principes et à des modes d'aménagements différents.

Le village se situe au cœur même du terroir, à la jointure de la montagne et de la plaine, à la proximité immédiate des rizières.

### III - Le village

La carte III révèle en outre la structure de l'habitat et la situation du village à l'égard des pistes et sentiers de circulation.

#### 1) - Un habitat semi-dispersé:

Le village de Tsarahanenana se présente comme un agrégat de hameaux et d'écartés en ordre lâche, alignés du sud vers le nord sur

diverses lignes de replat à quelques mètres au-dessus des rizières.

Ces hameaux ne sont jamais très importants; ils comptent généralement entre 10 et 20 cases et se fractionnent eux mêmes en petits noyaux à base étroitement familiale. Du sud au nord, Tsarahonenana compte trois hameaux principaux entre lesquels s'espacent un certain nombre d'écartes et de cases isolées.

Le plus important se trouve situé à l'extrémité sud du terroir, en face du village de Miadampoina. Il regroupe une vingtaine de cases divisées en deux noyaux en bordure desquels gravitent quelques écartes. Ce hameau du sud compte 130 habitants pour la plupart apparentés et descendants de trois ancêtres fondateurs: Rainikotokely, Rangahamasina et Rainisabotsy.

Un peu moins important, le hameau central s'étire du haut vers le bas de la planèze de part <sup>et</sup> d'autre de l'église et de l'école de la mission catholique. Les cases - une dizaine - sont dénivellées les unes par rapport aux autres le long d'une pente fort raide. Elles regroupent un peu plus de 80 habitants, en général descendants de Rainiketamanga, qui fut le premier ancêtre à s'établir sur la planèze de Tsarahonenana.

Plus au nord, le dernier hameau se situe en face du village d'Analambelatra, au débouché du thalweg nord de la cuvette centrale. Il compte une dizaine de cases et 60 habitants, eux-mêmes réunis par leur filiation commune à l'un des ancêtres fondateurs du village: Rainijohiry.

Les trois grands hameaux actuels qui composent Tsarahonenana apparaissent donc comme des unités familiales au sens large, se réclamant chacune d'un ou de plusieurs ancêtres fondateurs. Dans une certaine mesure et sans que l'on puisse évoquer une analogie avec les villages africains, on peut parler de lignages ou plus

exactement de liens de parenté.

Néanmoins, les liens de parenté ~~ou de lignage~~ qui sont à la base des hameaux n'entraînent pas davantage une cohésion ou une stabilité de l'habitat. Bien au contraire, les hameaux apparaissent dissociés et comme éclatés. Chaque case ou groupe de cases tend à constituer une petite unité autonome, isolée des autres, tandis que des écarts essaient à la périphérie.

Cette semi dispersion de l'habitat dans le cadre de hameaux aux mailles lâches s'accompagne d'une grande diversité des types et modes de construction des cases.

Les cases traditionnelles de la région sont construites en "fotakas"(1), c'est-à-dire à partir de blocs de terre mêlés d'eau et de bouses de vaches, qu'on a laissé durcir au soleil. Elles ne connaissent pas de charpente en bois; le toit est constitué par une simple claie de branchages entre-croisés sur laquelle repose directement un revêtement épais d'herbes sèches ou de paille de riz.

La construction est donc simple et peu coûteuse. Elle repose sur l'alliance de la boue et de l'herbe et n'implique pas non plus de connaissances particulières. Ces cases rustiques, aux murs crépis de blanc, constituent plus des 3/4 des habitations du village - soit 35 cases sur 46.

Elles ont pourtant de plus en plus tendance à se diversifier et à admettre de nouveaux procédés de construction. En réalité, sur les 35 cases traditionnelles du village, 24 sont de type "amélioré".

Les briques de terre rouge, <sup>soutenues</sup> ~~accompagnées~~ parfois d'armature en ciment viennent en effet encadrer les blocs de fotaka. La case

---

(1) - Fotaka signifie "boue" en malgache.

devient aussi plus haute, surélevée par un étage; les pièces sont plus larges et aérées, soutenues par un travail de charpenterie. Bien souvent cuisine et porcherie séparées du bâtiment central forment une case annexe à laquelle on accède directement par une passerelle.

La plupart des cases du village apparaissent donc comme un mélange entre divers types de construction: les uns traditionnels, les autres modernes. Un dernier groupe de cases - 11 au total - se différencie nettement des précédentes.

Il s'agit cette fois de véritables "maisons" entièrement construites en briques, <sup>encastrées</sup> ~~et doublées~~ d'armature de ciment, et où la toiture en tôle ondulée remplace définitivement le revêtement de chaume. Les paysans les appellent cases "vaovao", ce qui signifie "nouvelles". Hautes et spacieuses, fréquemment ornées de motifs décoratifs, elles n'ont plus qu'un lointain rapport avec les cases habituelles en fotaka.

L'orientation des cases reste par ailleurs traditionnelle, c'est-à-dire est-ouest, tandis que les ouvertures: portes et fenêtres regardent vers le nord. La cuisine est toujours située à l'ouest, les chambres à coucher à l'est.

Chaque case est construite devant un terre-plein dénudé qui est utilisé pour le battage du riz lors de la récolte et autour duquel s'élèvent de petites étables à porcs construites de branchages entrecroisés, tandis que des puits de pierre s'échelonnent à même la pente.

Un peu plus loin et déjà à l'ombre des arbres fruitiers qui bordent les hameaux, on trouve les parcs à boeufs: simples enclos de branches dans lesquels les bêtes sont enfermées la nuit, et parfois le trou circulaire d'une ancienne fosse à boeuf.

La carte III suggère bien cet étirement de l'habitat sur les basses-pentes de la planèze, au milieu des rangées d'arbres fruitiers qui dominant les rizières. Tsarahonenana ne connaît donc pas de centre réel. L'unité d'habitat est le hameau; et à l'intérieur du hameau le groupe de cases auquel appartient chaque ménage. Il s'agit donc d'un habitat dissocié et semi-dispersé, fractionné en groupes de cases mais auquel la proximité de la piste d'Ambohibary redonne pourtant un semblant d'unité.

## 2) - Les pistes et sentiers de circulation

Tsarahonenana s'articule à la jointure de deux axes de circulation: celui, qui issu de la montagne, débouche sur la vallée, et celui de la vallée, qui converge <sup>duit</sup> sur Ambohibary.

La cuvette d'Ambohibary est en effet flanquée sur chacun de ses bords par deux grandes pistes plus ou moins carrossables en saison sèche, qui relient le nord de la cuvette à la grande route de Tananarive et par là l'ouvrent sur l'extérieur.

Ces deux grandes pistes sont des créations de l'administration aux alentours de 1940. Elles ont repris et aménagé le tracé d'anciens sentiers qui longeaient le bord de la cuvette. Deux équipes de cantonniers travaillent en permanence à leur entretien; mais en réalité aucune voiture ne peut y passer dans le courant de la saison chaude. Les pistes sont à cette époque complètement engluées par l'eau de pluie et le marécage sous-jacent. Le trafic continu de charrettes lourdement chargées de riz ou de pommes de terre y creuse d'autre part de larges excavations que la moindre averse transforme en véritables borbiers.

La piste de la bordure occidentale de la cuvette, visible sur la carte, passe juste en contrebas du village de Tsarahonenana. Elle

rejoint directement Ambohibary puis, goudronnée sur les trois derniers kilomètres, la route de Tananarive.

D'innombrables sentiers de montagne convergent vers cette piste. Le hameau central de Tsarahonenana est fixé en bordure de l'un de ces sentiers peu avant son débouché sur la cuvette.

Ce sentier de montagne conduit vers l'intérieur de l'Ankaratra, plus précisément sur les hauteurs d'Andranomangamanga à 2.000 mètres d'altitude. Il est rejoint à la limite ouest du terroir par des pistes parallèles issues des villages voisins de Miadampoina et d'Analambelatra, puis oblique vers le nord en suivant la ligne de crêtes. Cette piste n'est carrossable qu'un ou deux mois dans l'année et s'y risquer en voiture revient encore à toute une expédition.

La piste d'Ambohibary et les chemins de montagne qui y aboutissent drainent continuellement une circulation très dense de gens, d'animaux ou de charrettes. Cette circulation incessante est à la mesure du rôle joué par Ambohibary, véritable petite capitale régionale non seulement de l'ensemble de la cuvette mais aussi de l'arrière pays montagneux.

Tsarahonenana participe à ce mouvement au même titre que les autres villages de la vallée. Par sa position de carrefour le terroir s'ouvre vers les hauteurs de l'Ankaratra et le bourg d'Ambohibary; il est au point de rencontre de deux milieux géographiques complémentaires.

°  
° °

La présentation des cartes suivantes va mieux nous permettre de situer les grandes lignes de la géographie humaine et des structures agraires du terroir.

#### IV - La distribution foncière et les structures agraires du terroir

Les cartes qui suivent relèvent de la géographie humaine. Elles représentent la distribution des terres cultivées du terroir, la répartition des différents types de régime foncier, et fixent en dernier lieu la propriété de chacune des grandes unités familiales du village.

##### 1) - La distribution des terres cultivées du terroir (Commentaire de la carte IV)

Cette carte révèle, à l'intérieur des limites du terroir, le lieu de résidence de chacun des paysans qui cultivent sur Tsarahonenana; elle indique aussi les cas de double résidence.

##### a) Un terroir bien délimité ?

Les champs et rizières cultivés par les habitants de Tsarahonenana se distribuent dans un cadre général déterminé par les grandes lignes du relief.

Le terroir villageois apparaît d'abord nettement limité à l'est par le tracé de l'Ilempona. Les champs de Tsarahonenana s'arrêtent pour la plupart - et sauf quelques groupes de champs situés à l'intérieur des boucles de la rivière - sur la rive droite du bourrelet alluvial.

De la même façon, au nord et au sud, le terroir coïncide à peu près exactement avec le contour de la plaine. Les deux thalwegs latéraux constituent comme ses limites naturelles et se prolongent ensuite suivent une ligne plus ou moins parallèle dans la cuvette d'inondation.

Vers l'ouest, les frontières du terroir apparaissent plus indécises. Le territoire du village se perd peu à peu dans les profondeurs de la montagne sans rencontrer de limite précise. La piste de montagne, qui rejoint Andranomangamanga par la ligne des crêtes paraît pourtant en constituer la limite extrême; les villageois n'ont guère de champs au-delà.

Le terroir montagneux de Tсахоненана se prolonge donc pratiquement jusqu'aux lignes de crêtes qui séparent l'amont de la dépression d'Ambohibary de la vallée de Maroparasy. L'altitude y gravite autour de 1.800 mètres.

Le territoire autour duquel s'organise la vie du village est donc articulé sur les lignes maîtresses du relief: la ligne de crêtes à l'ouest, les vallées latérales au nord et au sud, le bourrelet de berge dans la cuvette centrale. Le terroir s'allonge de l'ouest vers l'est dans le sens de la coulée de lave et coïncide pratiquement avec les contours de l'éperon montagneux et <sup>leur</sup> ~~son~~ prolongement dans la cuvette d'inondation.

Les limites du terroir sont donc nettes dans le tracé d'ensemble. Elles le sont pourtant moins dans le tracé de détail; certaines bordures sont en effet indécises et par endroits les champs, et surtout les rizières des villages voisins se mélangent dans une mosaïque complexe sans qu'on puisse savoir exactement où commence et se termine le terroir.

Pour l'établissement de la carte du village nous nous sommes fiés aux limites naturelles et aux indications des villageois, mais en prenant soin chaque fois de déborder légèrement au-delà.

Les bordures indécises du terroir sont d'ailleurs peu étendues. Tсахоненана constitue à l'intérieur de ses limites naturelles un ensemble cohérent allongé du haut de la planète jusqu'au milieu de

la cuvette d'inondation, suivant une figure commune à la plupart des terroirs de la cuvette d'Ambohibary.

b) - Une distribution foncière "partagée".

Un simple examen de la carte IV révèle, à l'intérieur des limites du terroir, une distribution foncière très partagée et relativement complexe.

Les champs possédés par les habitants actuels de Tsarahonenana ne représentent que 60% des superficies sous culture du terroir; 40% des terres cultivées sont le fait d'étrangers, qui ne résident pas ou ne résident plus au village.

Ces proportions sont d'ailleurs différentes suivant le type de culture pratiqué, car si 50% des rizières du terroir relèvent d'étrangers, 70% des champs de cultures sèches appartiennent toujours aux habitants de Tsarahonenana.

La complexité de la distribution foncière est donc différente suivant que l'on se trouve sur la partie inondable ou non-inondable du terroir.

c) - La distribution foncière parmi les rizières de la cuvette d'inondation:

C'est parmi les rizières de la cuvette que le nombre de propriétaires "étrangers" au village est le plus important.

Les villageois habitant actuellement tsarahonenana ne possèdent en effet que 50% de la superficie totale des rizières du terroir, soit seulement un peu plus de 31 hectares.

La moitié du terroir inondable relève donc de paysans qui n'habitent pas Tsarahonenana. Le lieu de résidence de ces propriétaires étrangers au village indiqué par les légendes de la carte IV

révèle que la moitié de ceux-ci sont en fait des "montagnards" fixés sur les hautes terres de l'Ankatra, pour la plupart à Andranomangamanga, c'est-à-dire à une altitude dépassant 2.000 mètres.

- Les "montagnards" possèdent 15,6 hectares de rizières sur Tsarahonenana, soit près de 25% de l'ensemble rizicole. Leurs parcelles se mêlent indifféremment aux rizières mises en culture par les villageois sans qu'on puisse déceler un ordre de répartition particulier entre les unes et les autres.

- Les autres propriétaires "étrangers" sont des cultivateurs<sup>eux</sup> résidant pour la plupart dans d'autres villages de la plaine d'Ambohibary.

Les rizières relevant des villages voisins, directement limitrophes de Tsarahonenana sont dans cette dernière catégorie les plus importantes. Elles représentent un ensemble de 11 hectares soit 17,5% du total, et se situent en général sur les limites du terroir, dans les "franges indécises" où les terroirs voisins ont tendance à s'emboîter les uns dans les autres.

La dernière catégorie des rizières est enfin plus réduite. Elle relève de paysans habitant des villages plus éloignés, parfois distants de plusieurs kilomètres mais pour la plupart situés encore dans le cadre de la plaine d'Ambohibary. Les rizières ainsi définies recouvrent une superficie de 4,6 hectares soit 7,5% du total.

D'une façon générale les rizières appartenant à des propriétaires "absentéistes" vivant loin de leur région d'origine, par exemple à Tananarive ou dans le Moyen Ouest, ne représentent qu'une infime porportion, moins d'un hectare au total. Les "étrangers" cultivant à Tsarahonenana se distribuent donc dans un cercle finalement assez proche du village; il est rare que cette distance excède 10 à 15 kilomètres.

En dernier lieu la carte IV révèle que parmi les rizières comptées comme relevant directement de Tsarahonenana, un certain nombre sont mises en culture par des paysans bénéficiant d'un habitat dédoublé. Ces derniers associent une résidence à Tsarahonenana à un second lieu de résidence pour la plupart en montagne, sur les hautes terres de l'Ankaratra.

Le terroir rizicole de Tsarahonenana est donc loin de former une unité stable et cohérente. La distribution foncière y est à l'image du dessin parcellaire, c'est-à-dire morcellé et comme éclaté. Le très important phénomène d'"absentéisme" des propriétaires vivant sur les hautes terres de l'Ankaratra s'accompagne au surplus d'un mouvement de double résidence chez certains riziculteurs de la vallée.

Le terroir de cuvette déborde donc de loin le cadre strict de Tsarahonenana; il s'articule étroitement avec les zones pionnières de la montagne. Sa figure actuelle résulte d'une longue évolution qui ne peut être comprise qu'en tenant compte des relations existant entre le village et les hautes terres de l'Ankaratra.

d) La distribution foncière parmi les champs de cultures sèches:

L'"absentéisme" des propriétaires est moins répandu pour les champs de cultures sèches, en fait 70% des champs, soit 32,2 hectares, sont cultivés par des cultivateurs habitant Tsarahonenana. De la même façon, les champs relevant de propriétaires ayant une double résidence sont moins nombreux dans le terroir non inondable.

La plus grande partie des champs "étrangers" sont cultivés par des habitants de villages voisins, et se situent sur les bordures indéfinies du terroir. On ne peut donc parler de propriété

absentéiste à leur égard. Ce sont seulement des voisins; leurs champs recouvrent 7,5 hectares de cultures sèches, soit exactement 16% du total.

Par ailleurs, les "montagnards" cultivent 9,8 hectares de champs secs à Tsarahonenana, soit 9% du total, alors que cette proportion était de 25% pour les rizières. Les chiffres décroissent pareillement pour les paysans habitant des villages situés à une certaine distance du village, 2,5 hectares soit à peine 5% du total.

Les champs relevant de propriétaires absents -(14%) sont presque tous situés à proximité des rizières ou sur les rives du bourrelet de berge. On<sup>m</sup>en trouve en revanche pratiquement pas, autour du village ou sur les pentes de la montagne.

o

o o

C'est dans la cuvette d'inondation et sur ses franges naturelles: bourrelet alluvial et colluvions de bas de pente, que la distribution foncière est donc la plus partagée tant pour les rizières que pour les champs de cultures sèches. C'est là aussi où les propriétés relevant de "montagnards" sont les plus importantes.

Cette forte proportion de propriétaires "étrangers" au village pose quelques questions. En dehors des zones de culture relevant des villages voisins et qui figurent dans nos cartes par suite de l'indécision de certaines limites, un pourcentage important de rizières (32%) et de champs de cultures sèches (14%) appartiennent à des propriétaires absents. Ce sont soit des "montagnards" fixés pour la plupart à Andrenomangamanga, soit des habitants de villages de plaine situés déjà à une certaine distance de Tsarahonenana. L'importance de ces propriétaires "absents" ne peut manquer de poser un problème.

Cette situation résulte d'une évolution déjà ancienne, que nous aurons plus tard à interpréter.

## II - Les régimes et le droit foncier.

(Commentaire de la carte V)

La carte V donne une image de la répartition des régimes fonciers sur le terroir de Tsarahonenana. Elle révèle une hiérarchie de modes d'appropriation et de droits fonciers différents, autant dans leur nature, que dans leur source.

Il n'existe aucun cadastre à Tsarahonenana. Les superficies "appropriées" recouvrent pourtant toute l'étendue des rizières ainsi qu'une part notable des champs de cultures sèches (39 hectares sur 45, soit 72%). Les champs où s'exercent des droits de culture sur un sol d'usage collectif sont à l'inverse réduits, à peine un peu plus de 12 hectares.

Les rizières et champs appropriés règnent donc sur la majeure partie des superficies cultivées du terroir. La notion de propriété n'a pourtant pas exactement la même signification lorsqu'elle s'exerce sur l'ensemble du terroir rizicole ou bien sur les champs de cultures sèches de montagne.

### 1) - L'appropriation individuelle des terres de rizières.

Chaque parcelle de rizière fait l'objet d'un droit de propriété permanent et sans réserve. Son propriétaire peut la transmettre en héritage à ses descendants, la revendre ou la confier en métayage. Nulle limite à son droit, il peut aussi très bien ne pas la cultiver.

De même le morcellement extrême du terroir rizicole et sa division en carreaux géométriques d'inégale superficie indique bien

qu'il résulte d'une succession de partages minutieux, remis en cause à chaque génération.

L'appropriation est donc générale et méticuleuse. Ce n'est pas pour autant une notion simple; le régime juridique des terres de rizières repose en fait sur une contradiction.

Ce qui détermine l'attitude du paysan face à ses rizières est en réalité, moins un droit de propriété que le sentiment qu'il a de celui-ci. Or ce sentiment est ambigu. Il tient à la fois des conceptions traditionnelles de l'univers malgache, mais aussi d'une attitude nouvelle, introduite de l'extérieur par le monde marchand, et pour qui la rizière est d'abord un moyen de production, sinon une spéculation.

Nulle trace de ce point de vue dans le monde traditionnel où la rizière représente bien plus que la récolte qu'elle donne ou ne donne pas chaque année. La rizière exprime en effet un rapport profond avec les ancêtres qui l'ont creusée et travaillée, puis perpétuée à travers les générations jusqu'à nos jours. C'est infiniment plus qu'un moyen de production mais l'image même d'un lien mystique au bout duquel se situent les vivants. On ne peut rompre ce lien sans danger, ni se délier trop vite d'une tradition.

Monde monétaire et monde traditionnel ont chacun leur conception du droit de propriété. L'une est active, l'autre est figée; mais on peut être sensible aux nouveautés de l'une sans vouloir quitter les certitudes de l'autre. En fait, il n'y a pas à notre connaissance un code foncier précis et clairement formulé sur chacune des parcelles, mais seulement un "état d'appropriation" reconnu de tous et dont la définition se cherche entre deux univers spirituel et juridique, fondamentalement étrangers l'un à l'autre.

Le sentiment d'appropriation n'est pas uniforme sur l'ensemble du terroir. C'est pourtant dans les rizières où l'état d'appropriation

tion apparaît comme le plus marqué et le plus individualisé. Chaque parcelle représente l'élément précis d'une exploitation autonome et individuelle; la propriété est ici l'objet d'une attention jalouse.

On peut d'autre part distinguer à côté de rizières cultivées de plein droit, des rizières "prêtées" ou "conçédées". Celles-ci recouvrent en fait presque la moitié du terroir rizicole; elles procèdent d'un arrangement intra-familial, d'une dotation, c'est-à-dire de la redistribution progressive d'une partie des rizières paternelles au fur et à mesure du mariage de chacun des enfants.

Nous étudierons plus loin les différentes règles et modalités du processus d'héritage. Il importe seulement à ce stade de l'analyse de remarquer la traduction dans l'espace de cette coutume, tout en soulignant qu'elle n'en exprime que très imparfaitement la subtilité.

De toute façon, le droit de culture accordé par le père à l'un de ses enfants équivaut pratiquement à un droit de propriété, admis et reconnu de tous. Toutefois l'acquisition ne sera définitive qu'à la mort du père et après entente entre les différents héritiers.

Ce schéma général admet en outre quelques exceptions. Certaines rizières sont en effet restées indivises. Dans un premier cas, entre deux frères qui se sont entendus pour la travailler de concert; mais la coutume est rare. Dans le second cas, entre une théorie d'oncles et de cousins qui précisément n'ont pu se mettre d'accord sur les modalités du partage, et de guerre lasse les mettent en culture soit ensemble, soit à tour de rôle.

Enfin quelques parcelles sont mises en métayage. Elles sont du reste peu nombreuses, et représentent un total inférieur à 2 ha. C'est le seul cas de faire valoir indirect sur le terroir, et encore ne date-t-il que de quelques années. Le contrat de métayage implique

que le tiers de la récolte revienne au propriétaire. A Tsarahonenana du moins, il ne s'exerce que dans un cadre familial; c'est d'ailleurs beaucoup plus un arrangement entre une personne qui a quitté le village et des membres moins fortunés de sa famille, qu'une spéculation liée à un intérêt économique.

Le code de la propriété sur le terroir rizicole s'avère donc en définitive souple. Il évolue constamment entre les exigences de la tradition familiale, voire patriarcale et les tendances nouvelles nées de l'individualisme. Le sentiment de propriété est pourtant vif, et bien qu'elles ne soient pas encore inscrites sur un cadastre, les terres de rizières sont en fait, immatriculées "en esprit".

Dans cet ordre d'idée, les rubans de cultures sèches qui bordent ou dominent légèrement le damier rizicole connaissent le même processus d'appropriation que celui des rizières. La situation est pourtant différente lorsque l'on s'éloigne de la cuvette d'inondation, d'abord autour du village, et ensuite plus radicalement dans l'étendue montagneuse du terroir.

2) - Les champs de montagne: Appropriation et droits de culture.

De même que du bas vers le haut de la plaine les franges de culture s'inscrivent dans une graduation qui va de l'intensif à l'extensif, les régimes fonciers glissent de l'appropriation individuelle à un simple droit de culture sur des sols que chacun reconnaît pour être en dernier lieu d'usage collectif.

a) - Les modes d'appropriation sur les champs de montagne:

Dans une certaine mesure, les champs situés près des hameaux d'habitation, ressortent d'un droit encore assez semblable à celui

qui règne dans la cuvette d'inondation.

Les champs sont en effet "acquis" individuellement et se transmettent par héritage d'une génération à l'autre. Ils font partie, tout autant que les rizières, des dotations qui accompagnent le mariage des enfants; ils peuvent aussi être confiés en métayage.

Toutefois cet état d'appropriation n'a pas le caractère précis et définitif que l'on trouve dans les rizières. Ces champs ne se vendent guère, et il est admis, qu'abandonnés ou repris par les Mimosas, un nouvel exploitant pourra à son tour les mettre en culture sans contrepartie financière ou juridique. Seul l'accord de l'ancien "propriétaire" est parfois requis mais c'est une autorisation dont certains se passent sans grande difficulté.

Le régime juridique d'une grande partie des champs de montagne est donc celui d'un droit de culture qui évolue vers un état permanent d'appropriation mais qui n'en a pas encore développé toutes les conséquences. C'est du reste dans les ceintures de culture qui enveloppent directement les hameaux d'habitation, et sur les fonds alluvionnaires des thalwegs montagnards, en somme partout où les rythmes de culture paraissent les plus productifs, que l'état d'appropriation est le plus marqué.

b) - Les droits liés à la notion de "lignage".

Les champs en état d'appropriation qui bordent les hameaux d'habitation, sont souvent entourés d'espaces plus ou moins étendus sur lesquels s'exerçaient des droits de culture établis pour les descendants de l'ancêtre qui le premier y avait établi sa marque.

Ces droits liés à la notion de "lignage" ont bien souvent perdu toute actualité. Reflets d'une ancienne structure patriarcale aujourd'hui disparue, ils ne sont plus que de vagues survivances,

contestés par la plupart, mais auxquels certains entendent encore s'accrocher.

Ainsi, faut-il en principe demander aux familles détentrices de ces droits, l'autorisation de cultiver si l'on est étranger à leur lignage. Si le sol est inculte, cette autorisation n'est d'ailleurs que rarement refusée, d'autant plus qu'il est alors toujours possible de passer outre. Toutefois un certain nombre de conflits latents au village s'explique par ces querelles foncières où les droits traditionnels de quelques familles ont été méconnus et oubliés par d'autres.

Les anciens droits de culture liés à la notion de "lignage" sont donc en voie de disparition sur la planète. Chacun cherche à établir sur les sols les plus fertiles ou les plus commodes à cultiver, un droit de culture individuel et permanent qui évolue en fait vers un état d'appropriation. Le processus déjà généralisé sur l'ensemble de la cuvette d'inondation a donc tendance à se prolonger sur la périphérie montagneuse.

c) - La survivance de droits collectifs.

C'est à une certaine distance du village, ou sur des pentes raides qui en rendent l'accès difficile, que les anciens droits communautaires sont le mieux maintenus. La montagne reste en effet le domaine du fokonolona: personne ne cherche à y inscrire des droits individuels.

Chacun peut donc y mener paître ses bêtes, ramasser du bois et par voie de conséquence défricher et mettre librement en culture. Là aussi, des habitudes de cultiver à tel endroit peuvent encore se développer mais elles n'entraînent aucun droit de possession. La montagne reste le domaine des anciens droits communautaires; elle

est une terre libre où les plus démunis peuvent sans encombre tracer quelques champs. Toutefois les plages de culture temporaire dispersés dans les Mimosas sont en fait peu nombreuses; la montagne est peut-être en définitive une terre surtout délaissée.

°  
° °

L'ancien droit communautaire ne se maintient donc que dans l'éloignement montagneux du terroir, loin des cases et des rizières. Ailleurs la tendance à l'appropriation pure et simple apparaît comme un processus difficilement réversible; très marquée dans les rizières et sur les sols de la cuvette elle se prolonge jusqu'aux ceintures de culture qui bordent les hameaux d'habitation.

L'appropriation individuelle déjà relativement ancienne dans les rizières de la cuvette inondable, se répand donc peu à peu sur les champs de culture sèche de la montagne. Cette nouvelle forme de relations entre l'homme et le sol cultivé sanctionne au bout du compte la disparition progressive des anciennes structures patriarcales et communautaires.

Les questions que posent le régime foncier se rejoignent dans un problème général de structures foncières, que l'analyse des cartes suivantes va permettre de mieux définir.

### III - Les structures foncières

(Commentaire des cartes VI et VII)

Les cartes VI et VII révèlent une structure foncière contrastée et partant la traduction dans l'espace d'un important processus de différenciation sociale.

1) - Les unités d'exploitation:

Tsarahonenana compte 59 ménages ou foyers; chacun constitue une unité d'exploitation autonome. Ces foyers, étroitement apparentés les uns avec les autres, se réclament pour la plupart de l'un des sept grands ancêtres qui voilà près d'un siècle fondèrent le village.

Chacun des ancêtres fondateurs est à la base de ce que l'on peut considérer comme un "lignage". Ce terme implique toutefois de nombreuses réserves et il faut l'entendre dans sa signification historique. Si les lignages n'entrent en effet pratiquement plus en ligne de compte dans la vie villageoise ou la structure foncière du terroir d'aujourd'hui, ils jouaient un rôle autrefois primordial.

Les lignages apparaissent actuellement sur le plan des structures foncières, comme la "trame originelle" à partir de laquelle les familles restreintes, puis les ménages, ont peu à peu marqué leur indépendance et leur réalité propre. Les liens de parenté ou d'origine restent donc toujours utiles lorsqu'il s'agit de comprendre la structure foncière du terroir d'aujourd'hui.

Il a été par ailleurs pratiquement impossible de fixer sur une carte au 1/4.000 ième l'étalement précis de chacune des 59 exploitations qui constituent le terroir cultivé. Il a donc fallu les regrouper. La carte VI représente la répartition des principaux clivages fonciers à partir des liens de parenté, puis de "lignage" qui unissent les exploitations les unes aux autres.

Nous donnerons plus loin, avec la carte VII une interprétation différente en regroupant les diverses exploitations à partir de critères reposant sur l'importance de la superficie cultivée.

2) - Structures foncières et liens de parenté:

(Carte VI)

Les légendes de la carte VI regroupent sous un même signe les propriétés mises en culture par une seule famille, le père et ses enfants, tandis qu'une couleur commune rassemble les familles qui se réfèrent à un même ancêtre. La carte livre ainsi la représentation dans l'espace villageois des différentes unités familiales, au sens restreint, puis au sens large.

Elle révèle en premier lieu un certain regroupement des rizières et champs de cultures sèches en fonction de liens de parenté et de lignage "originels", eux-mêmes articulés sur l'unité d'habitat que constitue le hameau.

Les descendants de Rainiketamanga regroupés sur le hameau du centre près de l'église ont, par exemple, colonisé en priorité les terres de culture qui se répartissent sur l'axe central du terroir.

De la même façon, les descendants de Rainikotokely et de Rangahamasina centrés principalement dans le hameau du sud établissent d'abord leurs domaines de culture le long du thalweg méridional et de son débouché sur la cuvette d'inondation. Le même phénomène se reproduit plus au nord pour les descendants de Rainijohiry, Randrianarivo et Rainiketakaramiedana.

Une certaine "zonation" d'ensemble peut donc se remarquer dans la répartition relativement groupée des terres de culture en fonction des liens de lignage et de résidence. Cette zonation s'articule suivant un axe est-ouest, parallèlement donc à l'étirement général du terroir, du haut de la montagne jusqu'au centre de la cuvette d'inondation.

Mais en réalité cette zonation ne transparait que vue de haut et dans ses grandes lignes. Elle est beaucoup plus touffue dans le

détail. Les parcelles de culture et particulièrement les rizières, pourtant issues d'un même lignage ou d'une même famille peuvent en effet se retrouver d'un bout à l'autre du terroir. Si les cadres originels de l'ancienne structure foncière restent visibles, le contenu a de plus en plus tendance à s'éparpiller.

La trame originelle du dessin parcellaire, tissée par les liens de famille et de lignage s'est déchirée au hasard des successions, des partages et des dotations qui accompagnent chaque mariage.

La structure foncière du terroir ne s'articule donc plus que très imparfaitement sur les liens de parenté. Ceux-ci s'avèrent impuissants à maintenir un certain groupement des terres, non seulement au niveau du lignage, mais aussi à celui de la famille ou encore de l'exploitation individuelle. Il est rare en effet que les exploitations forment une unité d'un seul tenant; elles se fractionnent au contraire dans une multiplicité de parcelles ou lopins de culture éparpillés sur l'étendue du terroir, et parfois même sur les terroirs voisins.

Ce processus de morcellement des exploitations familiales et individuelles apparaît particulièrement important au niveau des rizières. Il est moins marqué dans les champs de montagne où les plus grands espaces disponibles et l'état moins avancé du sentiment d'appropriation permettent encore un certain regroupement des exploitations.

La carte VI laisse enfin présager de fortes inégalités quant à l'importance des terres mises en culture d'une famille, ou d'un ménage à l'autre.

### 3) - Les contrastes de la structure foncière

(Carte VII)

La carte VII révèle une structure foncière fortement contrastée.

La rizière est à Tsarahonenana, comme d'ailleurs dans l'ensemble des hauts plateaux, le bien le plus précieux, que ce soit au niveau de l'affectif ou à celui de l'économique. Sa valeur est sûre, permanente et reconnue de tous, Les champs de cultures sèches, à l'exception peut-être de ceux situés sur le bourrelet alluvial, n'ont par contre jamais fait figure que d'un appoint plus ou moins marginal.

Les contrastes de la structure foncière peuvent donc s'approcher à partir de critères fondés essentiellement sur la taille des rizières possédées et mises en culture par chacun.

La carte VII permet les constatations suivantes:

1) - 28 ménages sur 59, représentant 148 personnes soit 60% de la population totale du village, cultivent une superficie de rizières inférieures à 0,5 hectares.

L'ensemble de ces exploitations ne recouvrent que 5,5 ha, soit 17,7% de l'étendue totale des rizières cultivées par les villageois. D'ailleurs quelques uns de ces ménages particulièrement démunis, ne possèdent personnellement aucune rizière.

Cet important déficit est quelque peu compensé par une extension plus large de cultures sèches, qui recouvrent 11,9 hectares, soit 35% de l'ensemble mis en culture par le village. Néanmoins, l'étendue des champs cultivés reste là aussi inférieure à l'importance numérique que représente ces exploitations dans le village.

2) - 17 ménages regroupant 90 Personnes, soit 30% de la population de Tsarahonenana, mettent en culture des rizières comprises ente 0,5 et 1 hectare. Ils représentent la paysannerie "moyenne" du village.

L'éventail des rizières ainsi attribuées représente 40,3% de la superficie rizicole cultivée par le village, soit 12,5 hectares.

Ces proportions se retrouvent plus ou moins dans le terroir non-inondable puisque cette paysannerie "moyenne" y met en culture 13 hectares, soit 38,2% de l'ensemble des champs de cultures sèches.

3) - 8 ménages, soit 28 personnes, c'est-à-dire moins de 10% de la population, possèdent des exploitations où la superficie rizicole dépasse un hectare. Ce sont les "grands" du village, ou si l'on préfère un terme administratif, les "notables".

Ils accaparent 13 hectares de rizières, soit 41% du total. Les cultures sèches, bien que non négligeables, sont proportionnellement moins étendues; elles représentent toutefois avec 9,1 hectares, 26,8% des champs secs mis en culture par l'ensemble du village.

La structure foncière apparaît donc en première analyse contrastée, et révèle de profondes différences d'une exploitation à l'autre.

Dès lors la moyenne des superficies cultivées par unité d'exploitation n'a plus qu'une valeur de référence. Elle s'élève pour Tsarahonenana à 0,52 hectares de rizières et à 0,59 hectares de cultures sèches par ménage.

Dans le même ordre d'idée, la superficie en rizières pour un habitant s'élèverait approximativement à 0,10 hectares. Elle serait très légèrement supérieure pour les champs de cultures sèches: 0,12 ha.

Les contrastes fonciers ainsi mis en valeur au niveau de la propriété des rizières se répercutent en outre dans la répartition des cultures sèches sur le terroir villageois.

La grande propriété rizicole se prolonge en effet comme tout naturellement sur les champs secs proches de la cuvette d'inondation - sur le bourrelet alluvial où les colluvions de bas de pente, c'est-à-dire sur les franges de culture parmi les plus productives

et les plus intensives du terroir non-inondable. Inversement les champs secs relevant des propriétaires possédant moins de 0,5 hectare de rizières sont rejetés en général sur la périphérie montagneuse, à l'extrême bout des deux thalwegs montagnards ou sur les pentes raides encombrées de Mimosas, qui prolongent le terroir vers l'ouest.

L'analyse de la structure foncière aboutit donc à une succession de contrastes qui tant pour les rizières, que pour les cultures sèches, traduit de sensibles inégalités. Ces contrastes et inégalités doivent toutefois être nuancés.

#### 4) - Des contrastes fonciers "compensés":

L'inégalité, qui règne sur l'ensemble des terres cultivées à l'intérieur du terroir, est en effet "compensée" par un certain nombre d'éléments qui échappent à la simple observation des faits cartographiés.

##### a) - Les rizières situées hors du terroir.

Si la quasi totalité des champs de cultures sèches mis en culture par les habitants de Tsarahonenana figurent dans les limites du terroir, il n'en est pas tout à fait de même pour les rizières.

La coutume des "dotations" qui accompagne le mariage veut en général que chaque conjoint apporte avec lui au moins une ou deux parcelles de cultures et particulièrement de rizières. Lorsque les nouveaux époux sont de deux villages différents, la dot foncière est alors écartelée entre le village de la femme et le village du mari.

Un certain nombre de ménages résidant à Tsarahonenana cultivent ainsi des rizières reçues en dotations qui peuvent être éloignées

de plusieurs kilomètres. Elles n'interviennent donc pas dans les statistiques précédentes; bien qu'elles relèvent souvent de ménages récents comptés parmi les plus démunis du village.

Selon la coutume la femme doit s'installer dans le village du mari - mais en réalité les jeunes couples se fixent là où le conjoint apporte la dot foncière la plus importante. Les parcelles de rizières restées à l'extérieur ne sont donc jamais très étendues. D'autre part elles sont pour la plupart récupérées lors de l'héritage définitif par les parents proches du défunt, qui sont restés au village.

En outre, certaines rizières peuvent avoir été achetées hors du terroir principalement dans les larges étendues rizicoles du sud de la plaine d'Ambohibary. Elles sont toutefois beaucoup moins nombreuses que les rizières du type précédent.

Nous avons pu évaluer la superficie d'ensemble des rizières ainsi cultivées hors du terroir à un chiffre voisin de 5 hectares. Bien que trop peu importantes pour modifier les données générales du problème foncier, elles peuvent toutefois atténuer l'éventail des différences.

Mais les contrastes fonciers sont surtout compensés par une structure de la propriété, qui comme nous l'indiquions au chapitre précédent, apparaît dans les faits relativement souple.

b) - La compensation par "les liens familiaux" ou "personnels":

En règle générale le père conserve jusqu'à sa mort l'essentiel des rizières qui constituent son héritage. Les dotations qu'il effectue à l'occasion du mariage de ses enfants sont en fait souvent réduites; certaines sont même symboliques.

La carte V montrait bien à cet égard les disproportions existantes entre les rizières "conçédées" en dotations au jeunes ménages pourtant nombreux au village, et la part conservée par les "anciens".

Ainsi sur les 8 grands propriétaires, possesseurs de plus d'un hectare de rizières, 7 ont largement dépassés la cinquantaine. On peut ainsi opposer dans une certaine mesure, quelques "anciens" détenteurs de l'essentiel du leg rizicole, à la plupart des jeunes qui en sont plus ou moins démunis.

Cette pratique se justifie dans l'univers traditionnel par le fait que garants de toute une tradition, les "anciens" assument l'essentiel des charges honorifiques et financières dus aux ancêtres. C'est sur eux que repose l'entretien du tombeau familial, et surtout l'organisation des "famadhinas" ou retournement des morts. Ils participent aussi par des dons en nature et monétaires aux diverses manifestations de la vie familiale de leurs parents ou voisins: circoncision, mariage, deuil, etc...

Cet accaparement de la terre des rizières par les "anciens" entraîne des conséquences diverses. Elle évite d'abord un trop rapide morcellement de la propriété rizicole. Elle situe en outre l'ensemble de la société villageoise dans une hiérarchie de rapports personnels et familiaux.

En effet, le contraste foncier est au village beaucoup moins vécu comme une inégalité, qu'intériorisé dans un sentiment de dépendance qui relie les jeunes et petits propriétaires aux "anciens", possesseur de la terre.

Dans la plupart des cas, ces derniers associent en effet leurs proches parents plus démunis et particulièrement les jeunes, au travail de leurs rizières, et les rétribuent ensuite suivant des proportions dont ils restent seuls juges.

Ainsi R.B., 67 ans, est propriétaire de 1,5 hectare de rizières. Son fils aîné a reçu 0,7 hectare en dotation; deux cadets mariés et résidant au village n'ont par contre pas de rizières à leur nom. Ils cultivent pourtant une partie des rizières paternelles en collaboration avec celui-ci et ont dès lors droit à une part de sa récolte.

P.R., 60 ans, le plus grand propriétaire du terroir, possesseur de deux hectares de rizières et sans enfants, prend de la même façon plus ou moins en charge les ménages des deux neveux de sa femme, démunis l'un et l'autre de rizières.

L'inégalité de la structure foncière est donc compensée par l'établissement de rapports et liens familiaux qui permettent une certaine participation des démunis à la prospérité des privilégiés.

D'autre part, à la mort des "anciens", ce sont les ménages pour l'instant démunis qui sont destinés à les remplacer et à devenir "grands" à leur tour, du moins s'ils ne sont pas trop nombreux à devoir se partager l'héritage.

L'inégalité reste néanmoins réelle, et tous les foyers propriétaires de moins de 0,5 hectare de rizières ne sont pas, il s'en faut, descendants directs de grands propriétaires. Certaines familles, certaines branches de lignage sont très défavorisées par rapport aux autres. Très souvent à Tsarahonenana l'accession à une propriété rizicole correcte procède d'une position plus ou moins privilégiée à l'intérieur d'un des liganges fondateurs. Il reste que les défavorisés peuvent avoir toujours recours à un "protecteur" parmi des familles mieux pourvues.

Nous analyserons plus loin ces divers processus de compensation et les types de rapport de dépendance ou même de "clientèle", qu'ils impliquent entre certains villageois et certains grands propriétaires.

On peut déjà retenir un fait essentiel. La "grande propriété", accaparée surtout par les plus âgés, n'est en réalité qu'une "pseudo grande propriété". Les liens extrêmement souples et complexes qui relient les autres villageois à ces grands propriétaires et surtout les liens familiaux atténuent dans les faits les conséquences normales de cette situation.

Le problème de la structure foncière déborde donc sur l'univers sociologique du village; nous aurons l'occasion d'y revenir par la suite.

L'analyse de ces différentes cartes nous a permis de dégager un certain nombre de situations, qu'il importe maintenant d'interpréter tant dans le domaine du système de culture que dans celui de la société villageoise.

DEUXIEME PARTIE

U N S Y S T E M E D E C U L T U R E

=====

I M M O B I L E

=====

## I - Calendrier agraire et outillage

Le système de culture établi à Tsarahonenana s'inscrit dans un certain nombre de cadres stricts, fixés les premiers par le cycle climatique, les seconds par la tradition agraire. Calendrier agricole et outillage ne paraissent pas en effet avoir évolué depuis les premiers temps de la fondation du village.

### 1) - Le calendrier agraire: (le temps à Tsarahonenana).

Le cycle des travaux agricoles débute à la limite de la saison sèche et de la saison humide, lorsque les premières averses du début de septembre détrempe et amollissent les sols.

#### a) - Le calendrier des travaux des champs de cultures sèches:

Les parcelles du bourrelet alluvial sont, de tout le terroir, les premières à être mises en culture, certaines dès la fin d'août.

Les travaux de préparation et de semaison des champs épars sur la planèze s'étalent par contre durant le mois de septembre. Ce sont d'abord les champs établis sur les bas de pente, puis proches des hameaux d'habitation qui sont ensemencés, enfin les clairières de culture dispersées dans la montagne.

L'introduction des différents plants de culture sur une même parcelle obéit pareillement à un ordre déterminé. Les saonjos viennent toujours en tête de liste, puis les maïs et haricots, enfin les pommes de terre.

La plupart des plantes à cycle bref, sont semés à la fin du mois de septembre, avant que ne commencent les travaux de semis sur pépinière.

Les paysans situent à cette époque la fin effective de la saison sèche. La température se radoucit, le danger de gel est pratiquement écarté, les premières pluies apparaissent de façon régulière.

Les récoltes sur les champs du bourrelet alluvial sont précoces. Elles ont lieu avant la crue dans le courant du mois de décembre et se prolongent jusqu'au début de janvier. Les pommes de terre, puis les épis de maïs sont récoltés au jour le jour, au fur et à mesure de leur maturation et des besoins.

L'activité ne se ralentit guère durant les mois de février et de mars. Outre les récoltes de plantes à cycle bref qui continuent sur les sols de bas de pente ou d'alluvions, c'est le moment pour la semaison et la récolte des champs de patates douces, la récolte des pommes, le sarclage des champs de manioc et des clairières extensives de montagne.

A moments perdus, les villageois travaillent et entretiennent leurs jardins potagers près des cases. Dans toute la plaine, la mise en vente et le ramassage des pommes de terre bat son plein; les charrettes surchargées ne cessent de sillonner les pistes qui mènent à Ambohibary ou s'élèvent, vers les terroirs isolés de l'intérieur de l'Ankaratra.

Les maïs et les pommes de terre semés sur les champs itinérants de la montagne commencent aussi à mûrir; mais seuls les épis de maïs sont récoltés. Les pommes de terre abandonnées dans le sol ne seront récoltées qu'aux mois de mai et juin, lorsque les prix auront monté à Ambohibary.

#### b) - Le cycle du riz:

Le cycle du riz se déroule dans les limites exactes de la saison chaude, en concurrence avec celui des cultures sèches.

Les pépinières sont mises en état lorsque s'achèvent les travaux de labour et de plantation sur les parcelles de cultures sèches. Les semis ont lieu dans le courant du mois d'octobre, suivant la précocité et l'importance des premières pluies qui ouvrent la saison chaude.

Le riz reste en moyenne 45 jours en pépinière. Pendant ce temps les rizières sont préparées par labour ou piétinage. Le réseau d'irrigation est entretenu et remis en état. Le repiquage a lieu du mois de novembre aux premières semaines de décembre.

Tout le village s'affaire alors dans les rizières, tandis que déjà le centre de la plaine reverdit lentement par les jeunes pousses du bourrelet de berge.

La période décisive du cycle du riz se situe plus tard, aux alentours du mois d'avril. Les villageois vivent dans la double hantise de l'inondation qui risque d'envoyer les basses rizières, et des chûtes de grêle qui peuvent faire verser la récolte.

En 1966, et en souvenir de l'an passé où les chutes de grêle furent catastrophiques, de grands feux étaient allumés chaque soir sur la ligne de crêtes qui domine le village. Les hommes s'y relayaient la nuit entière pour écarter le danger de la grêle. Les chants syncopés et mélancoliques se répondaient d'une montagne à l'autre. Le spectacle de la plaine ainsi illuminée par tous ces feux allumés sur la hauteur ne manquait pas d'une certaine force. Toujours est-il qu'il n'y eut pas de grêle cette année là.

Mais avril n'est pas seulement le mois de l'anxiété, c'est aussi la période la plus difficile de la soudure. Les réserves de riz sont depuis longtemps épuisées dans la plupart des familles; volailles et bétail sont vendus à bas prix au marché d'Ambohibary contre quelques soubiques (1) de riz qu'on espère, en le ménageant,

---

(1) - La soubique est une corbeille de joncs tressés, fabriquée à demeure par les femmes du village.

faire durer jusqu'à la récolte prochaine.

Suivant les années et la précocité ou non du repiquage, le riz arrive à maturation en début ou en fin du mois de mai. La récolte est progressive, souvent au jour le jour. Elle peut s'étaler jusqu'aux premières semaines de juin. Résultat attendu de sept mois de soins attentifs et d'anxiété, la moisson sur les rizières inondées reste pour les paysans l'instant décisif de l'année agricole.

La plaine jusqu'ici jaunie par les épis, ressemble dès lors à un vieil homme chauve. Envahie par le bétail et les volailles qui paissent ou picorent sur les chaumes, elle s'assèche lentement, et gardera cette allure jusqu'aux premiers repiquages de la saison suivante.

c) - La saison sèche:

Avec la moisson prend fin la saison agricole proprement dite. Ce n'est pas que tout soit terminé, mais il n'y a plus lieu de se hâter.

Les dernières récoltes de pommes de terre sur les champs de montagne ont lieu au mois de juin, de même pour les maniocs plantés deux ans auparavant.

Comme distendue par la fin d'une trop grande tension l'activité agricole marque le pas et vit au ralenti. La vie villageoise ne s'arrête pas pour autant; la saison sèche est aussi la période des fêtes. Mariages, circoncisions et famadhinas se succèdent et prennent plus ou moins de faste suivant que la récolte du riz a été ou non abondante.

Les fêtes se prolongent pendant les mois de juillet et d'août. On se rend visite d'un village à l'autre; on se prévient des divers famadhinas qui ont lieu dans le voisinage; des équipes de chanteurs

malgaches se louent de fêtes en fêtes. La vie villageoise se retourne vers <sup>ces</sup> des tombes muettes des ancêtres.

Les marchés hebdomadaires ressentent cette baisse d'activité; emplis en saison chaude d'une foule bariolée, tour à tour pressée ou nonchalante, ils entrent en saison sèche dans une période d'activité moindre. Les grands famadhinas d'Ambohibary, les spectacles chantés et mimés à l'occasion des fêtes de commémoration de l'Indépendance suppléent aux activités mercantiles.

Pourtant au village, juillet voit une certaine reprise de l'activité agricole. Les saonjos sont alors récoltés et les semaisons de la nouvelle saison ne tardent pas à suivre. Certains travaillent leurs champs de pente à l'"angady" (1), retournent leurs champs de berge ou leurs rizières. Mais ils ne sont qu'une minorité; la plupart attendent les premières averses de septembre pour effectuer leurs labours.

Dans la cuvette délaissée, les femmes et les jeunes filles viennent, en groupes rieurs et bavards, pêcher à la nasse dans l'eau stagnante des basses rizières, ou bien draguer le lit de la rivière en étiage.

Le calendrier agraire ne s'animera pas avant le milieu du mois d'août qui marque le début de la nouvelle saison de culture.

° °

L'année agricole est donc discontinuée. Elle s'aligne sur les limites de la saison chaude et humide et ne la déborde que de

---

(1) - L'angady est l'outil aratoire habituel des paysans malgaches. C'est une longue bêche qui sert à retourner la terre.

quelques semaines.

Marqué par l'épuisement de dures journées de labeur poursuivi du lever du jour à la tombée de la nuit, hanté aussi par le manque de riz et l'anxiété des périodes de soudure, le temps de la saison chaude est tour à tour inquiet et rapide.

Il est en saison morte, alors que le froid rend avare de gestes ou de paroles, plus paisible et comme distendu, scandé seulement par les fêtes traditionnelles de la vie malgache.

Le déroulement du cycle agricole à Tsarahonenana est donc fixé par les contraintes climatiques. Il n'a guère changé depuis les premiers temps où quelques groupes d'émigrants vinrent s'établir sur les pentes de la montagne déserte.

L'outillage et les techniques de culture qu'apportaient ~~avec eux~~ ces émigrants sont de la même façon restés très proches des systèmes de culture en usage dans les terroirs du sud de l'Imerina dont ils étaient originaires.

## 2) - Un outillage rudimentaire.

Les instruments de travail dont disposent les paysans de Tsarahonenana sont en définitive peu nombreux. Ils sont néanmoins bien adaptés aux conditions du milieu naturel et aux diverses façons culturelles. Parmi eux l'angady s'impose comme le plus important.

### - L'angady

L'angady est ici, comme ailleurs dans tout Madagascar, l'instrument de travail par excellence. C'est une espèce de bêche au fer rectangulaire qui permet de labourer et de retourner le sol. Dans l'Ankaratra, les angady sont lourdes et longues; le manche mesure parfois près de deux mètres et dépasse la taille de ceux qui l'emploient. La lame de fer est longue de près de 40 centimètres, rectangulaire et effilée.

La plupart des angady sont fabriquées à Ambohibary même, par les artisans ou forgerons du bourg. Certaines peuvent provenir de quelque artisan d'un village isolé; mais il n'existe pas de forge à Tsarahonenana.

Cet instrument apparaît particulièrement bien adapté aux sols lourds de la montagne ou des rizières. Manié par un seul homme, il permet au moment des labours, un retournement du sol en profondeur sur une épaisseur de 30 à 40 centimètres. Il est aussi présent dans la plupart des autres travaux agricoles: récoltes ou plantations, défrichements etc... En fait l'angady accompagne presque tous les gestes de la vie agricole.

Les femmes et les enfants qui apportent leur aide aux divers moments du cycle agricole disposent eux aussi d'une angady, mais plus légère et plus petite.

- La charrue:

La charrue, depuis quelques années, semble gagner du terrain dans le travail des rizières. Il n'existe qu'une charrue à Tsarahonenana, mais certains en empruntent ou en louent dans les villages voisins.

La charrue tirée par un couple de boeufs peut naturellement n'être employée que dans les parcelles de rizières déjà d'une certaine dimension. Son utilisation reste d'ailleurs discutée; beaucoup lui reprochent de ne pas descendre assez en profondeur lors des labours.

L'emploi de la charrue n'est donc qu'épisodique et sans grande importance dans l'activité agricole. Elle reste marginale et non encore acceptée dans l'esprit de tous les villageois.

- Les outils divers

Il existe à côté de l'angady divers autres instruments de travail à l'usage bien spécifique.

La herse qui sert dans les rizières à briser les mottes de terre avant le repiquage, est un instrument fabriqué lui aussi par l'artisanat local. Tiré par des boeufs, elle est constituée par une armature de bois de forme rectangulaire munie de longs poiçons de fer qui déchirent le sol. Retournée elle peut aussi servir au plannage de la rizière.

La faucille, courte et maniée à la main, est utilisée pour la récolte du riz.

Les villageois se servent aussi d'autres instruments ou objets de la vie courante, que nous retrouverons en cours d'exposé sur les façons agricoles.

Le soubique est certainement avec l'angady l'objet qui peut le mieux caractériser la vie quotidienne du village. Les soubiques sont des corbeilles de jonc tressé de toutes dimensions, que les femmes fabriquent elles-mêmes à demeure. Elles servent à entreposer les grains et les tubercules de l'année; portées sur la tête elles accompagnent tout paysan en déplacement. Les villageois comptent l'abondance de leur récolte au nombre de soubiques qu'ils peuvent emplir.

La charrette peut être considérée comme un outil de travail un peu particulier. En fait c'est le grand moyen de transport en usage dans toute la plaine. Elle sert au transport du fumier et des récoltes sur le terroir, mais à une plus grande échelle joue un rôle majeur dans la commercialisation et le transport des produits vendus ou achetés à Ambohibary.

Les charrettes sont pour la plupart fabriquées à Ambohibary par toute une catégorie d'artisans spécialisés. On trouve une dizaine de charrettes à Tsarahonenana.

L'outillage est donc en définitive assez simple, peu coûteux et relativement bien adapté. Il est d'autre part entièrement

fabriqué au village ou par les artisans d'Ambohibary. Il manque toutefois de diversité et paraît peu susceptible d'innovations. En ce sens il reste rudimentaire.

Il annonce par là le système de culture, dans une certaine mesure adapté au milieu naturel, mais d'une façon figée et statique.

Nous envisagerons en ordre séparé les problèmes de la riziculture, des cultures sèches et des techniques d'élevage avant de voir en dernière analyse de quelle manière ces diverses activités se combinent et s'équilibrent pour définir un système agricole.

## II - La Riziculture.

Comme la carte du paysage rural le laissait entrevoir déjà, les rizières constituent l'axe du système agricole. Cette prépondérance affirmée de la riziculture est d'autant plus remarquable qu'elle ne rencontre pas dans la cuvette marécageuse un milieu naturel toujours très favorable.

En outre, le climat constitue une source nouvelle de difficultés. Les violences des vents, les averses orageuses, les chûtes de grêle comme la surabondance de l'eau et l'irrégularité des précipitations, représentent des périls qui peuvent compromettre ou interrompre la croissance normale des plants de riz.

Contre ces difficultés et dangers, les villageois apparaissent plus ou moins armés. La riziculture actuelle s'appuie sur une série de travaux élaborés par le fokonolona aux premiers temps de la fondation du village.

Les ancêtres ont ainsi dans la cuvette d'inondation aménagé en plan légèrement incliné les contours d'une topographie primitivement bosselée et chaotique. Ils ont en même temps développé et

inscrit sur le sol un réseau d'irrigation qui dans ses grandes lignes reste toujours utilisé.

Les données générales de la riziculture sont ainsi à peu de choses près restées semblables à ce qu'elles étaient au moment de la fondation du village. Le riz se heurte à un certain nombre de difficultés, parmi lesquelles l'insuffisante maîtrise de l'eau demeure une des plus importantes.

I) - Les difficultés de la riziculture:

A - Le problème de l'eau

Le problème de l'eau n'est encore que très imparfaitement résolu à Tsarahonenana, comme du reste dans l'ensemble de la plaine d'Ambohibary.

Le dispositif hydraulique, hérité des ancêtres, s'il est par endroits minutieux et ~~en tout cas~~ le fruit d'un travail considérable, ne contrôle qu'une part réduite des mouvements d'arrivée ou d'évacuation des eaux.

Le problème de l'eau peut en effet se poser dans les termes suivants: les premiers travaux sur rizières ont lieu tout au début de la saison humide, c'est-à-dire à une époque d'étiage encore généralisée, alors que le bilan hydrique des sols est en déficit important. Inversement les récoltes qui surviennent en fin de saison des pluies correspondent à une période de surabondance des eaux et à un état latent d'inondation.

En d'autres termes, il n'y a pas assez d'eau au moment du repiquage, mais il y en a trop au moment de la récolte. Tout le problème du réseau hydraulique provient de son impuissance à

résorber cette contradiction; c'est à la fois un problème d'irrigation et un problème de drainage.

1) - Les insuffisances du réseau d'irrigation:

Le réseau d'irrigation a déjà été décrit dans la présentation du paysage rural. Son but est en premier lieu d'amener l'eau nécessaire aux rizières et pépinières, puis de la redistribuer par des canaux secondaires sur l'ensemble de la superficie rizicole.

L'irrigation pour les pépinières aménagées dans les deux thalwegs de montagne, est assurément celle qui pose le moins de difficultés.

a) - Le dispositif d'irrigation montagnard: les pépinières

Comme le révèle la carte du paysage rural, le fond des thalwegs montagnards a été aménagé en un ruban de pépinières relayées plus en amont par des champs de cultures sèches.

L'irrigation nécessaire lors de la période des semis est assurée par les sources de montagne qui reprennent vie dans la première moitié de septembre. L'alimentation en eau ne pose donc guère de difficultés.

Le lit des ruisseaux entièrement canalisé serpente entre les pépinières dénivellées les unes par rapport aux autres. L'irrigation procède par prises directes sur le canal, au moyen de barrages constitués de mottes ou de blocs de pierre. L'eau ainsi détournée s'engouffre dans la pépinière par un tunnel, puis rejaillit ensuite par gravité sur les pépinières inférieures.

En bas de course, l'eau est restituée au canal, tandis qu'une seconde prise un peu plus bas assure l'irrigation d'un nouveau groupe de pépinières (~~voir croquis~~).

Il arrive parfois que le canal se dédouble, le plus souvent afin d'assurer un exutoire à une petite source située sur la rive opposée. L'irrigation prend alors la belle ordonnance des schémas de "riziculture améliorée" que proposent les services d'agriculture - c'est-à-dire un canal d'irrigation d'un côté, un canal de drainage de l'autre. Mais le spectacle reste assez rare.

Le village ne connaît par ailleurs aucune coutume ou législation précise en matière d'hydraulique. Chaque paysan s'efforce donc d'avoir sa propre prise sur le canal, ou bien doit coordonner la date de ses semis en fonction du propriétaire des pépinières situées plus au dessus et dont il reçoit l'eau. Ce principe vaut également dans la cuvette d'inondation, pour les rizières inondées par gravité.

La submersion des pépinières de thalweg et par conséquent la date des semis, ne pose donc pas de grands problèmes. Il n'en est pas de même pour les opérations de repiquage.

b) - La cuvette d'inondation: une riziculture de submersion.

Les repiquages pratiqués à l'extrême fin de la saison sèche et au début de la saison humide dépendent de la plus ou moins précocité et abondance des premières pluies de novembre.

Un retard ou une insuffisance du cycle des pluies rejaillit sur la date du repiquage et compromet à la longue la croissance normale du riz.

En période de sécheresse ou de pluviosité insuffisante, les sources de montagne s'avèrent ~~par elles-mêmes~~ insuffisantes à assurer l'irrigation de la cuvette. La seule possibilité d'arrivée des eaux tient alors dans les deux canaux d'amenée qui dérivent l'eau de torrents montagnards situés chacun à plusieurs kilomètres du village. Or dans les deux cas, l'eau arrive mal ou seulement en quantité insuffisante.

Le canal de Fokonolona est ainsi notablement insuffisant, large à peine de 50 centimètres, profond de 30 (Son gabarit varie d'ailleurs suivant les secteurs de son cours) c'est plus une longue rigole qui serpente dans la montagne qu'un canal. En outre, mal entretenu et alimenté par un torrent de montagne, lui-même parfois en étiage, il n'apporte de l'eau qu'en très médiocre quantité.

S'il est plus large et mieux calibré, le canal de Fanzakhana n'est guère plus efficace dans les périodes de sécheresse. En l'absence de toute législation hydraulique, l'eau dérivée par le canal est en effet presque entièrement captée et absorbée par les villages du nord de la plaine. A partir d'Ankafotra et pour tous les autres terroirs situés plus au sud, le canal reste à sec. Les rizières du nord de la plaine sont ainsi toujours repiquées avec plusieurs semaines d'avance sur celles des villages situés plus en aval.

Les canaux d'amenée sont donc impuissants à assurer une date régulière de repiquage pour l'ensemble des rizières du terroir. Le dispositif d'irrigation dépend essentiellement, pour son alimentation, de l'eau fournie par les premières pluies de la saison chaude.

Lorsque les pluies arrivent, et elles sont parfois assez précoces pour que les travaux de repiquage ne souffrent d'aucun retard, l'eau est distribuée aux rizières par les mailles des canaux d'irrigation secondaires.

Ces canaux ne peuvent assurer l'irrigation de la totalité du terroir rizicole. Seule la frange la plus haute de la cuvette

d'inondation, située au contrebas de la planèze proche des canaux d'amenée ou des sources issues des montagnes, peut être irriguée directement.

Les rizières basses ou moyennes sont submergées en partie par l'eau descendue par gravité des rizières supérieures, et pour le reste dépendent de l'eau de pluie. A cet égard, les précipitations se révèlent d'ailleurs suffisantes; le seul problème étant qu'elles risquent parfois de se manifester trop tard.

L'inachèvement du dispositif d'irrigation, lui-même résultat d'une impuissance des canaux d'amenée aboutit donc à une dépendance étroite de la riziculture à l'égard d'un régime de précipitations incertain. Il entraîne aussi une différenciation entre une catégorie de rizières "hautes", celles-ci irriguées directement et par ce fait les premières à être repiquées, et une catégorie de rizières basses ou moyennes dont la submersion ne ressort en définitive que des eaux de pluie.

En fait, il serait plus juste à Tsrachonenana de parler d'une riziculture de submersion, plutôt que d'une irrigation qui n'intéresse que la frange étroite et privilégiée des hautes rizières de la cuvette d'inondation.

La submersion mal maîtrisée des rizières de la cuvette au moment du repiquage, ne manque pas de poser un nouveau problème cette fois-ci à l'autre bout du cycle du riz.

Le problème alors n'est plus celui de l'arrivée des eaux, mais celui de leur évacuation.

## 2) - L'impossibilité du drainage.

Les pluies, qui, suivant les années, peuvent tarder dans les mois de novembre ou de décembre, deviennent par contre beaucoup

plus régulières à partir de janvier. Chaque année la rivière déborde et se répand dans la cuvette d'inondation.

Dans les rizières de bas fond inondées et parfois transformées en lacs, le danger d'ennoiement des plants de riz devient le péril majeur. On peut juger qu'à partir d'une semaine d'immersion complète la récolte est définitivement perdue.

Les paysans ne peuvent prendre contre ce nouveau péril que des mesures de détail et sans grande portée. Le drainage de la cuvette marécageuse ne peut en effet être résolu au seul niveau de Tsarahonenana; c'est un problème qui se pose et n'est soluble qu'à l'échelle de la plaine toute entière.

En effet tant que le cours méandreux de l'Ilemona ne sera pas rectifié, voire canalisé, tant que parallèlement le seuil rocheux d'Ampetsapetsa tout en aval de la cuvette, et par lequel les eaux de la plaine s'échappent vers l'Onive, ne sera pas élargi et abaissé, les eaux surabondantes descendues des pentes continueront à stagner et à méandrer dans la plaine, affirmant de plus en plus sa vocation marécageuse.

Le problème du drainage et partant d'une meilleure maîtrise de la riziculture, ne serait donc soluble que par une action conjuguée du Génie Rural et de l'ensemble des fokonolona de la plaine.

En attendant, les mesures prises par les villageois pour lutter contre l'immersion annuelle de leurs rizières de bas fond ne sont guère très efficaces. On cherche plus à s'adapter à l'inondation qu'on ne tente d'en limiter les effets.

Ainsi à Tsarahonenana, les paysans laissent-ils s'échapper du bourrelet alluvial des espèces de canaux ou faux-bras qui, normalement à sec, détournent lors des crues une partie des eaux en surplus. De même certains bas fonds en contrebas du bourrelet sont-ils

laissés à l'état de marécage comme déversoirs naturels de l'inondation. On creuse aussi dans certaines rizières des fosses de drainage, qui deviennent une fois la crue passée, des réserves de poissons.

L'efficacité de ces fosses ou canaux de drainage dépend naturellement de l'ampleur de l'inondation. En 1965, un véritable lac avait recouvert l'ensemble des basses et moyennes rizières; après le retrait des eaux, tout le fond de la cuvette était devenu une immense fosse à poissons.

Le drainage pratiquement impossible s'en remet donc pour l'essentiel, au seul jeu des caprices climatiques. Il est vrai d'ailleurs que ceux-ci dans une certaine mesure arrivent à <sup>se</sup>compenser les uns par les autres, car si chaque année l'inondation est violente, les eaux sont, le soleil aidant, assez vite évaporées. Le soleil est encore à Tsarahonenana le meilleur agent de drainage.

#### B - Les aléas climatiques

Il est en outre une nouvelle source de périls auquel la riziculture ne peut que difficilement échapper. Il s'agit cette fois d'"impondérables" liés aux aléas du climat d'altitude et contre lesquels personne ne peut se prémunir. Ces impondérables sont au nombre de trois. Ce sont principalement: la grêle, le vent et les basses températures.

a) - La grêle est probablement un des dangers les plus redoutés des villageois. Elle tombe pratiquement chaque année sur un endroit ou sur un autre de la plaine d'Ambohibary, et y provoque des ravages souvent considérables. Les chûtes d'avril, dans les semaines qui précèdent directement la récolte, sont les plus dangereuses.

b) - Les vents. Moins spectaculaires, mais peut être encore plus dévastateurs, sont les effets des vents violents venus de l'Est sur la croissance des plants de riz. Ils gênent et retardent la maturation, empêchent la fécondation des fleurs, et peuvent provoquer une verse générale des panicules.

De nombreuses récoltes médiocres s'expliquent ainsi par l'exposition aux vents d'altitude. Même si le riz n'a pas versé, les grains ont été égrénés ou bien n'ont pas mûris.

c) - Les basses températures. Bien que s'effectuant à l'intérieur de la saison chaude, la croissance du riz peut aussi souffrir de températures parfois basses, surtout durant la nuit. La courbe des températures est à cette altitude aussi incertaine que celle des pluies. Le froid ou plus exactement une chaleur moindre, jointe à une forte nébulosité, peut non seulement gêner le cycle végétatif, mais encore l'interrompre. Les panicules deviennent alors plus petites, tandis que le pourcentage de grains avortés s'élève considérablement.

C'est particulièrement à cause de ce danger occasionné par les basses températures qu'un retard pris au moment du repiquage peut être grave et empêcher par la suite une maturation normale. Repiqué trop tard le riz risque en effet de ne plus avoir le temps de mûrir; il empiète déjà sur les limites de la saison froide.

#### Bilan:

Les impondérables liés au climat peuvent donc être très dangereux. Tout indique qu'à cause de ce milieu climatique, le riz se trouve ici dans une région limite. Il est en effet sur "un seuil" et partant la riziculture se révèle fragile et risquée.

Les villageois ne peuvent en aucune façon se garantir contre

les surprises ou accidents qui peuvent à chaque instant compromettre la récolte. Ils ne disposent pas par ailleurs d'un dispositif d'irrigation ou de drainage suffisamment efficace pour maîtriser l'arrivée ou l'évacuation des eaux. En somme, ils doivent s'en remettre au seul jeu des processus climatiques.

La riziculture est donc nécessairement fataliste. Elle connaît de bonnes années mais aussi de bien mauvaises, et de l'aveu des paysans les mauvaises sont les plus nombreuses. Néanmoins si l'année 1965 fut un véritable désastre, où ce qui échappa à l'inondation dans les bas fonds, fut littéralement versé par les vents ou détruits par la grêle, l'année suivante eut par contre la fantaisie d'offrir une récolte magnifique, au-delà de toute espérance. Les famadhinas de 1966 furent alors dans toute la région d'Ambohibary particulièrement brillants et fastueux.

Les façons de la riziculture, tout comme le choix des semences sont précisément en raison de cette "incertitude permanente", un mélange de soins attentifs et de nonchalance désabusée.

## II) - Le choix des variétés:

Le choix des semences est délicat. En raison des difficultés liées au climat, le riz doit être résistant, mais aussi capable d'entrer dans un circuit économique. Les semences doivent donc répondre à la fois à des exigences de rusticité, mais aussi de qualité. L'évolution est sur ce dernier point sensible.

Il y a seulement une quinzaine d'années, la plupart des semis à Tsarahonenana/étaient effectués à partir d'une variété de riz que les paysans appellaient "Rojomena".

Le riz rojomena peut se présenter comme une variété rustique, résistant bien au vent et au froid, et relativement bien adapté aux

conditions de la plaine d'Ambohibary. Il présentait toutefois un certain nombre de défauts graves.

Bien que résistant, le rojomena ne donnait jamais des rendements très élevés; les grains de paddy se révélaient en outre extrêmement difficiles à décortiquer. En dernier lieu, ce riz était, en dehors des marchés locaux, peu susceptible de débouchés commerciaux.

Les Rojomena, bien qu'on les retrouve toujours dans un certain nombre de terroirs du nord de la plaine, ont été peu à peu abandonnés à Tsarahonenana et remplacés par des "Rojofotsy", c'est-à-dire par des variétés de riz blancs.

La plupart de ces variétés ont été introduites dans la région par les services de l'agriculture d'Ambohibary et d'Antsirabé. Certaines, comme l'Ali Kombo - sélectionné à Majunga - ont été un échec complet. D'autres par contre se sont beaucoup mieux adaptées.

Pour effectuer dans ces régions un cycle végétatif normal, le riz doit en effet répondre à une double exigence.

Il doit en premier lieu être résistant au froid et aux intempéries, particulièrement à la violence des vents et des averses orageuses et éventuellement à la grêle.

En deuxième lieu, et cette fois à cause du risque d'ennoiement, le riz doit avoir une tige haute, c'est-à-dire une panicule longue qui lui permette lors des inondations d'éviter une immersion complète.

Rusticité et longueur de la panicule sont donc les deux caractères écologiques exigés par les conditions naturelles.

Il en existe d'autres, mais ceux-ci plus généraux et liés aux conditions du marché. Car, il ne suffit pas seulement que le riz pousse, encore faut-il qu'il puisse se vendre et présenter un intérêt commercial. Les rizi préférés sont donc allongés, blancs et si

possible translucides.

Plusieurs variétés de rojofotsy se combinent à Tsarahonenana mais dans un ordre d'inégale importance. Certains paysans ont une connaissance très sûre de leurs semences et de leurs différentes qualités ou défauts.

- Le "vary lava" et le "manga vava" - ce dernier ainsi appelé à cause d'une tâche bleue sur son grain - peuvent être considérés comme des riz de luxe, Les grains sont longs et dans certains cas translucides. Ils ont en outre l'avantage d'avoir des tiges hautes, donc d'être bien adaptés aux phénomènes de crue et de la riziculture en cuvette d'inondation.

Néanmoins ces riz préfèrent en général des climats plus doux. Ils n'offrent qu'une résistance limitée aux intempéries et soumis aux vents ou à la grêle, ils ne tardent pas à verser. Pour cette raison les vary lava ne recouvrent qu'une superficie limitée.

- On observe aussi à l'état d'échantillons d'autres variétés, elles aussi introduites de l'extérieur. Ainsi le "Tsivongo", généralement prolifique mais trop aisément égrenable pour la région. De même, mais plus rustiques sont les "vary foka" résistants au froid et qui aiment les sols lourds; les "vary vato", enfin, qui s'adaptent bien aux sols sablonneux et légers.

Ces dernières variétés présentent toutefois l'inconvénient d'avoir une panicule courte et par suite de ne pas pouvoir supporter une immersion générale et prolongée. Peu utilisées sur le terroir, on les trouve toutefois sur certaines rizières "hautes" de la bordure de la cuvette d'inondation.

La variété la plus répandue est constituée par les "telo rirana", ce qui peut se traduire par "riz aux trois coins". Ceux-ci ont le triple avantage d'être à la fois blancs, rustiques et de posséder une panicule haute.

La plupart des rizières sont donc repiquées à partir de semences pures de "télo rirana", ou de mélanges dans lesquels ces derniers occupent une place prépondérante.

On trouve, en outre sur deux rizières des semis de "riz 1.300". Cette nouvelle variété, hautement commercialisable et résistante aux intempéries devrait connaître, dans les prochaines années, un meilleur développement.

Néanmoins de nombreux paysans n'ont pas une notion très claire des variétés de riz qu'ils emploient. La plupart, une fois qu'ils ont abandonnés le "rojomena" traditionnel se servent de semences de "rojofotsy" distribuées par les services d'agriculture, ou bien de semences achetées sur les marchés d'Ambohibary ou de Faratsiho. Ces semences, pour la plupart hybrides, consistent en un mélange plus ou moins équilibré des diverses variétés de riz blancs que nous venons de citer. Elles donnent sur une même rizière des résultats souvent hétérogènes.

### III)- Le cycle des travaux du riz.

Les travaux du riz s'ordonnent en trois grands moments: le semis sur pépinières - le repiquage - la récolte.

Les semis sont effectués dans les pépinières irriguées de la montagne, ou sur un mode "extensif" dans les champs secs du terroir non inondable.

#### 1)- Le semis sur pépinières:

##### a) - Les pépinières irriguées.

Les premiers travaux, sur les pépinières aménagées dans les thalwegs de montagne, ont lieu, comme nous l'avons déjà vu, à

partir de la deuxième moitié du mois de septembre.

- La pépinière est d'abord immergée et laissée sous eau durant quelques jours, puis asséchée.

Le sol découpé à l'angady en mottes rectangulaires est ensuite littéralement retourné sur toute la superficie de la pépinière. Le piétinage par les boeufs est très peu utilisé. L'étroitesse des pépinières rend en effet celui-ci peu commode; les boeufs risquent en se retournant sur eux-mêmes de détruire les diguettes.

- La pépinière est après cette première phase à nouveau remise en eau, puis égalisée à l'angady. Elle est alors prête pour le semis.

- Le semis proprement dit est en général effectué par les femmes. Les grains sont semés à la volée de façon très dense, jusqu'à ce qu'ils recouvrent entièrement la surface de la pépinière. Les hommes déposent ensuite la fumure.

Celle-ci est toujours préparée avec soin, et apportée jusqu'aux pépinières en soubils <sup>ques</sup> posées à même la tête. L'engrais est constitué par un mélange de fumure animale et un amalgame d'herbes et de branches brûlées.

L'homme suit alors la femme et étale soigneusement la fumure sur toute la surface de la pépinière ensemencée. Celle-ci est enfin protégée contre les animaux prélateurs (rats et oiseaux) par un laci de branchages et d'herbes entrecroisées. Des épouvantails sont parfois dressés sur le côté et, au moins les premiers jours, les vieillards et enfants sont assignés à la garde des "Ketsa"(1).

Ce revêtement de branches doit en outre protéger les grains de semence contre la violence des pluies qui risquent de les

---

(1) - Ketsa signifie en malgache "pépinières".

entraîner hors de la pépinière.

Les semis sur pépinières irriguées apparaissent donc soignés et fondés sur une pratique déjà éprouvée. Ils comportent toutefois un certain nombre de défauts: les semis sont effectués de façon trop denses; d'autre part le séjour en pépinière est manifestement trop long.

Ces reproches doivent être nuancés. Si la densité des semis risque en effet de gêner les plants dans leur croissance, elle assure en contrepartie une certaine protection contre la violence des vents ou des pluies et dans une certaine mesure à l'égard des basses températures.

De même la durée normale du séjour des plants en pépinière fixée en moyenne à 45 jours, alors qu'elle ne devrait pas, en principe, en dépasser 30, dépend moins du bon vouloir du paysan que de l'arrivée des pluies au moment opportun.

Mais les pépinières ne sont pas toutes irriguées; près de la moitié des semis effectués sur le terroir sont des semis effectués à "sec".

#### b) - Les pépinières sèches.

Comme la carte du "paysage rural" nous l'avait indiqué (pages 23 et 24) le déficit en pépinières irriguées est compensé par des semis sur pépinières "sèches".

Celles-ci sont l'oeuvre de villageois qui n'ont guère de droit de propriété dans les thalwegs de montagne. Les semis sans irrigation ont lieu sur les champs secs du bourrelet alluvial ou sur les sols de bas de pente, mais parfois aussi sur les rizières de la cuvette d'inondation elle-même.

Les grains de paddy sont ainsi semés en lignes parallèles les unes aux autres; recouvertes de terre, elles prennent l'allure de

planches de culture légèrement surélevées. Ces pépinières sont tributaires seulement des eaux de pluies. La naissance et la croissance des plants est évidemment fonction de la précocité et de la régularité de celles-ci durant les mois de novembre et de décembre.

Le séjour des plants de riz sur une ketsa sèche compte en moyenne deux mois. La fumure n'est assurée que de façon très irrégulière et les plants obtenus sont dans l'ensemble tardifs et clairsemés. Toutefois cette pratique a l'avantage de "faire souffrir le riz", c'est-à-dire en le plongeant dès le départ dans des conditions de croissance difficiles, d'opérer une sélection et d'augmenter sa capacité de résistance.

On peut dans une certaine mesure qualifier les pépinières sèches "d'extensives". Elles donnent des rendements dans l'ensemble inférieurs à près de 50% de ceux obtenus sur les pépinières irriguées.

Le riz est ensuite repiqué dans les rizières de la cuvette d'inondation.

## 2) - Le repiquage

L'âge et la vitalité des plants au moment du repiquage est un problème essentiel qui conditionne par la suite l'ampleur de la récolte. Suivant les années, le repiquage a lieu à une date plus ou moins avancée du mois de décembre.

Préalablement au repiquage, les travaux de mise en état et de labour des rizières s'avèrent absorbants.

### a) - La préparation des rizières:

Aux temps anciens, la plupart des rizières étaient préparées par le piétinage de troupeaux de boeufs lancés dans la rizière engluée, et affolés par le bruit des fouets et les excitations des

enfants. Les boeufs pouvaient tourner ainsi des heures durant, sur une même parcelle, défonçant et remuant le sol sur une réelle profondeur. Un des grands avantages du piétinage était de permettre "d'enfouir profondément les matières organiques en décomposition" (1).

Cette pratique a pourtant dans la plupart des cas été abandonnée. Les raisons en sont diverses, mais la principale tient en ce que le nombre de boeufs a considérablement diminué au village, et que la composition du cheptel s'est modifié. Le troupeau actuel est en effet fondé essentiellement sur des boeufs de charrette et de trait. La fatigue imposée aux bêtes par un piétinage est difficilement compatible avec le travail de charroi exigé par ailleurs.

La plupart des rizières sont dès lors préparées en partie à l'angady, en partie à la charrue. L'avantage de la charrue consiste surtout dans le gain de temps qu'elle procure. Mais le prix d'achat de l'instrument est élevé et pour la plupart des villageois hors de portée. Ceux qui possèdent un attelage de boeufs peuvent emprunter une charrue à quelqu'un de leur famille, ou bien en louer une. En outre les paysans discutent son efficacité agronomique, certains ont préféré se rallier à une formule où une année de labours à la charrue alterne avec une ou deux années de travail à l'angady.

De toute façon, on ne trouve guère en la matière de règle générale. Chacun est maître de sa rizière et la cultive suivant ses moyens et ses propres conceptions. En l'état actuel des choses, près d'un tiers des rizières est labouré au moyen de charrues louées ou empruntées. Quelques parcelles sont piétinées par les

---

(1) - Dobelman: "Manuel de riziculture améliorée".

boeufs, mais le reste soit près des 2/3 de la superficie rizicole reste toujours travaillé à l'angady.

Le travail à l'angady se déroule suivant les mêmes principes que ceux déterminés plus hauts. Les mottes de terre déchirées sont basculées puis retournées par l'effort conjugué de deux hommes travaillant en même temps. Le travail s'effectue dans le cadre d'équipes d'entr'aide ou de salariés de 3 à 10 hommes avançant à même allure.

Une fois le sol remué, retourné et aéré, la rizières est à quelques jours du repiquage remise en eau, puis passée à la herse. Les mottes ainsi brisées, sont ensuite égalisées à l'angady, et enfin aplanies au moyen de la herse retournée ou d'un madrier rectangulaire tiré par des boeufs.

La préparation de la rizières peut alors être considérée comme achevée. Elle restera en état d'immersion, jusqu'au moment du repiquage proprement dit.

#### b) - Le repiquage des plants de riz.

Le repiquage est essentiellement accompli par les femmes du village. C'est un travail pénible et harassant, le plus souvent réalisé sous la pluie.

Les femmes par groupe de 8 ou 10, courbées dans un même alignement, plongent par gestes brefs et rapides les brins de riz dans le sol liquéfié et boueux. La densité et l'écartement des plants dépend de la volonté du propriétaire qui surveille l'opération ou y participe en aplanissant le sol entre les brins repiqués.

Les tenants de la tradition repiquent "en tas", de façon dense et serré. Les plants sont en foule, sans ordre précis et repiqués à 4 ou 5 brins par trou, ce qui est beaucoup. Par contre, sous

l'influence des Services de l'Agriculture, beaucoup ont adopté les principes du repiquage en ligne.

Les lignes sont matérialisées par un fil le long duquel les repiqueuses alignent les plants. Un même écartement de 26 centimètres est conservé entre chaque ligne et de 15 centimètres entre chaque plant. Ce repiquage est donc aligné et aéré; il est aussi moins dense, puisqu'on ne repique guère que 2 brins par trou. En 1966, les 2/3 des rizières furent ainsi, sous l'influence de l'Administration, repiquées en ligne. Les sceptiques ne risquèrent la nouvelle méthode que sur une partie de leur rizière, attendant de juger du résultat pour l'appliquer de façon généralisée.

L'intérêt du repiquage en ligne est de permettre en premier lieu un sarclage efficace et plus rapide et d'autre part, en desserrant les plants de riz les uns des autres, de favoriser un meilleur tallage de la panicule. On retrouve là une discussion analogue dans son principe, à celle que mettait en cause la densité des semis sur les pépinières irriguées.

Dans les moments qui suivent ou précèdent le repiquage, la rizière est aussi fumée. De tradition, l'engrais est constitué d'un mélange de fumure animale asséchée et réduite en poudre, avec des cendres d'herbes et de tiges de maïs brûlées. La qualité de l'engrais dépend essentiellement de la proportion de fumure animale qui entre dans ce mélange. Celle-ci est en effet très variable suivant les rizières et les possibilités de chaque riziculteur; elle peut être dans certains cas pratiquement nulle. De la même façon les engrais "chimiques" ne sont que rarement utilisés; seuls quelques grands propriétaires en achètent à Ambohibary.

Avec la fin du repiquage, la première phase des travaux du riz peut être considérée comme achevée. Jusqu'à la récolte, les travaux accomplis sur la rizière seront le "sarclage ou la surveillance et l'entretien de l'irrigation. En fait, ni les uns, ni les

autres, ne sont très absorbants.

Beaucoup de riziculteurs n'accomplissent qu'un seul sarclage sur leur rizière, environ un mois après le repiquage. C'est là encore un travail de femmes, très éprouvant lorsque les rizières ont été repiquées en foule et sans ordre. Certains procèdent par contre à des travaux de <sup>sz</sup> sarclage réguliers, une première fois 20 jours après le repiquage, puis ensuite tous les mois jusqu'à la récolte. Généralement, les habitués du repiquage en ligne, sont en même temps ceux qui exécutent les sarclages les plus réguliers.

D'autre part, la surveillance de l'irrigation ne représente pas un très grand effort. Les rizières sont laissées sous eau durant tout le cycle végétatif et pratiquement abandonnées au mécanisme établi des réseaux de distribution en eau. Très vite d'ailleurs les basses rizières ne tardent pas à souffrir d'une surabondance d'eau; seules les hautes rizières peuvent être asséchées dans les jours qui précèdent la récolte.

### c) - La récolte.

Les premiers épis commencent à fleurir au début du mois de mai. La plaine jaunit alors doucement sous l'action conjuguées du soleil et des pluies; toutefois, les véritables récoltes ne débudent que rarement avant le mois de juin.

La période de la moisson est une période gaie. Le travail a lieu en famille. L'homme coupant à la faucille les tiges de riz, que les femmes et les enfants réunissent en gerbes et portent au village.

D'ailleurs il arrive que par suite de l'hétérogénéité des semences employées, tous les plants de riz n'aient pas leur maturation au même moment. La récolte sur une même rizière peut alors s'étaler sur plusieurs semaines.

Les gerbes de riz sont ainsi au jour le jour, portées sur la tête jusqu'au village; il arrive qu'en cas de récolte massive, on fasse appel à une charrette. Le riz est ensuite laissé à sécher deux ou trois jours; puis battu sur les espaces pleins qui sont aménagés devant chaque case. Le battage du riz est une opération familiale qui a lieu sur des billots de pierres, pendant que les grains de paddy sont récupérés sur des nattes posées à même le sol.

La paille sert à l'alimentation des bêtes, principalement des boeufs de fosse ou de trait, tandis que le paddy est mis en réserve dans de vastes soubiques entreposées dans la chambre de l'habitation. Le riz sera par la suite pilé au jour le jour dans le mortier familial.

Les techniques de la riziculture, tant dans le choix des semences que dans les modes de travaux sur la rizière ou les doses et la qualité de la fumure utilisée, apparaissent en définitive très diversifiés d'un riziculteur à l'autre. L'ampleur de la récolte peut donc varier considérablement suivent les moyens et les modalités de la technique mise en oeuvre.

Toutefois, les rendements dépendent en premier lieu de la situation topographique des rizières à l'intérieur de la cuvette d'inondation. Les rizières se différencient en effet en un certain nombre de "types" qui influent sur le style même de la technique rizicole et se caractérisent par des rendements également contrastés.

### III) - Les types de rizières:

L'exposé sur les problèmes de l'eau suggérait déjà une série de différences entre des rizières de bas-fonds et des rizières hautes à l'écart de l'inondation. Le terroir inondable se répartit

en effet suivant trois types de rizières échelonnées en franges plus ou moins parallèles de la périphérie de la cuvette jusqu'en son milieu. Les rendements et les modes de mise en valeur dépendent étroitement de cette graduation établie en fonction d'une plus ou moins grande maîtrise de l'eau. La carte VIII donne une répartition de ces types de rizières.

a) - Les hautes rizières:

Les hautes rizières recouvrent sur le terroir inondable 18,9 hectares, soit 32,5% de l'ensemble de la superficie rizicole. Elles constituent la frange élevée des rizières de la cuvette d'inondation, directement au contrebas de la montagne.

Ces rizières sont en fait celles où le contrôle et la maîtrise de l'eau sont les plus aisés. Elles se trouvent en position privilégiée à chacune des deux extrémités du cycle du riz. Proches des canaux d'aménage d'eau et des sources de montagne, elles sont les premières à être repiquées; éloignées de la rivière, elles sont les dernières à souffrir de la surabondance de l'eau. Elles s'étendent d'autre part, sur les sols à "pseudo gley", c'est-à-dire sur les plus fertiles de la cuvette. Les modes de mise en valeur sont dans cette frange de rizières les plus efficaces et les plus intensifs.

Les apports en fumure animale et parfois en engrais chimiques sont, à peu d'exceptions près, les plus massifs; de la même façon, les travaux de préparation de la rizière et les pratiques de repiquage ou de sarclage sont soignés.

Les rendements apparaissent, dès lors, parmi les plus élevés du terroir. Nous nous sommes fondés pour les estimer sur les chiffres révélés par les paysans et sur le résultat de nos propres mesures. Les dires des paysans sont souvent vagues et parfois volontairement

imprécis. La récolte se compte en effet au nombre de soubiques remplies de paddy, et éventuellement en nombre de charrettes de gerbes de riz. Toutefois les ordres de grandeur révélés apparaissent généralement valables.

Par ailleurs, les mesures de rendement sont délicates. Sur une même parcelle la fécondation peut être, en fonction du degré d'hétérogénéité des semences de rojofotsy, extrêmement variable d'un plant de riz à l'autre. On arrive à des estimations générales valables dans leur ordre de grandeur, mais qui ne sauraient être trop précisées par suite des différences établies entre chaque rizière, et qui tiennent cette fois-ci de leur technique de culture ou de la qualité des semences et des engrais utilisés. En outre, ces chiffres peuvent être au surplus extrêmement variables d'une année à l'autre.

En 1966, année d'excellente récolte, les rendements ont pu être estimés, sur l'ensemble des hautes rizières autour d'un chiffre oscillant entre 2 à 4 tonnes à l'hectare. Nous avons pu vérifier ce chiffre de 4 tonnes sur quelques parcelles remarquées comme ayant été abondamment fumées et les mieux cultivées du terroir. Mais ce chiffre constitue une exception, les rendements des hautes rizières s'établissant généralement autour de 2,5 tonnes à l'hectare.

Les rizières hautes peuvent donc, au moins les bonnes années, donner des rendements élevés. Par contre, ils sont beaucoup plus bas lorsque le régime climatique se révèle contraire. Ainsi en 1965, année où dans l'ensemble de la plaine les récoltes furent catastrophiques, les hautes rizières ne donnèrent guère plus d'une tonne à l'hectare. Bien que protégés des eaux d'inondation, les riz souffrirent particulièrement de la violence des vents et de la grêle; la plupart des plants ne donnèrent que des grains non fécondés.

b) - Les moyennes rizières:

Les moyennes rizières sont les plus étendues du terroir. Elles recouvrent une superficie de 27,6 hectares, soit près de 48% du total, et forment comme une frange intermédiaire entre les hautes et les basses rizières. Suivant les années les problèmes d'irrigation ou de drainage s'y posent avec plus ou moins d'acuité.

Les moyennes rizières constituent en effet la frange du terroir inondable non plus irriguée à partir des canaux d'irrigation secondaires, mais seulement par le surplus d'eau descendue par gravité des rizières supérieures. La date de repiquage est fonction essentiellement des pluies du mois de décembre qui viennent s'ajouter à ces eaux d'irrigation. Elle peut souffrir de décalages parfois importants.

Par ailleurs si ces rizières ne souffrent que moyennement des crues annuelles, lorsque celles-ci restent dans des limites normales, elles sont par contre régulièrement immergées dès que l'inondation prend une ampleur quelque peu inhabituelle. Les rizières moyennes apparaissent en fait comme la zone d'inondation limite de l'Ilempona. Elles souffrent presque chaque année d'une surabondance d'eau plus ou moins importante.

Les rendements sont donc toujours incertains, à la merci du régime pluviométrique et de l'ampleur de l'inondation. La mise en culture y est d'autre part moins intensive que dans le type de rizières précédent. La frange moyenne du terroir inondable reçoit en général des quantités de fumure beaucoup plus réduites.

En 1966, nous avons pu établir à partir de deux carrés de rendements, des chiffres de 1,6 et de 1,8 tonne à l'hectare. Le tallage est sur ces rizières excellent et s'élève à 9 tiges de riz par plant. Les panicules apparaissent d'autre part hautes et

vigoureuses, mais la proportion des grains non fécondés est très élevée. En moyenne une tige de riz donne dans ces rizières rarement plus de 30 à 40 grains, c'est-à-dire moins de 40% du nombre de fleurs qui apparaissent sur l'épi.

Les plants de riz sont en effet repiqués souvent trop tard. Ayant "tallé" déjà une première fois sur la pépinière, ils "retalent" à nouveau sur la rizière. L'absence de maturité des grains au moment de la récolte est en premier lieu, un effet du repiquage trop tardif, qui se conjugue ensuite à d'autres facteurs, comme l'action du vent ou les basses températures. L'insuffisance de la fumure joue aussi un rôle probablement non négligeable.

Les rendements sont dans l'ensemble moyens les bonnes années, entre une à deux tonnes à l'hectare. Ils peuvent cependant décroître considérablement les années de mauvaise récolte. On ne put guère en 1965 emplier plus de quelques soubiques sur toute l'étendue des rizières moyennes. En fait, la récolte fut principalement une récolte de paille de riz.

c) - Les basses rizières.

Moins étendues que les précédentes, les rizières de bas-fond recouvrent toutefois 13,1 hectares, soit près des 20,5% de l'ensemble du damier rizicole. La situation est cette fois-ci tout à fait différente. Le terme de rizière ne devrait s'employer ici qu'entre guillemets; extensives dans tous les sens du terme, la riziculture est dans cette frange du terroir non plus irriguée mais "submergée".

L'irrigation ne manque pas non plus de poser des problèmes; ces rizières dépendent en fait seulement de l'eau de pluie. Les repiquages sont donc tardifs tout à la fin du mois de décembre et parfois décalés sur janvier. D'autre part, dès le mois de février, ces rizières sont chaque année sous inondation, leur limite attribuée

sur la carte correspond en effet à la zone d'inondation moyenne de l'Ilempona.

Les paysans ne repiquent ici que le surplus de leurs semences; la fumure est par ailleurs totalement inconnue. Chaque année de riziculture correspond à un pari, dans lequel personne ne cherche à prendre de trop grands risques. Les rendements sont les bonnes années, médiocres; et les mauvaises années, pratiquement nuls.

En 1966, certaines rizières de bas fond donnèrent pourtant des rendements voisins de 1,2 tonne à l'hectare, mais ce fut là une exception. Généralement les basses rizières offrent des rendements inférieurs à une tonne. C'est d'ailleurs moins le paddy que l'on recherche que la paille de riz qui servira à l'alimentation des bêtes.

°  
° °

La typologie des rizières, dictée par la topographie de la cuvette, conditionne donc en dernier lieu l'échantillonnage des rendements. Ce ne sont donc pas tellement les nuances pédologiques qui jouent ici un rôle, mais la plus ou moins grande maîtrise de l'eau rendue ou non possible par la topographie de la cuvette.

Les villageois tirent leçon de cette situation en faisant porter le maximum de leurs efforts et leur fumure disponible là où la maîtrise de l'eau est la plus aisée, c'est-à-dire sur les rizières hautes. Les rendements peuvent être dès lors très élevés, mais ils ne cessent de décroître au fur et à mesure que l'on se rapproche des bas fonds, tant à cause des procédés de plus en plus extensifs de la riziculture que par suite des mauvaises conditions naturelles.

Toutefois si la position topographique de la rizière joue un rôle prépondérant, la technique de culture dépend en dernier lieu des moyens et des compétences du riziculteur. Il s'ensuit que même à l'intérieur d'un type identique de rizières, les rendements peuvent être dans le détail hétérogènes.

Cette riziculture s'avère dans l'ensemble, malgré les aléas du milieu naturel, capable certaines années de rendements élevés. Elle est au surplus susceptible d'améliorations sensibles dans ses façons culturales. "L'incertitude permanente" qui pèse sur les récoltes reste malgré tout l'inconvénient majeur; elle ne pourra être levée tant que le problème de la maîtrise de l'eau ne sera pas résolu non seulement au niveau du terroir, mais aussi à celui de la plaine d'Ambohibary toute entière.

Les incertitudes et les défaillances de la riziculture s'équilibrent par l'apport des champs de cultures sèches qui se répandent en taches de culture plus ou moins denses sur les sols de la montagne et du bourrelet alluvial.

### III - L'apport des cultures sèches.

Les cultures sèches recouvrent sur le terroir une superficie sensiblement égale aux étendues aménagées pour la riziculture dans la cuvette d'inondation.

Elles représentent beaucoup plus qu'un simple appoint marginal ou surajouté à la riziculture, mais un complément indispensable à l'équilibre du système agricole. Les cultures sèches peuvent se diviser en deux sous groupes, suivant qu'elles connaissent un cycle végétatif bref ou cycle végétatif long.

1) - L'éventail des cultures sèches.

On retrouve à Tsarahonenana un échantillonnage de types de cultures plus ou moins identiques à ceux des terroirs de l'Imérina central, mais où les proportions et ordres de grandeurs sont toutefois différents.

- Les plantes à cycle bref; maïs, pommes de terre, haricots, sont en effet dans ces régions montagneuses, de très loin les plus importantes. Elles recouvrent, le plus souvent en champs de cultures associées, un ensemble de 26,7 hectares soit les 74% de la superficie effectivement mis en culture!

- Les plantes à cycle long: manioc, saonjo (taro) et patates douces, sont par contre beaucoup moins étendues. Elles ne recouvrent que 7,1 hectares soit 19,7% de la superficie cultivée, on les trouve surtout répandues en taches de culture autour des cases et hameaux d'habitation.

Le système de culture sur le terroir non-inondable apparaît donc en premier lieu fondé sur des plantes à cycle bref. Celles-ci sont en effet les cultures les mieux adaptées aux contraintes et particularités du régime climatique.

a) - Les cultures à cycle bref.

Maïs, pommes de terre et haricots recouvrent les uns les autres des superficies pratiquement équivalentes. Leur cycle végétatif inscrit dans un délai qui ne dépasse guère 100 à 110 jours, permet une plantation et une récolte à l'intérieur de la saison chaude et humide.

On distingue à Tsarahonenana deux époques de culture. Les plantations sur le bourrelet alluvial qui, effectuées tout en début de saison chaude, permettent une récolte précoce, juste avant la

crue qui dès janvier submerge le bourrelet; et les plantations, sur les champs de montagne qui légèrement décalées par rapport à celles du bourrelet de berge, ne sont récoltées que plus tard, à partir des mois de mars et d'avril.

Des essais de culture en contre-saison ont par ailleurs été tentées sur les champs du bourrelet ou des bas de pente. Elles n'ont donné que de piètres résultats; les paysans les appellent "verim bola", c'est-à-dire "cultures perdues". En fait, il s'agit là d'une véritable loterie: haricots ou maïs plantés en mars, dans un sol très humide, souffrent sur la fin de leur cycle des températures basses du début de la saison sèche. Les rendements, lorsqu'ils ne sont pas inexistantes sont toujours faibles.

Les plantes à cycle bref ne sont pas sans présenter quelques différences:

- Le Maïs: Le maïs est, quant à l'importance des superficies mises en culture, la première plante du terroir. Il recouvre à lui seul 16,3 hectares, soit les 43,2% des sols mis en culture dans l'année; on le retrouve présent dans la plupart des associations de cultures qui se répartissent sur le terroir.

L'intérêt du maïs est double. Il entre dans une proportion importante dans l'alimentation des paysans; il contribue en plus à la nourriture des bêtes. Les grains sont distribués aux volailles et aux porcs, tandis que les tiges, abandonnées sur le champ, une fois les épis ramassés, servent de pâturage au gros bétail.

- Les haricots: Les haricots sont toujours cultivés en association étroite avec le maïs; comme tels<sup>ils</sup> peuvent recouvrir des superficies assez considérables, un peu plus d'une dizaine d'hectares. Les grains sont semés dans le même trou que la semence de maïs, et dans sa croissance le haricot s'enroule et s'appuie autour de la tige du maïs. Les haricots sont particulièrement à

l'aise sur les alluvions du bourrelet alluvial. Ailleurs ils n'offrent que des rendements médiocres et sont dans la plupart des cas absents des champs de maïs dispersés dans la montagne.

- Les pommes de terre: Bien que recouvrant des superficies moins considérables que la maïs, les pommes de terre sont en fait la culture maîtresse du terroir, non seulement à l'égard de la trilogie des plantes à cycle court, mais encore de l'ensemble des cultures sèches.

Les pommes de terre sont le plus souvent semées en association avec le maïs et dans une mesure moindre avec les saonjos. Elles recouvrent la majeure partie des champs du bourrelet alluvial et des alluvions, c'est-à-dire les meilleures "tany mainty" du terroir.

Bien adaptées aux sols volcaniques, elles supportent la relative fraîcheur du climat d'altitude. C'est la seule plante cultivée du terroir qui ne soit guère ici sur un seuil climatique. On la retrouve en effet beaucoup plus haut et parfaitement à l'aise sur les hautes terres de l'Ankaratra à plus de 2.000 mètres d'altitude.

Les pommes de terre sont en revanche exigeantes en fumure; sur des champs bien amendés, elles peuvent fournir de hauts rendements, voisins de 4 à 5 tonnes à l'hectare. Elles souffrent néanmoins de maladies diverses: bactériose, attaques d'insectes et aussi d'une certaine dégénérescence des semences lorsque celles-ci ne sont pas assez fréquemment renouvelées.

On trouve sur le terroir deux cycles de culture de pommes de terre, décalés dans le temps. Les cultures d'avant-cruce du bourrelet et les cultures sur la planèze, semées à partir d'octobre, qui ne seront récoltées que bien plus tard aux alentours du mois de mai ou de juin. Les pommes de terre sont alors stockées dans le sol pour plusieurs mois et ne seront déterrées que lorsque les prix

auront monté à Ambohibary. Cette pratique du stockage dans le sol n'est d'ailleurs pas sans inconvénients pour la qualité des tubercules qui deviennent dès lors la libre proie de multiples parasites, rats ou insectes.

Il existe d'autre part plusieurs variétés de pommes de terre. Celles mises en culture sur le bourrelet sont des "ovy fotsy", variété d'importation européenne de couleur claire que les paysans appellent aussi variété de "hollande". De belle taille et de haut rendement elles sont surtout cultivées pour la vente à l'extérieur; et dès leur récolte sont vendues à des collecteurs d'Ambohibary.

Les pommes de terre semées en montagne, ressortent par contre d'une variété locale de couleur violette, appelée "ovy mainty". Elles sont revendues, mais en quantités moindres à Ambohibary, les villageois les conservant plus volontiers pour leur propre consommation.

L'intérêt de la culture des pommes de terre est donc multiple. Elles constituent de nos jours, directement après le riz, la 2ème source d'alimentation des villageois. Elles servent aussi d'élément de base pour la nourriture des porcs et peuvent en dernier ressort être commercialisées. Les pommes de terre sont en effet, beaucoup plus que le riz, le grand produit marchand de la région.

°  
° °

Ces plantes à cycle bref apparaissent donc comme les mieux adaptées au milieu naturel du terroir.

Il en est autrement des plantes à cycle long qui par nécessité doivent inclure le temps de la saison fraîche à l'intérieur de leur durée végétative. En fait, manioc, saonjos et patates douces sont tous trois situés à l'extrême limite de leur seuil climatique; les

récoltes sont généralement très inférieures à ce qu'elles donnent habituellement dans les terroirs d'Imérina.

b) - Les plantes à cycle long.

Les plantes à cycle long sont des cultures purement vivrières. Elles ne se vendent guère et, hormis quelques patates douces réservées aux porcs, servent presque exclusivement à l'alimentation humaine.

- Les patates douces. Les tubercules farineuses de la patate douce ont un goût douçâtre voisin de la châtaigne qui est très apprécié des villageois. Elles recouvrent sur le terroir une superficie de 2,6 hectares.

Les cultures s'étalent sur une année (1); plantées généralement en février ou mars, elles sont récoltées l'année suivante à la même époque. Toutefois les dates de plantation n'obéissent à aucune règle d'ensemble; elles ont seulement lieu à l'intérieur de la saison chaude.

Les patates douces sont aussi très efficaces dans l'engraisement des procs. Il est probable qu'elles recouvriraient des superficies bien plus étendues si elles ne se trouvaient ici dans une position limite. Les patates douces sont en effet très sensibles aux basses températures; elles craignent particulièrement les gelées de saison sèche.

En outre les champs sont fréquemment la proie de larves extrêmement nocives. Ces larves attaquent d'abord la feuille, puis ~~la~~ <sup>le</sup>

---

(1) - Cette longueur du cycle des patates douces est <sup>un</sup> fait inhabituel. Il est rare en effet que celles-ci demandent plus de 6 mois pour effectuer leur maturation dans des conditions normales.

tubercule <sup>elle</sup> elle-même; les paysans n'ont d'autre ressources que de brûler les plants contaminés sur le champ même, puis d'introduire une nouvelle culture.

Malgré tout les patates douces emblavent chaque année près de 2,5 hectares de champs de culture en général directement accolés aux cases d'habitation.

- Le saonjo. Plante également à tubercule, mais exclusivement vouée à l'alimentation humaine, le saonjo peut être considéré comme la variété malgache du "taro". Il est semé dès le mois de juillet dans de vastes trous rectangulaires entre lesquels il est facile d'intercaler une autre culture. Le saonjo est ainsi fréquemment associé aux maïs et pommes de terre, autour des cases d'habitation, mais aussi dans les sols de bas de pente et sur le bourrelet alluvial. En raison de sa résistance à l'humidité, c'est la seule culture à cycle long qui puisse être effectuée sur les champs de berge.

Par suite de la fraîcheur du climat, la culture du saonjo est pratiquement impossible au delà de 1.700 mètres d'altitude. Elle se situe sur le terroir à l'extrême limite de son seuil climatique, entre les courbes de 1.660 à 1.720 mètres. Les années froides, lorsque le gel devient particulièrement nocif, les saonjo ne donnent plus que des rendements médiocres.

Ils s'étendent sur une superficie de 2,6 hectares, équivalente par conséquent à celle recouverte par les patates douces.

- Le manioc. Si saonjo et patates douces sont sur la limite de leur seuil climatique, le manioc est délibérément au delà. Il recouvre encore 1,8 hectare, principalement autour des cases et sur les fonds de dépression qui flanquent les thalwegs montagnards. Cette persistance qu'ont les villageois à cultiver le manioc même

au delà de son milieu naturel s'explique là encore par son rôle vivrier.

En fait, le manioc vient mal; peu exigeant quant à la nature du sol, il reste par contre très sensible aux basses températures et supporte difficilement les gelées d'altitude. Les paysans comptent "trois saisons de pluie" pour que le manioc puisse accomplir un cycle végétatif normal. Planté par boutures inclinées au début de la saison chaude, il est récolté 30 mois après, à la fin de la troisième saison. Il n'atteint jamais, malgré la longueur de ce cycle, une très belle taille et ne dépasse guère une hauteur de 50 centimètres. Les rendements sont toujours médiocres entre 3 et 5 tonnes à l'hectare.

c) - Les cultures diverses.

Les six cultures décrites ci-dessus recouvrent 94% de la superficie emblavée du terroir. Les autres cultures n'ont donc qu'une valeur très marginale.

- Les arbres fruitiers conservent toutefois une certaine importance dans l'alimentation des villageois. Ils se répandent en vergers plus ou moins serrés autour des cases et de façon plus éparse au milieu des champs de cultures vivrières qui bordent les hameaux. Le climat permet ici la floraison de la plupart des arbres fruitiers d'origine tempérée; beaucoup sont des pommiers, mais on trouve aussi quelques pruniers, pêchers et poiriers, plus rarement des mûriers.

La production des pommes est très importante, mais elle souffre, en raison de la concurrence de la région d'Antsirabé et de Soavinandriny, d'un grave problème de mévente. Les pommes constituent néanmoins, dans les mois de février et de mars, un appoint

important au régime alimentaire des paysans. Les arbres sont greffés en saison sèche par boutures à partir de plants cultivés à Ambohivary; leur extension sur le terroir est relativement récente et ne remonte guère à plus de quelques dizaines d'années.

- On ne trouve guère à côté des arbres fruitiers que de minuscules jardins potagers cultivés en saison chaude près des cases, souvent sur l'emplacement d'un ancien parc à boeufs, ce qui permet d'en récupérer la fumure naturelle. Poireaux, choux fleurs, tomates, brèdes y sont intimement mêlés et servent à agrémenter les sauces qui accompagnent le plat de riz traditionnel. Les carottes sont une des rares cultures qui soient effectuées pendant la saison sèche. Elles poussent sur les pépinières asséchées ou sur l'emplacement des jardins délaissés.

A côté de ces échantillons divers de légumes, on ne trouve guère que des pousses ~~volontaires~~ de roseaux de haute taille appelées "rindra", qui viennent à l'état naturel sur les pépinières et marécages. Les "rindras" servent à la confection des nattes et des soubiques.

Le système de culture apparaît donc fondé sur un éventail relativement large de cultures sèches, mais dans lequel les plantes à cycle bref, mieux adaptées au milieu naturel, l'emportent de loin sur les plantes à cycle de longue durée.

La trilogie maïs, haricots, pommes de terre constitue l'association maîtresse du terroir. Ces cultures sont vivrières mais servent aussi à l'engraissement des bêtes. Elles présentent d'autre part un intérêt commercial non négligeable.

La persistance des plantes à cycle long sur une position très malaisée à la limite de leur seuil d'adaptation, ou plutôt d'inadaptation, tient à l'attachement conservé par les villageois aux habitudes alimentaires héritées de leur région d'origine de l'Imérina central.

En fait, consommées par nécessité, les pommes de terre ne sont passées dans l'alimentation quotidienne des villageois qu'avec une certaine réticence. Le riz reste bien sûr l'aliment de base, mais ensuite ce sont plutôt les maniocs, saonjos et patates douces qui dans les villages, restent le complément préféré de l'alimentation.

2) - Les modes d'occupation du sol sur le terroir non-inondable.

Diversifié au niveau de l'échantillonnage des plantes cultivées, le système de culture l'est aussi dans ses modes d'occupation du sol et dans sa technique agricole. La carte du paysage rural suggérerait déjà une succession de champs, cultivés sur des modes d'intensité décroissante au fur et à mesure de leur éloignement du village et de la marquetterie rizicole. On peut en effet distinguer, comme le révèle la carte VIII des champs intensifs ou semi-intensifs et des parcelles de culture extensive se dégradant progressivement dans l'arrière fond montagneux en clairières de culture temporaire.

a)- Les champs de culture intensive et semi-intensive.

Au mois de novembre 1965, les champs de culture intensive cultivés ou laissés en jachère recouvraient 24,7 hectares répartis en 572 parcelles, soit pratiquement la moitié des superficies des champs secs du terroir.

La proximité des rizières et des hameaux fixe en premier lieu les zones prioritaires de cultures sèches, mais celles-ci se différencient suivant leur plus ou moins grand degré de fertilité naturelle. On peut distinguer des champs de culture intensive et des champs de culture semi-intensive.

- La culture intensive: Les champs établis sur le bourrelet alluvial et sur le fond encaissé des deux thalwegs montagnards recouvrent une superficie de 12,1 hectares, répartis en 247 parcelles.

Ce sont les meilleurs champs du terroir. Le sol est fertile, enrichi chaque année par les limons de la crue; la culture est renouvelée chaque année et permet des rendements élevés. Ces champs sont aussi les seuls du terroir non inondable à recevoir une fumure animale régulière.

Les plantes à cycle bref sont dans leur domaine d'élection; la culture ne connaît sur l'argile noire des berges ni rotation de culture ni temps de repos. Les maïs, haricots et pommes de terre sont le plus souvent associés sur la même parcelle et s'accompagnent éventuellement de saonjos.

La densité des pieds de pommes de terre est généralement plus élevée que celle des autres plantes; les "ovy fotsy" sont la culture prioritaire. Une partie appréciable du revenu monétaire des villageois provient en effet des bénéfices tirés de la vente de la récolte hâtive des pommes de terre de berge effectuée dans le courant du mois de décembre.

Les principes qui régissent la culture sur les bourrelets de berge se prolongent dans les parcelles de cultures sèches qui, en amont des deux thalwegs montagnards relaient les rubans de pépinières irriguées.

- La culture semi-intensive: Les champs de culture semi-intensive se répartissent en cercle irrégulier sur les colluvions accumulés au bas de la montagne, à proximité des rizières et, lorsque la raideur moindre de la pente le permet, en bordure des deux thalwegs montagnards.

Ils se retrouvent aussi dans les zones de culture vivrière qui viennent, mêlées aux vergers, border les hameaux d'habitation. L'ensemble constitue une superficie de 12,5 hectares répartis en 325 parcelles.

La présentation de la carte du paysage rural révélait déjà dans ces zones de culture une plus grande diversité de types ou associations de culture. Si l'association des maïs, haricots et pommes de terre reste importante sur les sols de colluvions, elle est pratiquement remplacée autour des hameaux par les plantes à cycle long, notamment par les patates douces et les maniocs.

Les cycles de culture sont aussi plus discontinus. Au bout d'une culture ininterrompue de 5 à 6 ans, les champs admettent un temps de jachère d'une année ou deux, ou bien ne supportent plus que des plantations très aérées de maïs, ce qui correspond à un temps de "jachère cultivée".

Ces champs sont fumés dans la mesure des possibilités, mais selon des principes identiques à ceux mis en oeuvre dans les rizières ou sur les champs de berge. Les cendres de végétaux brûlés sont mêlées, dans des proportions variables, à des fumures animales, des brisures de riz ou des écorces de paddy.

A cet égard, les champs de culture vivrière qui bordent, le long de la pente, les hameaux d'habitation reçoivent des fumures plus abondantes que les parcelles réparties au bas des pentes. La proximité des cases et le prix attaché aux cultures vivrières

traditionnelles semblent expliquer ce regain de fumure sur des sols naturellement moins fertiles. Les "tany aboka" ou "tany mainty" établies sur la roche mère trachylique, puis plus haut sur les basaltes sont en effet fragiles et assez rapidement décapés par l'érosion. Les cycles de culture apparaissent généralement plus courts, rarement prolongés au delà de quatre années de mises en culture. C'est seulement par la permanence des soins cultureux et de la fumure que ces champs de pente, moins favorisés que les colluvions, conservent un caractère de culture semi-intensive.

A une certaine distance des cases, parfois au delà d'un rayon de cent mètres, les champs de pente, moins fumés peuvent déjà être qualifiés d'extensifs.

b) - Les parcelles de culture extensive:

Les champs de culture extensive le sont pour la plupart à des degrés variables. Ils ont toutefois au départ un certain nombre de ressemblances. La fumure, composée presque exclusivement de cendres végétales est d'abord réduite. Les cycles de jachères sont longs, égaux ou supérieurs aux cycles de culture. Enfin, les rendements sont toujours médiocres.

Ces champs représentent, jachères comprises (1), une superficie de 24,1 hectares, répartis en 595 parcelles de culture. Ils se dispersent sur les pentes et le sommet de la montagne. Les plus proches du village ou d'un accès facile peuvent être qualifiées d'extensifs; plus loin les champs ne sont plus que des plages de cultures itinérantes, dispersées au milieu des Mimosas.

---

(1) - Nous n'avons fait entrer les jachères dans nos calculs que lorsqu'elles s'étendaient sur un champ aux limites nettes et précises.

Il n'y a guère pour ces champs de règle générale qui fixe la durée du cycle de culture et du temps de jachère, ou qui préside à la rotation et à la succession des cultures. Chaque cultivateur cultive suivant ses possibilités en semences ou en temps de travail. Chaque champ ou groupe de champs connaît un cycle particulier, déterminé tout autant par sa situation pédologique et la rigueur de la pente à laquelle il adhère que par les habitudes et les besoins immédiats du villageois qui les met en culture.

D'une façon générale on peut toutefois considérer que les champs extensifs gardent encore certains caractères de permanence: la culture y revient périodiquement tous les 5, 7 ou 10 ans. Les parcelles connaissent quelques formes d'emménagement anti-érosifs: rigoles d'évacuation des eaux ou encore des banquettes sur leur rebord inférieur. Elles sont dans l'ensemble appropriées individuellement, et surtout s'inscrivent dans les limites claires et permanentes.

Ces limites n'existent plus dans les clairières de défrichement qui règnent sur l'intérieur de la montagne ou sur les pentes d'accès malaisé qui flanquent les thalwegs. Les cycles de culture y sont aussi beaucoup plus relâchés et plus extensifs, on peut à leur égard employer le terme de "culture itinérante".

La culture s'exerce par défrichement; une fois le champ abandonné il est à nouveau repris par les mimosas avoisinants. La culture itinérante n'a donc pas grand souci de préservation du sol et se poursuit jusqu'à épuisement. Ces champs ne reçoivent que très rarement de la fumure animale, le seul engrais est constitué par les cendres de brûlis.

Peu avant les plantations, les villageois retournent et découpent en mottes rectangulaires le sol des étendues voisines qu'ils

transportent sur la surface qu'ils désirent mettre en culture. L'humus ainsi transporté est recouvert de branchages de mimosas abattus au moment du défrichement et auxquels on met ensuite le feu. Les cendres de mimosas mêlées à l'humus constituent un engrais naturel qui suractive les processus de minéralisation du sol. La terre prend ainsi un "coup de fouet" qui favorise les débuts de la mise en culture. Excellent engrais à court terme, cette formule l'est beaucoup moins à longue échéance, car elle accélère les processus de dégradation des sols.

Ce mode de culture exige de grands espaces. On le retrouve à une bien plus grande échelle sur les hautes terres de l'Ankaratra, lorsque les pommes de terre s'avèrent les seules cultures possibles.

Ces champs extensifs sont sur le terroir essentiellement cultivés en maïs ou pommes de terre, mais ils admettent, plus volontiers que les champs de berge, des parcelles de manioc, saonjos ou patates douces. D'une façon générale, il est impossible de parler de rotation de cultures; il existe seulement un ordre de succession adapté, non pas en fonction d'une reconstitution possible des sols, mais à leur degré d'appauvrissement progressif.

Ainsi la première année de culture voit-elle le plus souvent des plantations denses de patates douces ou de pommes de terre, souvent complantées dans les intervalles de maïs et de haricots. Cette combinaison est renouvelée parfois en deuxième année lorsque le sol s'avère encore fertile. Par la suite et parallèlement aux signes de fatigue du sol, le champ ne sera plus cultivé qu'en maïs clairsemé, parfois accompagné de repousses naturelles de pommes de terre. Au bout de trois à quatre années de culture, le champ est abandonné.

Les modes d'occupation du sol sur le terroir apparaissent donc extrêmement différenciés. Les cycles de culture intensifs sur les basses pentes de la montagne se relâchent au fur et à mesure de leur éloignement des cases du village ou des rzières. La culture devient alors de plus en plus extensive puis, sur les sols d'usage collectif, itinérante.

En réalité, le véritable terroir agricole est centré autour des rzières et autour des cases. Ailleurs la montagne ne représente plus qu'un complément, du reste médiocrement mis en valeur et cultivé seulement dans la mesure des semences ou du temps disponible. C'est un domaine plus ou moins délaissé et envahi par les mimosas, mais qui constitue toutefois une réserve de terre disponible pour les paysans pauvres et pour les jeunes ménages. Elle constitue en outre un domaine de pâtures naturelles pour les boeufs et les vaches du village.

#### IV - Les activités d'élevage.

L'élevage connaissait à une certaine époque une prospérité qui a depuis disparu. Il n'occupe plus aujourd'hui qu'une position réduite et marginale, mal reliée au système agricole.

Les principales activités d'élevage reposent sur le boeuf et le porc. Elles s'accompagnent de formes mineures comme les volailles de basse-cour ou l'élevage des moutons.

##### 1) - L'élevage des boeufs.

Au mois de décembre 1965, le village comptait 34 bêtes à cornes, ce qui en relation au nombre d'habitants apparaît comme un chiffre réduit, équivalent à la moyenne générale de l'Imérina fixée à 0,12

tête de bétail par habitant, selon le rapport S.C.E.T.

La plupart des bêtes relèvent d'une race locale appelée "razafindraony", ce qui peut se traduire par "petit fils de raony", ce dernier mot signifiant "venu des mers". Les raony désignent ainsi tout ce qui n'est pas zébu et relève de races importées d'Europe. Les bêtes du village résultent d'un mélange déjà ancien des races locales de zébus et l'apport varié de races européennes qui constituent l'élément "raony". Mais en réalité ce que les paysans appellent des raony purs, sont des animaux déjà croisés de zébus.

Les animaux sont sans bosse ou bien peu apparente, mais on reconnaît toutefois l'apport zébu par le grand développement du fanon, la forme des cornes et certains caractères de l'arrière-train. Les pelages sont de coloris divers: froment, brun, ou noir et blanc. Les bêtes sont généralement de petite taille mais robustes. L'influence de certaines races européennes, particulièrement pour les landaises, normandes ou schwiss<sup>3</sup>, apparaît en certains cas très marquée.

Le troupeau se décompose comme suit:

- 21 boeufs de trait, soit 10 attelages de travail.
- 8 vaches et 3 veaux.
- 1 boeuf de fosse.

Ces proportions sont révélatrices d'un certain nombre de faits quant à la nature de ce troupeau. En effet l'élevage de boeufs se présente comme un élevage de travail, les 2/3 du troupeau sont constitués de boeufs nés hors du village et réservés en priorité aux attelages de charette, éventuellement de charrue.

Les vaches sont par contre peu nombreuses et d'un faible taux de fécondité. Les bêtes sont d'une maigreur désolante et la mortalité des jeunes veaux due souvent à une mauvaise alimentation de la mère, est élevée.

L'élevage de fosse, réduit à une seule unité, n'apparaît plus que comme une survivance pratiquée par deux ou trois familles du village.

a) - Les boeufs de travail.

L'élevage à Tsarahonenana est tout le contraire d'un élevage "naisseur". Le troupeau est surtout constitué de mâles élevés dans un but de travail. La plupart des bêtes sont achetées directement aux éleveurs de la montagne; un boeuf de trait solide et déjà éduqué peut coûter très cher, aux alentours de 25.000 francs malgaches.

Les boeufs sont enfermés chaque nuit, près de la case, dans un parc familial à ciel ouvert, constitué par un enclos de branches dans lequel est recueilli la fumure. Ils paissent dans la journée, sous la surveillance des enfants ou des vieillards, sur les chaumes des rizières et refluent sur les pâturages de la plaine en saison humide à l'époque des semis ou des repiquages.

Ces pâtures à base d'Aristida ou de Cynodon Dactylon, sont assez vite dégradées; elles sont moins stériles sur les friches de maïs dont les tiges restent sur pied une fois la récolte des épis effectuée.

C'est en saison sèche que le problème de l'alimentation des boeufs de travail se pose dans les termes les plus aigus. Les pâtures de la journée deviennent vite insuffisantes; les bêtes doivent donc, en fin de journée être nourries au parc même. Elles reçoivent surtout de la paille de riz, mais aussi des feuilles de manioc et de patates douces, des épluchures de pomme de terre, et lorsque c'est encore insuffisant, des tubercules <sup>elles</sup> ~~elles~~-mêmes. Chaque soir, les villageois, mais c'est surtout un travail de femmes, vont couper les herbes dans les fossés d'irrigation, ou bien, dans les thalwegs

de montagne, près des sources encore humides.

Les pâtures sont plus abondantes en saison humide sur les flancs de la montagne. On leur adjoint en outre les repousses vertes du riz qui donnent dans les pépinières immergées et fournissent un fourrage de bonne qualité. Il est rare toutefois que l'herbe de la planèze suffise pendant toute l'époque humide; le problème de la soudure se pose alors en termes identiques pour les animaux et pour les humains.

b) - Les vaches.

Les quelques vaches que compte le cheptel du village, font l'objet d'une attention beaucoup moins soutenue que les boeufs de travail. Elles errent la journée entière à la recherche des pâtures trop rapidement épuisées qui constituent leur seule source d'alimentation. Les vaches ne reçoivent en effet que très accidentellement un supplément de nourriture au parc.

De ce fait, elles sont souvent maigres et remarquablement efflanquées. C'est certainement en raison de cette carence alimentaire que le taux de fécondité apparaît faible. D'autre part, les jeunes veaux s'adaptent mal à cette situation et connaissent un taux de mortalité élevé.

L'élevage attentif, sinon intensif, pratiqué pour les boeufs de trait, devient pour les vaches passif et extensif, au demeurant sans grande utilité. Le lait n'est pas consommé par les villageois et Ambohibary est trop éloigné pour qu'il puisse être vendu. La fumure est pauvre. En fait, l'élevage des vaches représente surtout pour ceux qui la pratique, une espèce de thésaurisation, une réserve naturelle où s'investissent les bénéfices monétaires acquis ailleurs et qu'il est ensuite possible par la revente de récupérer

les jours de besoins. Les vaches sont moins à Tsarahonenana une spéculation ou une activité productive que la fixation d'un capital "mort".

c) - L'élevage de fosse.

L'élevage de fosse est d'une autre espèce. C'est un élevage spéculatif, fréquemment pratiqué aux temps des ancêtres, mais qui semble de nos jours délaissé. La formule n'est pourtant pas mauvaise. Elle consiste à acheter à bas prix une bête amaigrie de la montagne, à l'engraisser de façon systématique dans une fosse, puis à la revendre cinq ou six mois plus tard à un boucher d'Ambohibary. Auparavant les boeufs de fosse étaient surtout engraisés dans la perspective des fêtes traditionnelles de la circoncision ou des famadininas. L'intérêt spéculatif est de nos jours beaucoup plus affirmé. Cet élevage reste d'ailleurs encore répandu dans beaucoup de villages de l'Ankeniheny.

La bête est dans ce cas parquée dans une fosse qu'elle ne quitte pratiquement plus jusqu'au jour de sa vente. Elle est nourrie plusieurs fois par jour à partir de paille de riz, de "vilonas" (repousses de riz), patates douces, pommes de terre, herbes diverses, etc.. Ce genre d'élevage implique en plus d'un travail quotidien important, un système de culture qui permette des excédents importants. Seules quelques familles disposent suffisamment de paille de riz et de tubercules pour entretenir et engraisser convenablement un boeuf de fosse.

L'élevage bovin à Tsarahonenana se diversifie donc en plusieurs types d'inagale importance.

Les boeufs de travail font l'objet de soins attentifs et réguliers. Ils permettent par la charrette une certaine autonomie

dans le transport et la commercialisation de la récolte et éventuellement la location d'une charrue pour le labour des rizières. La possession d'un attelage de boeufs est donc pour beaucoup de paysans le moyen d'une meilleure maîtrise de leur production. A l'heure actuelle 10 ménages sur 55, soit un peu moins du cinquième des exploitants fixés en permanence au village possèdent un attelage de boeufs.

L'élevage du porc est la deuxième activité traditionnelle des villageois.

## 2) - L'élevage des porcs.

Au moment de notre recensement, on pouvait dénombrer 45 porcs au village. Il est rare en effet que chaque ménage ne tente pas une fois dans l'année l'élevage d'un ou de deux porcelets.

La plupart des porcs ne sont pas nés au village. Ils ont été achetés très jeunes au marché d'Ambohibary ou dans des villages voisins. Il n'y a guère que quelques truies à Tsarahonenana.

Les porcelets élevés pendant une année ou deux au village, sont revendus au marché lorsqu'ils ont atteint un poids honorable. Bien souvent d'ailleurs, un besoin d'argent imprévu, les difficultés de la soudure ou l'occasion d'une fête familiale incitent les villageois à les revendre ou à les tuer avant le terme final.

Les porcs sont en général achetés après les récoltes, lorsque les paysans disposent de leur maximum d'argent et de produits. Ils ne sont consommés que dans des cas exceptionnels: mariages ou famadhinias. Cet élevage est en effet un élevage d'embouche orienté sur une spéculation. Il est possible de vendre à Ambohibary un porc de belle taille à plus de 10.000 francs malgaches. Les bêtes sont

d'une race locale, de qualité rustique mais résistante, au pelage blanc strié de tâches noires.

La porcherie est située à l'étage inférieur des maisons. Les bêtes y sont enfermées la nuit, mais dans la journée sont parquées au soleil dans un petit enclos fait de branches à quelques mètres de la case. L'élevage se passe d'ailleurs en grande partie à l'air libre; les porcs vont l'après midi chercher leur nourriture sous la surveillance des enfants, et de la même façon que les boeufs, refluent de la rizière en saison sèche aux pâturages de montagne en saison humide.

A l'étable, le porc est engraisé en premier lieu avec des tubercules de patates douces dont il est friand, puis de pommes de terre. Il reçoit aussi, mais en quantité moindre, quelques saonjos et des épis de maïs. L'engraissement d'un bête suppose une ponction notable parmi les cultures sèches du terroir. L'élevage dépend encore de la productivité du système agricole et de l'excédent qui reste disponible une fois couverts les besoins alimentaires des paysans; cet excédent varie suivant les années, il n'est pas toujours suffisant. Les bêtes doivent alors être revendues, - parfois à perte.

La fumure des porcs recueillie dans les étables est soigneusement conservée et mélangée aux fumiers donnés par les boeufs. Elle est surtout répandue dans les couronnes de cultures vivrières qui entourent les hameaux, en particulier sur les champs de saonjos et de patates douces.

Cet élevage était auparavant beaucoup plus développé qu'aujourd'hui. Les raisons tiennent en partie aux ravages causés par la maladie de Teschen. Les paysans se trouvent en effet totalement désarmés devant cette forme d'épidémie chronique qui sévit sur tout

l'ensemble du Vakinankaratra. Les tournées de vaccination des services vétérinaires ne parviennent en effet que rarement dans l'ensemble des villages isolés et mal desservis par les voies de communication. Dès lors, chaque tentative d'élevage repose sur un pari, car on n'est jamais très sûr de pouvoir revendre ses porcs. Cette incertitude causée par la maladie de Teschen a découragé beaucoup de villageois et incité les autres à la prudence; beaucoup de ménages n'élèvent plus qu'un seul porc dans l'année, au lieu de trois ou quatre, comme c'était le cas auparavant. L'épidémie a engendré un grave manque à gagner au sein de la vie villageoise.

### 3) - L'élevage des volailles.

Les volailles disséminées autour des cases et que l'on trouve aussi sur les chaumes de rizières en concurrence avec les autres animaux en pacage, représentent un élément important de la vie rurale.

Chaque famille possède au moins deux ou trois couveuses, à l'occasion un coq, et des cohortes de poussins et de poulets. Nous avons pu compter plus d'un centaine de couveuses lors de notre enquête sur le village.

Mais les poules ne représentent pas les seules volailles élevées dans la basse-cour; on trouve aussi des canards, plus rarement des dindes ou des oies.

Cet élevage de basse-cour est essentiellement l'affaire des femmes. C'est un élevage extensif ou semi-extensif, où les volailles errent toute la journée à la recherche de leur nourriture et sont parquées le soir au rez de chaussée de la maison en compagnie des porcs, ou à l'extérieur sous la cuisine lorsque cette dernière est séparée de la case d'habitation. On donne des grains de maïs

ou des écorces de paddy aux couveuses, mais de façon irrégulière et dans la mesure des possibilités.

Les poulets et les oeufs sont vendus presque chaque jeudi au marché d'Ambohibary, par les femmes, et ils sont de là redistribués vers Tananarive ou Antsirabé. Dans l'alimentation villageoise, ces derniers sont à peu près la seule source de viande et de protéines que l'on puisse consommer directement au village. On tue aussi un poulet lors de l'arrivée inopinée d'invités ou à l'occasion d'une visite familiale.

Moins répandues, les dindes, les canards et les oies sont élevés de façon plus intensive et dans une intention souvent spéculative; on les nourrit à grand renfort de grains de maïs, afin de les revendre ensuite au marché hebdomadaire.

Cet élevage de volailles représente une source de revenus non négligeable pour les villageois et souvent de menues rentrées monétaires échelonnées chaque semaine. Il gagnerait vraisemblablement beaucoup à une intensification, que l'étendue des cultures de maïs sur le terroir permettrait d'assumer sans grand problème. Les volailles sont néanmoins, elles aussi, à la merci d'épidémies brutales qui en quelques jours peuvent abattre les quatre cinquième de la basse-cour; ces épidémies sont surtout redoutables en début de saison chaude.

#### 4) - Les élevages divers.

À côté de ces trois grandes rubriques de la vie rurale que représente l'élevage des boeufs, des porcs et des volailles, on trouve aussi à titre d'échantillon, des activités plus particulières et moins généralisées.

- L'élevage des moutons peut entrer dans cette catégorie. Il est surtout le fait de deux familles du village, qui élèvent à elles seules près d'une dizaine de bêtes.

Ces moutons sont, selon les villageois, d'une race locale, mais qui ne paraît pas présenter un très grand intérêt. Les bêtes sont maigres et courtes sur pattes; la laine est inexploitable, le pelage marron ou blanchâtre. Elles évoquent un peu les moutons à grosse queue des hauts plateaux algériens. On les élève en libre pâture sur les rizières et sur les flancs de la montagne, et ne font d'ailleurs l'objet d'aucun soin particulier. Elles sont revendues à un prix relativement bas à Ambohibary, rarement supérieur à 1.000 francs malgaches par tête.

°  
° °

Les types d'élevage à Tsarhonenanana sont donc variés et répondent à une vieille habitude. Toutefois hormis pour les boeufs de trait qui restent essentiellement un instrument de travail, les méthodes d'élevage restent pour la plupart extensives et rustiques. Elles ne mettent guère en valeur l'étendue des possibilités du terroir, elles ne s'intègrent pas non plus au système de culture.

#### V - Les limites du système de culture.

Le système de culture appuyé sur la riziculture inondée et sur les cultures sèches se complète par des activités d'élevage plus ou moins marginales. L'ensemble définit une combinaison

agricole qui assure la vie et la subsistance de la communauté villageoise.

Cette combinaison pose en fin de chapitre une double question: Dans quelle mesure est-elle adaptée aux données du milieu naturel ? Quelles en sont les perspectives de développement et d'évolution ?

<sup>Répondre</sup>  
~~La réponse~~ à cette double question oblige à un retour en arrière. La figure actuelle du système agraire s'inscrit en effet dans une certaine évolution, qui a été commune à la plupart des villages de la plaine d'Ambohibary. Dans les époques qui suivirent de près la fondation du village, le système agricole relevait en effet d'un genre très différent de celui qui est actuellement mis en oeuvre sur le terroir.

1) - Les premières formes de l'occupation du sol:

Lorsque dans la deuxième moitié du XIXème siècle, Tsarahonana fut créé par quelques familles émigrées de la région d'Arivonimamo, il ne pouvait être question de reproduire d'emblée un système identique aux modèles classiques de l'Imérina.

a) - Un système agro-pastoral.

La cuvette marécageuse et inondée tout autant que le climat d'altitude, s'opposaient à une économie de subsistance fondée sur le riz et les plantes vivrières à cycle long. Le premier stade d'occupation du sol évolua très vite vers une combinaison agro-pastorale où l'élevage extensif occupait la première place. Les rizières n'occupaient alors qu'une superficie réduite en bordure des marécages, tandis que quelques parcelles de manioc ou de saonjos étaient cultivées à proximité des cases.

L'introduction et le développement des pommes de terre "ovy mainty" permirent toutefois une légère amélioration du système. Les pommes de terre entrèrent peu à peu dans les habitudes alimentaires des paysans et permirent au surplus une plus large extension de l'élevage des porcs.

Cette forme initiale de l'occupation du sol représentait une rupture réelle avec le système agraire de la région d'origine des premiers colons; les cultures sèches ou inondées restaient en affet marginales à une exploitation fondée sur l'élevage des boeufs. Pour un nombre d'habitants inférieur à celui d'aujourd'hui, Tsarahonenana comptait selon les anciens, près de 200 têtes de bétail vivant en état de semi-liberté. Les pâturages étaient vastes, tant sur les montagnes très tôt dénudées et sur lesquelles on pratiqua longtemps les feux de brousse qui permettaient la repousse des herbes tendres, que pendant la saison sèche sur les marécages de la cuvette d'inondation.

Ce mode d'occupation du sol, en premier lieu pastoral, supposait de larges espaces disponibles pour une densité faible de population. Il était centré sur la "tanety" et délaissait dès lors la cuvette engluée et marécageuse où ne subsistaient que quelques rizières périphériques.

Dans une certaine mesure, ce système agro-pastoral peut se situer comme une extension à une échelle plus large et à une altitude supérieure des principes et modes de mise en valeur extensifs des tanety pratiquées <sup>actuellement</sup> dans les terroirs d'Imérina. Il laisse déjà apparaître la difficile maîtrise d'un milieu montagnard auxquels les premiers colons n'étaient guère accoutumés.

b) - Le nomadisme et les relations avec la montagne.

Ce système s'équilibrait par une ouverture très large sur les montagnes alors vides de l'Ankaratra, qui bordent la plaine. L'expansion du terroir fut en ses premiers temps résolument montagnarde et pastorale.

Les habitants de Tsarahonenana établirent en effet très tôt des relations avec les hautes planètes d'Andranomangamanga, situées à 2.000 mètres d'altitude, à environ deux heures de marche du village. Les grandes familles du village avaient coutume d'y envoyer, pendant les temps de la saison chaude leurs troupeaux de boeufs sous la garde des esclaves. Les pâtures sur la hauteur étaient immenses et libres et les sols remarquablement fertiles. Pour se nourrir, les bergers pratiquaient quelques cultures hâtives de pommes de terre, qui devinrent par la suite beaucoup plus importantes.

Ce premier nomadisme des bêtes en saison chaude a peu à peu entraîné un dédoublement des zones de culture et d'habitat. Les esclaves, mais aussi des gardiens "libres" habitaient avec leurs familles de simples huttes de terre sèche, <sup>et</sup> menaient de pair garde du troupeau et culture des pommes de terre pendant la saison chaude. Ils refluèrent vers le village de plaine dans les premiers jours de la saison froide.

Le village de plaine se prolongeait ainsi dans un vaste domaine montagneux, qui assurait à la fois des pâtures abondantes et un complément précieux de tubercules. Cette forme d'occupation pionnière de l'espace montagnard à partir de la plaine d'Ambohibary, commença pourtant à se désagréger dans les premières années du XXème siècle.

2) - La transformation du système agro-pastoral.

Cette première forme extensive de l'occupation du sol ne pouvait s'accomoder que d'une faible densité de population. La croissance démographique naturelle des premiers émigrants et l'apport continu de colons dans les dernières décennies du XIXème siècle ne tardèrent pas à causer une augmentation considérable de la population et par là à déséquilibrer celle-ci par rapport au mode primitif d'occupation du sol.

La surcharge démographique, en modifiant les données de la géographie humaine de la plaine, allait changer en même temps la nature de ses relations avec la montagne. Les migrations temporaires vers la hauteur commencèrent à cette époque à devenir définitives.

Les villages de plaine évacuant leur trop-plein démographique, perdirent en revanche leur "out field". Sur les hauteurs devenues terres de colonisation, il ne fut plus question pour les villageois de Tsarahonenana de pratiquer encore nomadisme des troupeaux et cultures complémentaires. D'autre part, avec la fin de l'esclavage, disparaissait la main d'oeuvre traditionnelle qui accompagnait cette migration.

Vers cette époque débutèrent d'autre part, les premiers grands travaux d'aménagement et d'assèchement de la plaine marécageuse par les fokonolonas. Un certain nombre de canaux d'irrigation furent tracés autour d'Ambohibary, tandis qu'au même moment les services <sup>de l'Agriculture</sup> ~~du Génie Rural~~ rectifiaient et canalisait les secteurs du cours aval de l'Ilemona.

La coïncidence entre les débuts de l'émigration définitive vers les hautes terres de la montagne et les premiers travaux

d'aménagement de la plaine inondable est à cet égard remarquable. Elle s'échelonne entre les années 1910 et 1920. Le déplacement en altitude du système agro-pastoral est donc contemporain de son abandon dans la plaine.

Tsarahonenana, comme la plupart des villages de la plaine, a dès lors abandonné l'élevage comme activité dominante, pour revenir vers des formes plus intensives d'occupation du sol. Dans la cuvette plus ou moins nivelée, l'extension des rizières ne tarda pas à ordonner autour d'elle les grands traits du paysage rural, attirant sites d'habitat et champs de cultures sèches.

Le peuplement de la montagne est donc contemporain de l'extension des rizières dans la plaine, tous deux sont fils de la croissance et de la surcharge démographique. Les formes actuelles du système de culture, si elles permettent des densités plus importantes, ne signifient pas pour autant que tous les problèmes soient résolus.

Elles correspondent en effet à un retour aux systèmes vivriers traditionnels mis en oeuvre dans les vallées et plaines de l'Imérina. Or entre 1650 et 1800 mètres d'altitude, ces systèmes se trouvent à leur extrême limite climatique; ils touchent un véritable "plafond". Ce caractère limite du terroir est dans une certaine mesure à la source de son immobilité et de bon nombre de ses contradictions.

### 3) - Le système immobile.

Le système de culture actuellement mis en pratique à Tsarahonenana apparait comme une tentative de reproduction dans un milieu montagnard et marécageux d'une agriculture proche de celle des hauts plateaux de l'Imérina, mais dans laquelle certains éléments

jouent de façon différente comme la plus ample proportion des superficies de cultures sèches et parmi celles-ci la dominante accordée aux pommes de terre.

Ce système est de toute manière figé. Il est sur un seuil, qui tient ~~en grande partie~~ aux limites qu'impose un milieu naturel mal maîtrisé, mais aussi à des causes plus générales, telles que l'encombrement de certains circuits commerciaux et la représentation que les villageois se font eux-mêmes de leur propre système.

- La riziculture reste dans la perspective des villageois l'élément fondamental du système de culture. Elle est, ainsi que nous l'avons vu, peu susceptible de nouveaux développements. Elle touche en effet en raison de l'altitude à un véritable plafond climatique et s'exerce par ailleurs dans des conditions topographiques parfois difficiles.

Les sols de la cuvette, plus fertiles que ceux de la moyenne générale de l'Imérina sont pourtant favorables, et le cycle des températures ou des pluies permet parfois de belles récoltes.

Toutefois, dans l'état actuel des choses, l'inachèvement des dispositifs d'irrigation et de drainage; et au bout du compte la non-maîtrise du problème de l'eau, en accentue le caractère "aléatoire" et compromet à la longue tout effort d'amélioration. Les inconvénients de l'un, s'exacerbant par les effets de l'autre; l'effort rizicole reste pour employer les termes de P. George, dans le domaine de "l'incertitude permanente".

- Les cultures sèches représentent le deuxième élément du système agricole. Parmi elles, les plantes à cycle long sont déjà au delà de leur milieu d'écologie naturelle; les rendements sont incertains et en général médiocres. Les villageois y restent toutefois très attachés, car ces plantes à cycle long situées ici

sur leur extrême limite, n'en ont pour cette raison que plus de prix. Elles recouvrent une superficie réduite pour l'ensemble des surfaces cultivées (19,7%) mais se répartissent dans les secteurs de cultures permanentes autour du village, et reçoivent incontestablement les fumures les plus régulières.

- La situation des plantes à cycle bref est quelque peu différente. Parmi elles les pommes de terre se différencient nettement, car dans une certaine mesure maïs et haricots ressortent encore de la catégorie précédente. Ces derniers sont en effet à proximité de leur plafond climatique; on ne les retrouve guère sur les hautes terres de l'Ankaratra, d'autre part<sup>ils</sup> ne permettent, dans la plupart des cas que des rendements moyens.

- En revanche les pommes de terre s'imposent comme les cultures les plus appropriées au terroir en même temps que les plus productives. Elles compensent les incertitudes de la riziculture et la faible production des autres cultures vivrières; bref, elles équilibrent la combinaison agricole et la rendent viable.

Nous avons vu l'intérêt pour les villageois de cette culture, qui en sus de son rôle vivrier fournit le principal produit marchand de la région et joue un rôle important dans l'élevage des porcs et dans celui des boeufs de charrette ou de fosse.

La culture des pommes de terre n'est pourtant pas sans poser un certain nombre de problèmes. Les premiers relèvent d'un encombrement du marché, les seconds tiennent aux procédés même de sa culture.

Il n'y a guère en fait à Tsarahonenana que les récoltes précoces sur les champs de berge ou sur les alluvions de thalwegs qui puissent être commercialisées. Ceci non seulement parce que ces champs sont les plus productifs du terroir, mais encore parce que

cette récolte arrive chronologiquement à un bon moment. Dans les mois de novembre ou de décembre, les prix sont en effet relativement élevés à Ambohibary. Ils ne souffrent pas encore de l'arrivée massive sur le marché, des récoltes de haute montagne, qui s'effectuent seulement à partir du mois de janvier.

Il n'en est pas de même pour les champs répartis sur la montagne. La concurrence est alors sévère et les tubercules se vendent mal ou à bas prix. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les pommes de terre sont souvent laissées en terre, au détriment de la qualité du tubercule, jusqu'au mois de juin.

A ces difficultés de vente entre le mois de janvier et de mai, par suite de la concurrence des terroirs de haute montagne s'ajoute la faible productivité de ces champs. La technique de culture, extensive et sans fumure organique n'assure que des rendements faibles sur des sols fragiles et à la longue dégradés. Les récoltes sont ici d'auto-consommation et servent à assurer les semences de la nouvelle saison.

Un développement immédiat et une extension de la culture des pommes de terre sur le terroir ne paraît donc pas à envisager. Les champs de berge ou d'alluvions utilisés à plein avant les crues de janvier sont par la suite trop humides pour permettre une nouvelle récolte. Les parcelles dispersées sur l'étendue de la montagne sont cultivées de façon trop extensive pour assurer une production notable. Elles se heurtent d'autre part à une saturation générale du marché. Les pommes de terre sont donc elles aussi arrivées à une limite; il est difficile de leur prévoir une nouvelle extension.

- Il reste l'élevage. Lui non plus n'apparaît pas dans l'état actuel du système susceptible d'un grand développement. L'élevage pratiqué à Tsarahonenana ne peut être présenté comme une

articulation du système agricole; il est juste une "addition" que l'absence de cultures fourragères et la dégradation des pâturages oblige à se greffer en parasite sur les produits vivriers normalement consommés par les habitants. Dès lors, la mesure de l'élevage est fonction de l'excédent laissé par la productivité du système vivrier traditionnel. Or celui-ci en raison de son caractère extensif ou semi-extensif, et de la situation limite de la plupart des cultures ne peut être lui-même que limité. Il suffit en général à la nourriture des boeufs de charrette mais apparaît beaucoup plus incertain pour l'entretien des autres types d'élevage. Il est probable que la maladie de Teschen n'est pas la seule cause de la décroissance de l'élevage porcin au village.

Les limites de la productivité du système de cultures compromettent donc les possibilités de développement de l'élevage. Le cercle est d'ailleurs bien connu puisque c'est la médiocrité et la trop faible quantité de fumure qui entraîne la culture extensive et que c'est celle-ci qui, en retour, rend impossible l'entretien du troupeau qui permettrait cette fumure.

Dans les perspectives actuelles où l'élevage apparaît comme un résultat de la productivité du système et non comme un élément qui, par le jeu de la prairie artificielle jouerait à l'intérieur de celui-ci, l'élevage ne peut évoluer que si par ailleurs le système agricole évolue. L'immobilité constatée du système de culture "fixe" en dernier lieu l'élevage sur une position marginale et secondaire.

#### 4) - Les possibilités d'évolution.

Le système agricole apparaît pour toutes ces raisons à la limite de lui-même, comme il est à la limite de son milieu naturel. Il n'est donc pas dynamique mais figé dans un système de production vivrière

qui l'oppose aux zones d'élevage et de pommes de terre à vocation marchande qui règnent sur la haute montagne.

Cette immobilité est encore accentuée par la représentation que se font les paysans de leur propre système de cultures. Dans la perspective villageoise, le terroir se fonde en premier lieu sur les rizières et secondairement par la possibilité de cultiver des plantes traditionnelles à cycle long. Le reste, c'est-à-dire essentiellement la culture des pommes de terre et l'élevage ne sont considérés que comme des activités mineures et des productions d'appoint. Malgré toute leur importance, elles s'inscrivent hors du lieu de gravité du terroir, ou si l'on préfère de sa raison d'être telle que la conçoivent les villageois.

Cette représentation entraîne une contradiction. Il y a en effet distorsion entre la vision qu'ont de leur terroir les paysans, et la réalité de ce qu'il produit, ou plus exactement de ce qu'il serait en mesure de produire. Ce sont les domaines les plus incertains du système de culture, parce que les moins adaptés, qui sont en fait considérés comme les plus importants, et inversement ceux qui pourraient le mieux être développés qui sont négligés.

Cette situation paradoxale s'explique par la valeur intrinsèque qui est accordée aux modes de cultures traditionnelles, mais aussi dans le cas de Tsarahonenana par les liens qui unissent le village aux zones pionnières de la montagne. Le terroir se présente en effet comme un endroit qui peut fournir précisément ce que la montagne ne peut plus produire. En ce sens, il fonctionne un peu, comme une "base arrière" du front pionnier en altitude.

Le mouvement pionnier conserve en effet dans la plaine des racines profondes. En dehors des liens de parenté souvent étroits qui unissent les habitants de Tsarahonenana à ceux de la montagne,

nous avons déjà remarqué en première partie que 25% des rizières du terroir et 9% des champs de cultures sèches relevaient de cultivateurs fixés en permanence sur les hautes terres de l'Ankaratra.

Tsarahonenana témoigne ainsi d'une certaine difficulté de la civilisation traditionnelle de l'Imérina à s'adapter à des milieux montagnards où la culture du riz n'est plus possible. Les fronts de culture de montagne restent toujours ancrés dans la plaine, tandis que celle-ci s'efforce de développer au maximum et jusqu'à son extrême limite climatique un système de culture qui demeure proche des modèles vivriers traditionnels.

En ce sens répondre aux questions que nous posions en tête de chapitre implique un certain nombre de nuances:

Le système de cultures est en effet "adapté" dans la mesure où il s'est imposé dans un milieu difficile, et s'est équilibré en diversifiant son échantillonnage de cultures sèches. Il reste néanmoins "inadapté", car il méconnaît les nouvelles virtualités de ce milieu.

L'immobilité de ce système est d'autant plus forte que la combinaison agricole s'équilibre par ailleurs assez bien pour assurer, du moins les années moyennes, une auto-subsistance et même un léger excédent qui rejaillit comme nous l'avons vu, au niveau de l'élevage ou de la commercialisation. D'autre part, la surcharge démographique ne pose pas encore un grand problème puisqu'elle peut être évacuée par l'émigration vers les terres disponibles de l'intérieur de l'Ankaratra.

En tout état de cause, ce système de culture statique a fait le tour de lui-même; il ne paraît guère en mesure de se développer de l'intérieur. La reprise du dynamisme supposerait une transformation et le développement des nouvelles virtualités que suggèrent

les données du milieu géographique.

Cette possibilité d'évolution repose essentiellement outre l'aménagement hydraulique de la plaine inondable, sur l'introduction de cultures nouvelles et l'essor de l'élevage. Les principes agronomiques de cette transformation sont d'ailleurs connus et des essais satisfaisants ont été réalisés par l'I.R.A. M. (1).

La culture à cette altitude de champs de blé et d'orge s'intégrant avec des cultures fourragères, dans un assolement rationnel, permettrait une plus ample diversification du système de cultures sèches, une protection efficace des sols et le développement d'un élevage intensif, cette fois relié au système de culture. Le terroir rizicole se doublerait alors d'un véritable terroir de montagne fondé sur un assolement rationnel des cultures et l'essor d'un élevage intensif qui en serait à la fois le principal agent et le principal bénéficiaire.

Entre ces projets de réforme et leur réalisation, il reste toutefois un écart important, d'autant plus qu'ils impliquent de la part des villageois une conversion psychologique à laquelle la plupart n'apparaissent pas préparés.

o  
o o

Cette immobilité générale du système agricole d'aujourd'hui contraste avec une société villageoise et humaine dynamique et porteuse d'évolution. La présentation et la compréhension de cette société villageoise fera l'objet de notre troisième et dernière partie.

---

(1) - Institut de Recherches Agronomiques de Madagascar.

TROISIEME PARTIE

U N E   S O C I E T E   V I L L A G E O I S E

=====

E N

===

M O U V E M E N T

=====

Il est un thème qui revient fréquemment dans les propos que tiennent les anciens, lorsqu'ils évoquent la vie villageoise d'autrefois. Ce thème est toujours celui de la grande communauté unie que formaient les ancêtres et de l'"Union" qui a depuis été perdue. Les villageois emploient à son sujet non sans une certaine nostalgie, le mot de "Fivahana".

Les ancêtres sont ainsi qualifiés d'attributs élogieux; ils étaient "très bons", "très forts", "infatigables" et vivaient dans un climat de prospérité générale. Certaines de ces qualités ressortent peut être du mythe; elles sont en tous cas significatives de la conscience d'un monde perdu, différent et meilleur.

La société humaine a donc bougé et ce mouvement tout en suscitant des réactions diverses, est très clairement perçu par les villageois.

Par ailleurs cette société villageoise, porteuse d'évolution et d'un certain dynamisme, contraste étrangement avec le système de cultures qui, pour avoir subi une profonde mutation au début du siècle, s'est depuis stabilisé. Il y a contradiction entre un monde économique qui, au niveau du système de culture, se révèle statique et immobile, et un univers humain en mouvement ouvert sur le monde extérieur.

L'objet de ce dernier chapitre est de présenter et de pénétrer les grandes lignes de l'évolution de la société villageoise, tout en restant dans les limites d'une recherche géographique. Cette recherche implique au départ un bref retour en arrière sur les circonstances historiques de la fondation du village et les grands traits de la vie villageoise d'autrefois. C'est le "temps passé" des ancêtres. Nous envisagerons ensuite le village "au présent".

## I - Le temps des ancêtres.

### 1) - La fondation du village.

Tsarahonenana est, ainsi que nous l'avons vu au cours des chapitres précédents, un village récent. Les plus âgés se disent être les petis-fils ou même les fils des premiers ancêtres qui se fixèrent sur les pentes désertes de la montagne.

Les deux premiers colons qui, aux alentours de 1860 s'établirent sur l'emplacement du terroir venaient tous deux d'un village du sud de l'Imérina appelé Ambatomainty, un peu à l'est d'Arivonimano.

Rainiketamanga fut le premier. Il est le grand ancêtre du village, et presque la moitié des habitants sont ses descendants directs ou indirects. Les raisons qui l'incitèrent à se fixer dans le Vakinankaratra sont diverses. Le principal motif aurait été le désir de trouver des "terres neuves" où lui et sa famille - il avait neuf enfants - puissent enfin s'établir. On parle aussi à cette époque d'une famine générale et d'épidémies de typhus qui auraient ravagé les campagnes surpeuplées de l'Imérina du sud.

La fondation de Tsarahonenana se rattache au mouvement général de pénétration et de colonisation des plaines et vallées intérieures de l'Ankaratra, qui s'effectua dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. La plaine d'Ambohibary n'était pas alors absolument vide, mais les villages étaient encore clairsemés et peu importants; le nord de la plaine était pratiquement inculte.

L'histoire locale de la fondation de Tsarahonenana peut permettre une représentation de la façon dont se fit cette colonisation.

Rainiketamanga arriva dans la plaine d'Ambohibary, qui s'appelait alors plaine de Sambaina, directement du nord par les pistes

et sentiers de montagne qui traversaient l'Ankaratra. Il traversa sans s'arrêter ces régions jusqu'ici peu peuplées et inhospitalières puis, décida peu après de rebrousser chemin vers le nord. Il séjourna ainsi dans plusieurs hameaux qui dominaient le sud de la plaine marécageuse de Sambaina, puis remonta vers l'amont. A Miadampoina, un des premiers points de peuplement dans la région après les villages de Sambaina et de Sahabe, il reçut du fokonolona de ce village l'autorisation de s'établir sur les pentes désertes de la montagne voisine.

Un autre habitant d'Ambatomainty, Rainitsara vint le rejoindre et s'établit un peu plus haut, au sommet de l'éperon rocheux dans un lieu appelé "Vaingaindrano" - ce qui signifie "l'eau difficile à trouver.

Par la suite, cinq autres familles de colons originaires des mêmes régions de l'Imérina vinrent s'établir aux côtés des premiers arrivants. Ces sept ancêtres sont considérés comme les fondateurs du village, et chacun aujourd'hui se situe dans sa généalogie par rapport à l'un d'entre eux.

Ces colons étaient tous des catholiques convertis dans leur région d'origine; ils construisirent une chapelle de bois qui dès 1887 reçut la visite des pères missionnaires établis à Betafo. C'est d'ailleurs sur le conseil de l'un d'eux que les habitants des hameaux abandonnèrent leur première appellation pour un nouveau nom "Tsarahonenana", ce qui peut se traduire par "là où il fait bon habiter". Ce nouveau nom consacrait la rupture avec la région d'origine et l'unité de la nouvelle communauté villageoise.

La région était par ailleurs peu sûre. Des bandes de hors la loi peuplaient les solitudes désertes de la montagne et des dangers de raids ou de razzias n'étaient pas exclus. Le site du village

s'était donc fixé au sommet de la planèze dans un habitat resserré sur une position défensive près de l'ancien Vangaindrano. Dans la période troublée qui suivit l'arrivée des troupes françaises et qu'on appelle l'insurrection des "menalambas", l'église de bois fut brûlée à deux reprises.

Avec le retour de la sécurité générale, l'apport de nouveaux immigrants continua à se déverser sur l'ensemble de la plaine d'Ambohibary-Sambaina. Tsarahonenana, enflé par ces nouveaux apports, cessa vite d'être un village d'accueil pour devenir lui-même un point de départ vers les hautes terres de l'Ankaratra. De même la population plus nombreuse permettait au prix de gros travaux collectifs l'aménagement de la cuvette inondable et l'extension de la riziculture.

Quelques unes des grandes familles du village possédaient des esclaves, mais en fait peu nombreux, achetés au marché de Bétafo. Ces esclaves servaient surtout à la garde des troupeaux de boeufs et accompagnaient, comme nous l'avons déjà vu, les migrations pastorales vers les hautes terres. A la fin de l'esclavage, les "andévos" libérés quittèrent le village pour s'établir sur des terres neuves un peu au nord de la plaine à Sohazo, mais aussi au beau milieu de la cuvette marécageuse sur les terres exondées du bourrelet alluvial. Beaucoup de hameaux dispersés au milieu de l'Ankeniheny ont ainsi une ancienne origine servile.

Il existe actuellement à Tsarahonenana quelques familles qui vivent un peu à l'écart du reste des cases hovas et qui descendent d'anciens esclaves fixés auparavant dans un autre village, près de Mandroasahina sur le versant Est de la plaine. Ces familles restent groupées dans un quartier à elles, près des hameaux Sud et n'ont que peu de rapports avec le reste du village auxquelles elles s'intègrent mal.

Tsarahonenana résulte donc de l'arrivée d'une poignée de colons issus de la région d'Arivanimamo dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, puis de l'apport successif de nouveaux immigrants qui se fondèrent aux premiers.

La continuelle poussée démographique permit une extension de la riziculture dans la cuvette d'inondation et le peuplement définitif des hautes terres de la montagne. En ce sens Tsarahonenana apparaît bien comme une étape à l'intérieur d'un mouvement de colonisation en voie d'extension vers l'intérieur de l'Ankaratra.

La structure sociale du village d'autrefois n'a plus que de très <sup>e</sup> maints rapports avec ce qu'elle est aujourd'hui. L'habitat groupé ne correspondait pas seulement à une situation défensive causée par l'insécurité générale; il exprimait aussi un stade précis de l'organisation villageoise, pétrie des vieilles traditions mérinas.

## 2) - Le village communautaire.

La vie d'autrefois était dominée par l'esprit du "Fivahana", c'est-à-dire de la "grande union". L'entraide entre les membres du "fokonolona" et l'autorité des anciens constituaient les deux fondements de la société villageoise traditionnelle.

- L'entraide. Le travail en commun ou en association s'est vite imposé comme une obligation. L'aménagement des rizières, la création de canaux d'irrigation ou encore le travail de défrichage sur les pentes de la plaine n'étaient pas la tâche d'un homme seul. De même, les façons de cultiver à l'angady supposaient un travail d'équipe, car il faut au moins deux hommes pour déchirer et soulever les mottes de terre et il en faut généralement plusieurs pour retourner toute l'étendue d'un champ.

Mais ce système de travail en équipe correspondait lui-même à une structure communautaire de la société villageoise. Chaque homme en état de travailler faisait partie d'une "mpikambana", c'est-à-dire d'une équipe de travail formée de 8 à 10 hommes travaillant à tour de rôle les uns pour les autres sur la base de la réciprocité des services rendus.

Ces équipes de travail étaient au nombre de 3 dans l'ancien village, et elles pouvaient s'unir dans les travaux de fokonolona, d'intérêt collectif comme la création ou l'entretien des canaux d'irrigation. Les vieillards et les malades et ceux qui se trouvaient trop faibles pour travailler, pouvaient demander aux mpikambanas de les aider; ils devaient seulement assurer en retour la nourriture des hommes.

Dans un autre domaine, l'invitation à venir travailler sur leur terre, pouvait donner lieu à des compétitions de prestige entre les différents notables du village. Ainsi dans le "midrina olona", où le nombre des hommes "invités" pour effectuer un travail précis et l'ampleur des repas qui, à cette occasion leur étaient servis par le notable, rejaillissaient sur son honneur (1).

- Le régime patriarcal. Dans ce village organisé en association de travail, l'autorité et ce qu'on peut appeler la répartition des droits d'usage sur le sol, étaient détenus par les plus âgés. La structure de la société était patriarcale, et l'autorité entre les notables eux-mêmes était fonction de leur plus ou moins grande ancienneté au village.

Dès leur arrivée sur un territoire vide, les premiers colons

---

(1) - Voir le rapport de P. de Comarmond sur "Ampandrofoana".

se fixèrent un certain nombre de droits d'usage sur les terres libres, pour eux et pour leurs descendants. Nous avons d'ailleurs pu remarquer dans le commentaire de la carte IV que ces droits n'ont pas totalement disparus du terroir.

L'unité d'exploitation fonctionnait dès lors à l'échelle de la grande famille, c'est-à-dire du père et des différents ménages constitués par ses enfants. La terre n'était pas partagée, mais restait indivise, le produit des récoltes étant simplement redistribué entre les ménages.

Le village d'autrefois peut donc être qualifié de patriarcal et de communautaire. Les anciens le qualifiait<sup>ent</sup> de "grande famille" où les différences sociales ne s'accusaient point, et où les grands se devaient de protéger les faibles. Le village avait ses "pères" et son culte; Famadhinas, circoncisions et fêtes diverses réunissaient l'ensemble de la communauté et exprimaient son unité.

Cette brève représentation laisse déjà prévoir une transformation profonde de la vie villageoise.

Le tissu uni du village s'est en effet déchiré en une multitude de carreaux indépendants les uns des autres. En ce sens la fin de l'habitat groupé est le signe d'une dynamique nouvelle; elle reflète la désintégration de l'ancienne communauté villageoise et le désir hautement affirmé par chacun de son indépendance.

Les liens communautaires mais aussi de parenté se sont singulièrement relâchés; la famille est devenue restreinte, chaque ménage forme une unité autonome et indépendante. De la même façon système d'entraide et propriété patriarcale ne sont plus réduits qu'à des survivances; l'individualisme est devenu la nouvelle loi du village.

Il suscite toutefois des réactions ou des attitudes qui suivant les cas peuvent être très variables.

## II - Le développement de l'individualisme.

La vie villageoise d'aujourd'hui peut se caractériser par la volonté d'indépendance réclamé par chacun, la pénétration de l'économie monétaire et l'oubli et la désuétude dans lesquels sont tombées les anciennes pratiques communautaires.

Les types d'entraide traditionnels ne sont plus qu'une survivance.

### 1) - Les formes actuelles d'entraide:

Si les grandes associations de travail qui aux temps passés réunissaient tous les hommes en âge de tenir un angady ont disparues, les habitudes de travail en équipe sont restées vivaces chez certains villageois.

Les formes actuelles de l'entraide relèvent plus ou moins de l'esprit du valin-tanana traditionnel, mais elles sont beaucoup moins importantes.

La plus grande association de travail du village est constituée par une équipe de sept jeunes gens. On ne trouve ailleurs que des équipes beaucoup plus réduites et instables.

L'équipe des "jeunes" est la plus importante. Elle se reconstitue chaque année dans la période qui précède les grands travaux agricoles et intervient surtout dans le labour des rizières, parfois la récolte. Le nombre des journées de travail effectuées dans le cadre de la mpikambana ne dépasse guère 20 ou 40 jours par an.

Cette équipe associe un travail libre et réciproque entre ses divers membres et un travail salarié effectué à la demande de l'extérieur. Les salaires sont alors répartis à tour de rôle entre chacun des membres de l'équipe. L'équipe d'entraide a ainsi tendance

à devenir une équipe de salariés se louant parfois hors du village. Les femmes constituent aussi au moment du repiquage et du sarclage, des équipes de travail, qui ne coïncident pas nécessairement avec celles de leurs époux ou de leurs frères. Elles pratiquent de la même façon entraide et salariat.

Les associations de travail se fondent généralement moins sur les liens familiaux que sur des liens de voisinage. Ainsi l'équipe des "jeunes" est-elle presque entièrement constituée à partir du hameau sud, tandis que les associations plus réduites sont surtout l'expression des hameaux du nord et du centre.

Les unes et les autres sont plus ou moins instables. Il n'est pas rare qu'à la suite de disputes, elles se fractionnent en pleine saison de travail et que certains membres fassent ensuite cavaliers seuls. Les équipes se font et se défont à la mesure des ententes ou des disputes; en un sens leur degré de cohésion exprime le climat intérieur du village.

Il reste toutefois significatif que ce soit l'équipe des jeunes qui offre le plus de stabilité et de continuité. Ce sont en effet très souvent les plus démunis du village.

L'entraide perd ainsi son caractère communautaire. Elle s'individualise, lorsqu'elle consent encore à s'exercer, au niveau de 2 ou 3 cultivateurs souvent voisins et seulement pour la durée des labours. Ailleurs elle se monnaie chez les plus pauvres dans une équipe de salariés qu'on achète de l'extérieur. De toute façon elle perd son sens originel.

De même l'entraide familiale est devenue symbolique. Seul le soutien apporté par les fils au père vieilli est resté encore vivace; par contre l'entraide entre frères et à plus forte raison entre cousins est devenue à peu près nulle. Elle implique toujours

lorsqu'elle existe une règle de réciprocité; ainsi le prêt d'une charrue ou d'une charrette à un parent n'est jamais gratuit et exige une somme d'argent (500 Fmg.) ou bien une contre partie en travail.

Les relations d'entraide traditionnelle, où pratiquement, selon les anciens, tout le village s'unissait dans un travail communautaire, ont donc éclaté en divers petits groupes où la réciprocité du travail est devenue la loi dominante. Elles tendent de plus en plus à être remplacées par des relations salariales.

## 2) - Le développement du salariat.

Le salariat, et d'une façon plus générale le rôle prédominant joué par l'argent, règlent de plus en plus les relations de travail au sein de la société villageoise.

### - Employeurs et salariés.

L'enquête a montré que sur les 55 hommes du village en âge de travailler, on pouvait établir les proportions suivantes:

- 36 utilisent des salariés tout au long de l'année, mais particulièrement au moment des labours et des travaux sur rizières.

- 14 n'emploient par contre jamais de salariés, mais au contraire louent leur force de travail sur la terre des autres. On compte parmi eux les 7 membres de l'équipe des jeunes; les autres préférant travailler isolément ou par groupe de 2 ou 3.

- Enfin 5 villageois seulement prétendent travailler seuls.

Ces chiffres révèlent une disproportion étonnante entre les 36 paysans qui distribuent des salaires et les 14 qui en reçoivent. En simplifiant les rapports, on peut affirmer que les 2/3 de la population masculine du village emploient périodiquement le dernier

tiers. Par ailleurs, il est intéressant de remarquer que c'est dans ce dernier tiers que les pratiques d'entraide sont restées les plus vivantes; elles ont en revanche complètement disparues au niveau des villageois ~~les~~ plus fortunés.

- La main d'oeuvre extérieure.

Au moment des grands travaux certains notables du village font appel à la main d'oeuvre des villages voisins. Des rapports de "clientèle", qui dans une vision sociologique, seraient intéressants à analyser, sont ainsi dressés entre certains "grands" de Tsarahonana et une main d'oeuvre salariée pauvre en terres, extérieure au village.

Ainsi A.R., robuste vieillard, petit fils d'un des premiers ancêtres fondateurs du village, emploie-t-il toujours des salariés dans un hameau voisin de l'Ankembreny IV. Il s'agit là d'anciens andevos, établis sur le bourrelet de berge . nord de la plaine et dont les parents travaillaient auparavant au service de l'ancêtre de A/ R... Bien qu'ayant quitté leur village au moment de leur libération, ils ont conservé avec leurs anciens maîtres des rapports ambigus. Ils continuent à travailler sur leurs terres et reçoivent en retour des salaires et certains "bienfaits" tels que des cadeaux ou une aide en nature.

Le rapport servile s'est ainsi muté en rapports de patron à salarié, mais où toute trace de l'ancienne condition semble ne pas avoir disparue. Ces rapports de "clientèle" sont en revanche absolument refusés par les descendants d'anciens esclaves qui habitent le village. Repliés sur eux-mêmes, ils ne participent guère aux associations d'entraide qui pourraient les unir aux hovas, et répugnent autant à travailler sur les champs de ceux-ci. Ils préfèrent en général "chercher des salaires" à l'extérieur du village et

souvent émigrent saisonnièrement vers des régions relativement éloignées.

- Les salaires.

Un salaire d'ouvrier agricole revient en moyenne à 80 Francs malgaches la journée, plus la nourriture. Celle-ci est d'ailleurs coûteuse car il va de l'honneur du notable de bien nourrir ses salariés. Il lui faudra donc fournir du riz et éventuellement de la viande de porc. Dans les périodes de soudure ou de pénurie, cela implique de grosses dépenses, d'autant plus que les équipes sont souvent nombreuses (8 hommes pour les labours, 10 femmes pour le repiquage). Pour un hectare de rizière, les frais de main d'oeuvre et de nourriture dépassent souvent 3.000 Francs malgaches.

C'est d'ailleurs principalement aux travaux de rizières que sont utilisés les salariés; les travaux sur cultures sèches sont en effet effectués dans le cadre de la famille ou de l'entraide traditionnelle.

Employer des salariés exige de grosses sommes d'argent. On peut toutefois remarquer que sur les 36 paysans utilisant une main d'oeuvre salariée: 25 exercent une profession secondaire ou une activité annexe rémunérée qui leur permet précisément de fournir l'argent nécessaire. Les autres sont en général des anciens trop âgés pour pouvoir travailler eux-mêmes, mais qui disposent de terres de rizières généralement importantes.

o  
o

L'analyse des règles d'entraide montre que celle-ci reste surtout un phénomène de jeunes et un phénomène de pauvres. La paysannerie plus fortunée qui distribue des salaires est par contre extrêmement individualiste. Elle ne participe à aucun type d'entraide ou d'association autre qu'étroitement familiale.

C'est à l'intérieur de ce groupe que l'individualisme, destructeur des coutumes communautaires et du valintanana, apparaît le plus prononcé. C'est à lui et à son dynamisme que l'on doit le développement et l'ampleur prise par les relations salariales et monétaires au village.

Cet esprit nouveau et individualiste se retrouve par ailleurs très marqué dans l'évolution du droit de propriété et des règles de succession.

### 3) - L'évolution du droit de propriété.

Nous avons dans le commentaire de la carte V défini les grandes lignes du régime foncier en usage sur le terroir et montré qu'il n'y avait pas de code fixe de la propriété, mais seulement un droit coutumier qui évoluait vers une appropriation individuelle des terres de culture. Ceci ne va pas sans poser quelques problèmes.

#### a) - Les règles du partage et de la succession.

Lors des héritages, les secteurs de culture permanente, c'est-à-dire essentiellement les rizières et les champs de culture intensive ou semi-intensive sont régulièrement partagés entre les différents héritiers. Toutefois certaines terres de culture peuvent être à l'occasion des mariages, préalablement concédées en "dotation".

#### - Les dotations.

Au fur et à mesure que se constituent les jeunes ménages, le père accorde à ses enfants des dotations provisoires en rizières ou champs de cultures sèches. Celles-ci n'obéissent jamais à des règles précises, le chef de famille reste en effet le seul juge de leur importance.

Ainsi la dotation des filles est souvent inférieure à celle des garçons, à plus forte raison lorsqu'elles quittent leur village pour se fixer dans celui de leur époux. De même les fils qui ont émigré et vivent à l'extérieur obtiennent rarement une dotation ou bien très inférieure à celle de leurs frères restés au village.

Cette première redistribution obéit donc généralement à deux principes. Dans la part des terres concédées aux jeunes ménages, il y a toujours une priorité pour ceux qui restent fixés au village. D'autre part les terres ainsi "prêtées" aux jeunes ne sont que minimes à l'égard de la part conservée par le père.

- La partage définitif.

Le partage définitif de la propriété intervient seulement à la mort du père après entente entre ses différents héritiers. L'accord n'est d'ailleurs pas toujours facile à obtenir. Certains champs ou certaines rizières peuvent ainsi rester indivises ou incultes parce que personne n'a réussi à se mettre d'accord sur les modalités de leur partage.

Quoiqu'il en soit on ne trouve rien ici qui puisse évoquer un droit d'aînesse; ceux qui restent fixés au village s'attribuent la part majeure de l'héritage au détriment de ceux qui sont partis.

En règle générale, cette coutume aboutit d'ailleurs à une inversion du droit d'aînesse. Il nous est en effet apparu que ce sont les fils aînés, mariés les premiers, qui s'expatrient le plus volontiers, tandis que les cadets, restés plus volontiers auprès du père, s'associent en général à la culture et à la récolte de ses champs. Ils sont dès lors les mieux placés au moment du partage définitif, bien qu'à cette occasion des fils ou des filles émigrés reviennent parfois s'établir au village. Entre les enfants restés ou revenus, le partage a lieu sur des règles d'égalité.

La partage favorise donc les enfants restés au village au détriment des fils ou filles aînés qui l'ont quitté. Cette coutume se justifie, selon les villageois, par les charges financières permanentes qu'implique la garde de la tombe des ancêtres et les honneurs dus à leur mémoire, qu'il s'agisse de l'entretien du tombeau ou de l'organisation des famadhinas.

Cette pratique empêche un morcellement trop extrême ou trop rapide de la propriété. Elle ne peut toutefois éviter une extrême complication de la structure foncière (Voir carte IV).

b) - La complication de la structure foncière.

De nombreux propriétaires "absents" du village possèdent des terres de culture sur le terroir, particulièrement des rizières (Voir carte IV).

La plupart de celles-ci relèvent de montagnards émigrés sur les hautes terres de l'Ankaratra (25%). Ceux-ci d'ailleurs ne sont pas à proprement parler des étrangers; les liens de filiation et de parenté sont toujours très forts entre le peuplement des villages de plaine et celui des sommets. Une certaine partie de ces rizières acquises aux "montagnards" résultent d'héritages, les autres ont été achetées aux habitants de la plaine.

Une dernière fraction de la superficie rizicole relève de propriétaires "absents" ou étrangers au village. Mais les rizières, qui ont pu être conservées par des villageois émigrés dans des régions lointaines, sont peu nombreuses; elles représentent au total moins d'un hectare.

Les propriétaires "absents" habitent en général des villages proches, éloignés au maximum de quelques kilomètres. Ainsi 7,5% des rizières du terroir peuvent être considérées comme l'effet de

dotations à l'extérieur. Les autres, soit 17,5%, résultent plus simplement d'un emboîtement progressif avec les terroirs voisins favorisé par les nombreux mariages inter-villageois et l'indécision de certaines limites (Voir carte IV).

L'appropriation individuelle et les règles de partage qui en ressortent, aboutissent en dernier lieu à une complication de la structure foncière dans le terroir inondable et dans les champs de culture permanente. Cette appropriation est en outre à la source de nombreux conflits ou disputes sur les champs de la montagne.

c) - Les conflits fonciers.

La carte V nous a révélé une extension des droits individuels sur des sols relevant à l'origine de droits de lignage plus ou moins usés.

Des conflits permanents existent en effet entre certaines familles qui estiment avoir des droits traditionnels sur les étendues de la montagne et d'autres villageois qui s'obstinent à y effectuer des cultures. Ce genre de conflits peut d'ailleurs opposer, à la suite d'une mésentente dans le partage, les membres d'une même famille, des cousins et parfois des frères. Sur les limites indécises du terroir, il oppose souvent des habitants de Tsarahonenana à ceux des villages voisins.

Mais les disputes les plus graves dressent des familles hovas contre leurs voisins du quartier des anciens andevos dans le hameau sud. Ceux-ci démunis de tout droit traditionnel sur le terroir connaissent en effet des problèmes particuliers lors de chaque mises en culture. Certains d'entre eux remettent ainsi en culture les friches abandonnées de leurs voisins hovas. Les conflits, le plus souvent "rentrés", éclatent parfois en violentes altercations, sans

qu'aucune autorité supérieure ne puisse trancher le débat.

Les tenants de la coutume considèrent en effet qu'une terre de culture appartient à celui qui l'a travaillée le premier et que ce droit est ensuite transmis à ses descendants. Les autres et en particulier les descendants de familles moins privilégiées s'appuient sur les avis récents de l'administration et considèrent qu'une terre abandonnée depuis cinq ans devient libre et peut être dès lors mise en culture par un nouveau venu.

Le sentiment récent de la propriété individuelle des sols cultivés engendre donc un certain nombre de malaises et de lézardes à l'intérieur de la société villageoise. Elle s'oppose en définitive au libre usage des terres par les plus démunis. Il n'y a guère que dans l'éloignement montagneux du terroir que les sols restent encore d'usage collectif.

L'individualisme est donc aujourd'hui de rigueur. Chacun travaille pour soi et tente de résoudre ses propres problèmes par lui-même. L'attachement traditionnel aux liens familiaux est de moins en moins apte à redonner une certaine cohésion à la société villageoise.

Cet individualisme prend une expression nouvelle dans le développement des activités secondaires. Certains villageois cherchent à gagner ailleurs un argent que l'immobilisme du système de culture essentiellement vivrier, et l'exiguité des terres de rizière ne permet guère de fournir.

Ces activités secondaires représentent un très important facteur d'évolution de la société villageoise.

### III - La part des activités secondaires.

L'analyse des processus d'entraide et du salariat montrait déjà une très grande importance des activités secondaires. Près de la moitié de la population active masculine, soit 25 hommes sur 55 exercent à Tsarahonenana une activité annexe et rémunérée en marge de leur occupation agricole traditionnelle.

Les activités secondaires les plus importantes relèvent de deux domaines précis: l'artisanat lié à la construction des cases et des tombeaux, et le convoyage par charrette des récoltes de pommes de terre.

#### 1) - Les artisans maçons.

L'artisanat lié à la construction semble avoir pris ces dernières années un essor assez remarquable.

La construction de tombeaux et de cases modernes en briques rouges et toit de tôle occupe à Tsarahonenana 8 artisans, maçons ou charpentiers, travaillant dans le cadre d'équipes de petite taille. Celles-ci sont généralement constituées par l'association d'un maître d'oeuvre et de 2 ou 3 manoeuvres qui lui servent d'aides tout en apprenant le métier. Ils jouent en quelque sorte le rôle d'apprentis.

Contrairement aux équipes d'entraide agricole qui se fondent sur des liens de voisinage, les équipes de maçons sont presque toujours à base familiale.

Ces équipes sont polyvalentes, c'est-à-dire qu'elles peuvent en principe répondre indifféremment à une demande de construction de tombeaux ou de cases. Pourtant elles apparaissent dans les faits plus ou moins spécialisées.

### III - La part des activités secondaires.

L'analyse des processus d'entraide et du salariat montrait déjà une très grande importance des activités secondaires. Près de la moitié de la population active masculine, soit 25 hommes sur 55 exercent à Tsarahonenana une activité annexe et rémunérée en marge de leur occupation agricole traditionnelle.

Les activités secondaires les plus importantes relèvent de deux domaines précis: l'artisanat lié à la construction des cases et des tombeaux, et le convoyage par charrette des récoltes de pommes de terre.

#### 1) - Les artisans maçons.

L'artisanat lié à la construction semble avoir pris ces dernières années un essor assez remarquable.

La construction de tombeaux et de cases modernes en briques rouges et toit de tôle occupe à Tsarahonenana 8 artisans, maçons ou charpentiers, travaillant dans le cadre d'équipes de petite taille. Celles-ci sont généralement constituées par l'association d'un maître d'oeuvre et de 2 ou 3 manoeuvres qui lui servent d'aides tout en apprenant le métier. Ils jouent en quelque sorte le rôle d'apprentis.

Contrairement aux équipes d'entraide agricole qui se fondent sur des liens de voisinage, les équipes de maçons sont presque toujours à base familiale.

Ces équipes sont polyvalentes, c'est-à-dire qu'elles peuvent en principe répondre indifféremment à une demande de construction de tombeaux ou de cases. Pourtant elles apparaissent dans les faits plus ou moins spécialisées.

a) - La construction des tombes.

Dans l'âme malgache, les honneurs à rendre aux ancêtres sont au moins aussi importants que les hommages qui sont dûs aux vivants. La prospérité acquise par une famille doit donc servir à "honorer" le tombeau ancestral. C'est là sa dignité et la source de son prestige.

Périodiquement il faut donc entretenir le tombeau, refaire les peintures et éventuellement l'agrandir. Il est significatif de remarquer qu'à Tsarahonenana, les tombes des quelques 4 ou 5 grands ancêtres dont dérivent les familles dominantes sont parmi les plus belles et les plus prestigieuses du village.

Les immigrants récents, établis depuis une ou deux générations n'ont donc de cesse tant qu'ils n'auront pas construit un nouveau tombeau dans leur région d'accueil. Les équipes de maçon spécialisées dans le travail de la pierre ont <sup>donc</sup> beaucoup moins de travail à Tsarahonenana que sur les terres où se fixent de nouveaux immigrants en particulier sur les fronts pionniers de la montagne.

D'autre part, la fin de l'esclavage en restituant leur dignité d'hommes libres à la masse des anciens esclaves, leur a donné en même temps que le droit d'avoir des rizières celui d'avoir des ancêtres. Par conséquent au fur et à mesure de leur enracinement dans un endroit précis, les anciens andevos se sont empressés de construire des tombeaux. Il est à cet égard significatif que B.R. et son fils spécialisés dans la construction de tombeaux soient descendants d'anciens esclaves et travaillent surtout par l'intermédiaire de relations de parenté éparpillées un peu partout dans la région.

La construction d'un tombeau coûte une somme relativement élevée, 75.000 Francs malgaches, pour les travaux d'intérieur et

d'extérieur. Le travail effectué en équipe dure près de 4 mois, et implique par moment l'appoint de manoeuvres. Il faut en effet chercher des pierres en montagne, les convoier, puis les tailler en blocs cohérents et enfin les assembler. L'élaboration d'un tombeau est aussi une oeuvre d'art; il faut ~~de~~ ciseler les garnitures et cercler la pierre de motifs plus ou moins géométriques.

Souvent la famille se réserve l'aménagement intérieur du tombeau, et ne demande aux artisans que la construction de l'édifice extérieur. Le prix de revient est alors beaucoup moins élevé, en moyenne 17.500 Francs malgaches. C'est en effet l'aménagement intérieur du tombeau qui est le plus délicat; celui-ci se subdivise parfois en plusieurs pièces creusées d'alvéoles où reposent les morts.

Au cours de l'année 1965, l'équipe de Tsarahonenana a pu construire un tombeau en entier, ainsi que 3 extérieurs. Elle a ainsi gagné, pour un total de 10 mois de travail, 136.500 Francs MG., à partager entre le père et le fils, mais auxquels il faut déduire les frais de main d'oeuvre occasionnelle. Le salaire journalier correspond dès lors à une somme comprise entre 250 et 300 Francs MG.

#### b) - La construction des cases.

Les artisans maçons attachés principalement à la construction des cases sont au nombre de 6. Trois d'entre eux ont formé une équipe sur Tsarahonenana. Les autres travaillent dans des équipes extérieures au village.

A l'intérieur de l'association formée sur le village, chacun est plus ou moins spécialisé, soit dans le crépissage et la charpente, soit dans la maçonnerie. L'équipe peut aussi se faire aider par des manoeuvres recrutés sur place.

Les travaux n'envisagent que l'ensemble extérieur de la maison, c'est-à-dire le gros oeuvre. L'équipe élève les murs, le plafond, la toiture ainsi que la charpente générale, mais ne s'occupe pas de l'aménagement intérieur de la maison, portes, fenêtres, plancher, escalier, etc... Le plus souvent cette dernière partie des travaux est effectuée par le propriétaire lui-même ou par une nouvelle équipe de menuisiers.

Pour le total de ces travaux les maçons reçoivent un peu plus de 15.000 Francs MG. à répartir sur 25 à 30 jours de travail. Le salaire journalier gravite donc entre 200 à 250 Francs MG. pour les ouvriers spécialisés, et entre 150 à 180 Francs MG. pour les aides.

L'équipe construit en moyenne entre 3 à 5 maisons par an. Tout compte fait, elle est beaucoup moins absorbée par cette activité que l'équipe attachée aux constructions des tombes.

Les demandes de construction s'avèrent en général assez régulières et il ne semble pas y avoir un esprit de concurrence entre les différentes équipes de maçons. La majeure partie de la clientèle est formée par les montagnards établis sur les hautes terres de l'Ankaratra, qui se font construire, en prévision de leurs vieux jours, des cases modernes impliquant travaux de maçonnerie et de charpente, à Ambohibary ou dans les villages de la plaine.

Toutefois, les équipes de maçons, une fois formées et habituées à travailler dans un cadre au départ étroitement régional, débordent très vite les limites de la plaine ou du canton, pour chercher à se créer une clientèle dans des régions plus éloignées. L'équipe de Tsarahonenana travaille par exemple autant à l'intérieur du canton d'Ambohibary que dans les régions d'Ambato-Lampy (80 kilomètres par la route) ou de Faratsiho (45 kilomètres). Les relations de parenté, établies dans les districts extérieurs par le jeu des mariages éloignés sont alors très utiles au lancement des premières commandes,

les autres suivent par la vertu de l'exemple et des connaissances nouées.

Il serait d'ailleurs intéressant dans une étude plus générale sur l'artisanat et les activités secondaires, de rechercher s'il n'y a pas là un phénomène de spécialisation régionale dans une activité secondaire précise. Les équipes de maçons formées dans les plaines surpeuplées de l'Ankaratra rayonnant dans les régions périphériques à la recherche d'un travail de construction dont elles monopoliseraient plus ou moins le marché? Le caractère limité de notre enquête ne nous permet pas, sur ce dernier point, d'avancer un élément quelconque de réponse.

## 2) - Les charretiers transporteurs.

Au village, 6 paysans doublent de la même façon leur activité agricole traditionnelle par des ressources secondaires liées au transport par charrette des produits destinés à être vendus sur Ambohibary, puis sur Tananarive.

Cette dernière activité est assurément plus traditionnelle que l'artisanat des maçons; elle ne déborde pas du cadre limité du village et de ses alentours. Elle ne nécessite pas non plus l'attribution d'une qualification précise.

Il suffit simplement d'avoir une charrette et un attelage de boeufs de trait; donc au préalable l'investissement d'un capital déjà important. Une charrette fabriquée à Ambohibary revient dans les 25.000 Francs MG. et un attelage suivant l'âge et la qualité des boeufs, entre 30 et 50.000 Francs MG.

La charrette, moyen essentiel de circulation de produits de la région sert surtout à transporter des pommes de terre. La plupart des transports sont effectués pour le compte de collecteurs qui

achètent les pommes de terre dans les villages et louent ensuite des charretiers transporteurs pour le convoi jusqu'à un point de transbordement précis.

Le prix du transport tient moins compte de la distance à parcourir que du poids transporté. On compte en général un franc MG. par kilog, ainsi une soubique de pommes de terre d'un poids de 50 kilogs revient à 50 Francs MG. pour son transport. Le convoi d'une charrette pleine de Tsarahonenana à Ambohibary est payée 400 Francs MG.; celui d'Andranomangamanga 500 Francs MG. pour un trajet pourtant double et montagneux.

La saison des transports commence en novembre avec les premières récoltes de pommes de terre sur le bourrelet de berge; elle s'étale ensuite jusqu'en juin ou juillet au rythme des livraisons des champs de tanety ou de haute montagne.

Un charretier transporteur fait alors en moyenne un convoi par semaine, qui lui prend la journée entière et se prolonge souvent dans la nuit. Les 2/3 des convois s'organisent entre Andranomangamanga et Ambohibary. Là encore, les liens de parenté qui unissent les pionniers établis en haute montagne et leurs cousins restés à Tsarahonenana sont pour beaucoup dans la participation des charretiers du village au trafic quasi continu des pommes de terre de la montagne.

En dehors des pommes de terre, le transport est beaucoup plus épisodique et diffus. Au moment des semis ou repiquage, les charrettes peuvent être louées pour le transport du fumier; elles peuvent aussi servir au convoyage de la récolte du riz commercialisé et dans une mesure moindre à celui du charbon de bois réalisé à partir des Mimosas. Le transport et la production de ce charbon de bois est en effet une activité accaparée plutôt par d'autres villages du nord de la plaine.

Le convoyeur est donc un salarié employé par les collecteurs qui organisent le système d'écoulement des pommes de terre jusqu'à la route. C'est aussi une activité dure et harassante réservée aux hommes dans la force de l'âge.

Le convoyeur marche à côté de la charrette et dirige les boeufs par cris et coups de fouet. Dans le cas d'un aller et retour Andranomangamanga-Ambohibary, il faut effectuer 40 kilomètres dans une seule journée avec à chaque bout un chargement et un déchargement de la charrette. Le retour s'effectue la nuit tombée. Les jours de pluie et dans les mois de saison chaude, lorsque la piste n'est plus que boue liquide où s'enlise la charrette surchargée, le voyage devient très lent. L'homme doit pousser la charrette qui s'embourbe. Surmenage des bêtes et fatigue de l'homme se rejoignent alors dans une même lenteur exténuée.

Un convoyeur peut faire dans l'année 30 à 40 transports et gagner de la sorte entre 12 à 15.000 Francs MG. L'épuisement de l'homme qui en résulte égale l'usure des bêtes et celle du matériel. D'autre part pour soutenir un tel travail les boeufs exigent une nourriture abondante et riche que les pâturages dégradés ne peuvent fournir. Le charretier doit donc faire appel aux tubercules et souvent acheter de la paille de riz à Ambohibary.

Tout compte fait, la journée d'un charretier ne doit pas apporter, en bénéfice net, plus de gains que celle des artisans maçons. Elle suppose en outre l'amortissement du capital élevé que représente l'achat de la charrette et des boeufs, une extrême résistance physique et aussi moins de possibilités dans l'extension des journées de travail.

L'artisanat de construction et les activités de convoyage sont donc les deux grandes ressources secondaires du village. Elles procurent ainsi des gains supplémentaires à 14 personnes soit plus du 1/4 de la population active masculine du village.

On remarque aussi que ces deux activités sont chacune d'une façon différente, en relation avec les fronts pionniers de la montagne. Les premières en effectuant pour le compte des montagnards les plus fortunés des constructions de cases et de tombeaux souvent prestigieuses, les seconds en assurant une partie du transport de leurs récoltes vers les axes routiers. En un sens, toutes deux sont filles de la prospérité acquise par certains colons dans les activités pionnières de la montagne.

Un peu plus d'une dizaine de villageois ont par ailleurs des ressources secondaires diverses.

### 3) - Les ressources secondaires diverses.

Ces activités secondaires diverses peuvent se ranger sous deux rubriques. Les premières ressortent d'activités commerciales plus ou moins permanentes, les secondes sont liées à des emplois fixes distribués par la municipalité d'Ambohibary.

#### a) - Les activités commerciales.

Tsarahonenana ne connaît que deux commerçants à temps complet; il s'agit d'un père et de son fils. Ils travaillent la plus grande partie de l'année comme marchands sur le "zoma" quotidien de Tananarive.

Père et fils vendent des choux et des tomates en permanence sur le marché de la capitale. Ils achètent ces produits sur place et

les revendent dans la journée. Il arrive parfois que le fils aille lui-même collecter les tomates dans la plaine de Tananarive et les choux fleurs à Tsaramody, au sud de la plaine d'Ambohibary.

Tous deux couchent dans la halle des marchands de Tananarive, c'est-à-dire roulés dans une couverture à même le sol. Femmes et enfants habitent en permanence à Tsarahonenana. Le fils revient au village périodiquement, en moyenne deux fois par mois, le père ne revient qu'au moment des grands travaux sur la rizière.

Certains villageois s'adonnent à des formes de commerce moins prenants. L'un d'eux est par exemple "gargottier" les jours de marché à Ambohibary; il y vend des gâteaux et des plats de riz assaisonnés de sauces.

Un autre est pâtissier. Le père et sa fille sont chaque jour de marché au bord de la piste qui passe au bas du village et vendent sous une hutte, des gâteaux ou beignets de riz, des tasses de café ainsi que des cigarettes au détail. On les retrouve dans la même occupation, le lundi sur le marché au nord de la plaine près d'Avarabary. Ce pâtissier arriverait, en période de pointe, à gagner sur les marchés près de 500 Francs MG. par semaine.

En dernier lieu, un villageois travaille chaque jeudi à Ambohibary comme aide boucher.

Ces formes de commerces sont donc, à l'exception des deux marchands de Tananarive, moins régulières que les précédentes. Leur chiffre d'affaires est aussi beaucoup plus fluctuant. Elles sont en général le fait d'hommes déjà plus âgés.

#### b) - Les activités administratives.

Les différents services de la mairie d'Ambohibary emploient 5 habitants de Tsarahonenana.

Trois d'entre eux sont employés comme manoeuvres dans l'équipe des cantonniers qui travaille à l'entretien des deux grandes pistes qui flanquent la plaine.

Un autre travaille sur le canal hydraulique qui dessert les villages de la bordure nord-ouest. Le dernier, enfin, est employé comme secrétaire à la mairie d'Ambohibary.

L'importance de ces activités administratives est d'ailleurs à Tsarahonenana exceptionnelles. Elles sont beaucoup moins développées dans les autres villages de la plaine.

En général, les salaires quotidiens sont de l'ordre de 170 Francs MG.

Enfin, deux villageois sont employés en tant qu'instituteur par la mission catholique d'Ambohibary.

#### IV - Le sens d'une évolution

Les chapitres précédents ont révélé à l'intérieur de la société villageoise un certain nombre de lignes d'évolution et de facteurs nouveaux.

La société traditionnelle, fondée à l'origine sur la grande famille, l'autorité patriarcale et l'entraide communautaire, est de plus en plus largement pénétrée par les circuits monétaires et désintégrée par le développement de l'individualisme.

Elle est donc en cours de transformations profondes, et partant engagée dans le sens d'une évolution dont il importe de saisir la dignification.

Cette évolution suscite en effet des réactions et attitudes fort diverses; elle n'est pas non plus sans creuser les écarts et différences sociales. On peut à Tsarahonenana distinguer trois

catégories précises de villageois: les "néo-paysans", les notables et les paysans pauvres.

1) - Les "néo-paysans".

A la suite de P. de Comarmond, nous appellerons "néo-paysans"(1) les villageois qui exercent une activité secondaire spécialisée à l'extérieur du village. Celles-ci sont à Tsarahonenana importantes puisqu'elles assurent des revenus monétaires dont certains élevés, à près de la moitié de la population active masculine.

Toutefois l'agriculture reste toujours l'activité principale, et ces néo-paysans se situent d'abord et en premier lieu comme des paysans. L'artisanat ou l'activité salariée exercée hors du village n'est jamais considérée que comme une activité mineure ou d'appoint. La source de profits réels ou permanents reste dans l'esprit des villageois, non pas le métier ou l'instrument qui permet de gagner de l'argent, mais la rizière et la production agricole traditionnelle.

Interrogés sur ce point, les villageois qui exercent une profession secondaire, même s'ils ne touchent plus que très exceptionnellement à une angady, se défendent de ne plus être paysan; "L'argent gagné sert essentiellement à payer les salariés qui mettent nos terres en culture". Le commerçant fixé à Tananarive nous fît à ce sujet une réponse significative:

"Si je suis devenu revendeur de légumes sur le zoma, ce n'est pas parce que je ne voulais plus être paysan...Au contraire, je reste et demeure paysan. Seulement il est arrivé qu'a un moment donné j'étais malade et trop fatigué pour pouvoir continuer à travailler mes rizières à l'angady, ou encore participer à l'équipe d'entraide du village...Il a donc fallu

---

(1) - Voir le rapport de Comarmond sur Ampandraofana (ORSTOM).

"trouver un moyen qui me permette de payer des salariés, et  
"par conséquent de gagner de l'argent...Voilà pourquoi je suis  
"devenu collecteur, puis maintenant revendeur à Tananarive".

Ainsi l'activité secondaire n'est pas pour le villageois un moyen de sortir de l'agriculture, mais au contraire une façon de renouer avec elle. C'est-à-dire que l'argent gagné à l'extérieur est moins recherché pour ses effets propres, que par les facilités qu'il permet à l'intérieur de la vie villageoise traditionnelle. Il autorise en effet l'emploi de salariés agricoles et évite par là de travailler dans le cadre d'une équipe d'entraide et de ses contraintes.

L'argent gagné à l'extérieur du village rejaillit à l'intérieur par la distribution de salaires aux journaliers agricoles. Mais il y a une grande disproportion entre les revenus permis par la plupart des activités annexes ou en marge de l'agriculture et les dépenses occasionnées par les salaires agricoles proprement dits. Nous avons vu plus haut que le décalage entre la journée rémunérée d'un charretier ou d'un maçon et celle d'un travailleur à l'angady, est en général du double ou du triple.

Tout en permettant de jouer à l'intérieur du village un rôle supérieur à la moyenne commune, puisqu'elles déterminent des relations de patron à salariés, les activités secondaires laissent donc une marge de bénéfices qui dans certains cas peut être appréciable. Elles permettent ainsi des dépenses de prestige (cases ou tombeaux), l'organisation de famadhinas somptueux, un niveau de vie plus large, l'achat de riz au moment des pénuries et comme nous avons pu le vérifier, l'achat de rizières.

Les phénomènes de vente ou d'achat de rizières sont pourtant relativement rares. Les paysans hésitent en effet à se déssaisir des biens que leur ont transmis leurs ancêtres; néanmoins certaines

ventes peuvent se produire au moment des crises de la soudure ou du paiement des impôts. Les ventes ont lieu dans un cadre surtout familial, la part d'héritage étant revendue à des parents plus fortunés.

L'acquisition d'argent par les activités secondaires entraîne donc prestige et puissance à l'intérieur de la société villageoise. Les néo-paysans se sentent en effet différents des paysans purs; l'argent manipulé et l'ouverture sur l'extérieur, leur confère un esprit et une mentalité particuliers. Ils ne sont pas sans jouir d'un certain prestige à l'intérieur du village, particulièrement à l'égard de leurs salariés.

Pourtant, et sur ce point nous sommes particulièrement en accord avec de Comarmond, il est rare que ces néo-paysans soient des novateurs au niveau de l'exploitation agricole. Ils apparaissent au contraire dans ce domaine parmi les plus traditionnels et les plus conservateurs du village. Ils n'investissent leurs bénéfices que très rarement dans la culture, que ce soit pour l'achat d'engrais ou d'un matériel de culture plus diversifié. L'argent acquis sert à atteindre un certain rang à l'intérieur du village; il est rarement productif.

Il ne semble donc pas que les néo-paysans soient un facteur de renouveau de l'économie villageoise et du système de culture. L'argent gagné par les ressources secondaires accuse les différences sociales entre les uns et les autres, développe l'individualisme et engendre de nouvelles formes de relations mais, du moins pour notre village, ne paraît guère être un facteur de progrès.

Dans la hiérarchie du village, les néo-paysans se situent au niveau des notables, c'est-à-dire parmi les "grands"; ils ne détiennent pourtant qu'une propriété foncière moyenne; la taille de leurs rizières se situe généralement entre 0,5 et 1 hectare par ménage.

La puissance et le prestige des notables découlent en revanche de voies différentes et plus traditionnelles. Ce sont celles que confèrent l'ancienneté, la généalogie et l'importance de la propriété foncière.

2) - Les notables.

Les notables sont les "pères" du village, c'est-à-dire les membres les plus âgés des familles dominantes. Ils détiennent les plus grandes superficies de rizières, en moyenne plus d'un hectare.

La carte VIII nous révélait que 8 propriétaires sur 59, accaparaient<sup>ent</sup> à eux seuls 13 hectares de rizières soit 41% des superficies rizicoles mises en culture par le village et 26% des cultures sèches.

Ceux-là sont les "grands" au sens où l'entend la tradition. De la même façon que les néo-paysans, ils emploient en plus de l'aide apportée par leurs enfants, des équipes de salariés agricoles payés à la journée.

Ces notables sont au village les seuls qui, par la taille de leur propriété foncière, puissent déborder du cadre strict de l'auto-consommation et assurer une certaine commercialisation à leurs produits, soit sur Ambohibary, soit envers d'autres familles du village, généralement leurs propres salariés.

La différence entre néo-paysans et notables tient donc en ce que les ressources monétaires qui servent à salarier les journaliers proviennent dans le dernier cas de revenus purement agricoles: vente de riz, de pommes de terre, mais aussi de porcs ou de tubercules traditionnelles: manioc ou saonjos.

Grands propriétaires traditionnels, c'est parmi eux que nous avons trouvé les paysans les moins conservateurs et les plus attentifs à leurs façons de culture ainsi qu'à toutes possibilités d'innovation.

Ainsi deux d'entre eux suivent-ils avec constance les conseils et procédés de la "riziculture améliorée", tant au niveau des semis et repiquages que de la régularité et l'efficacité des sarclages. En outre, un autre est volontaire pour réaliser les essais de la nouvelle variété de riz 1.300, comme du reste toute autre possibilité de culture nouvelle. Ces notables sont aussi les seuls du village à acheter les engrais préparés par le Service de l'Agriculture à Ambohibary.

Ils obtiennent dès lors les rendements sur rizière les plus élevés. Nous avons pu observer sur une parcelle haute du bord de la cuvette, un chiffre de 4 tonnes à l'hectare.

Il peut paraître curieux de constater que ce sont les notables, c'est-à-dire les forces traditionnelles du village, qui apparaissent les plus ouvertes à une amélioration technique du système de culture et inversement les néo-paysans ouverts sur l'extérieur et les plus engagés dans les processus de pénétration monétaire qui semblent, à cet égard les plus fermés et les plus conservateurs. Le paradoxe n'est d'ailleurs qu'apparent.

Pour les notables, l'essentiel des revenus provient de l'agriculture. Certains ajoutent à celle-ci quelques activités secondaires épisodiques: gargottier ou pâtissier les jours de marché, etc... mais ces bénéfices sont en fait menus. Il est donc normal que ceux-ci soient les plus réceptifs à tout ce qui peut représenter une amélioration ou une intensification de leur production.

D'ailleurs détenant les meilleures terres de culture du terroir ils sont souvent prospères. Par les champs du bourrelet de berge qu'ils accaparent pratiquement aux 8/10 éme, ils sont les premiers et les plus importants vendeurs de pommes de terre sur Ambohibary. Les seuls aussi à couvrir leurs propres besoins de riz et à pouvoir

les bonnes années, commercialiser une partie de leur récolte, ect..

En somme, toute la marge de productivité pourtant réduite du système de culture, telle que nous avons pu la décrire au cours de notre deuxième partie est le fait des notables et des "grands" propriétaires. C'est à partir d'elle qu'ils doivent faire face aux charges nombreuses que confère leur position sociale: le maintien d'un certain "standing" et le paiement de leurs salariés. Dans une certaine mesure leur prospérité est fonction des bonnes ou des mauvaises saisons de récolte. Ce sont en tous cas à Tsarahonenana les paysans les plus conscients des problèmes agricoles et les plus aptes à un éventuel développement du système agraire.

o

o .

"Néo-paysans" et notables se rejoignent donc à un certain niveau, qui est celui de la puissance et du prestige.

Les uns et les autres détiennent l'essentiel des terres de culture intensive, c'est-à-dire les rizières et les champs de bourrelet de berge ou de bas de pente. Tous utilisent des salariés, et aucun d'entre eux ne participe à une association d'entraide traditionnelle. Ils représentent l'ensemble de la paysannerie moyenne et fortunée du village, la plus jalousement attachée à son indépendance.

Toutefois il faut encore se garder là aussi de trop démarquer les deux groupes, ceux-ci en certains cas, peuvent se confondre. Quelques notables les moins âgés, jouissent en effet de ressources secondaires, en général liées au commerce, et cette tendance semble être appelée à encore se développer dans les années qui viennent. Il reste qu'en l'état actuel des choses, ces deux sources de puissance apparaissent clairement inscrites dans la structure villageoise. La première provient d'un argent gagné à l'extérieur hors des

circuits traditionnels, la seconde découle au contraire des droits de propriété traditionnels et de l'ancienneté.

Ces deux groupes vivent dans une certaine entente; ils sont souvent unis par des liens de mariage et de parenté. Ils ont en commun la puissance et l'autonomie, mais aussi un ensemble de charges liées à leur rang social, ainsi que certains devoirs envers leurs proches plus démunis.

### 3) - Les paysans pauvres.

A côté de ces deux grandes catégories de la société villageoise, subsistent les "paysans purs" ou les "paysans pauvres". Ceux-ci, moins nombreux que les premiers, constituent la totalité des salariés agricoles, et aussi des manoeuvres ou aides des artisans maçons. Ce sont souvent les plus jeunes, mais ce n'est pas toujours le cas. Ils représentent au total près d'une vingtaine de ménages du village, c'est-à-dire le tiers de la population d'ensemble.

Ces paysans pauvres peuvent se définir par deux grands caractères communs. Ce sont d'une part les plus petits propriétaires fonciers du village. D'autre part leurs seules sources de rentrées monétaires proviennent des salaires agricoles qui leur sont distribués par les notables ou les néo-paysans.

Les paysans pauvres sont les plus défavorisés par le partage foncier. Ce sont les fils nombreux de lignage malchanceux et leurs droits sur les parties les plus intensives et les plus productives du terroir sont minimes.

Tous figurent parmi les propriétaires de moins d'un demi hectare de rizière; quelques uns possèdent des parcelles réduites, reçues en dotation ou acquises dans le fractionnement d'un héritage

mais d'autres sont par contre totalement démunis. Cette exclusion du terroir rizicole se prolonge de la même façon sur les parties les plus intensives du terroir non-inondable. Les paysans purs n'ont pratiquement qu'une très faible participation aux champs de culture intensive du bourrelet de berge, des fonds de thalweg ou des bas de pente (Voir carte VII).

Par contre la mise en culture des champs non encore appropriés du terroir montagnard est en général à mettre à leur compte. C'est en effet sur les sols d'usage collectif de la montagne que se situe le principal domaine de culture des paysans pauvres. En moyenne chaque ménage met ainsi en culture entre 0,5 et 0,6 hectare de cultures sèches: (maïs ou pommes de terre).

Nous avons toutefois remarqué lors du commentaire de la carte VII que certains des contrastes fonciers étaient compensés par le fait que quelques paysans pauvres pouvaient cultiver des parcelles reçues en dotation, mais de superficie réduite, à l'extérieur du village. Et que d'autre part, la structure souple de la propriété permettaient à certains de ces paysans de participer aux cultures et récoltes de parents ou voisins plus favorisés.

Toutefois la seule source de revenus des paysans pauvres consiste dans les salaires provenant du travail effectué sur les terres des "Grands", ou d'une aide occasionnelle apportée aux équipes de maçons ou de cantonniers. Ils peuvent aussi bénéficier de dons ou de prêts de la part de leurs protecteurs et de leurs parents plus fortunés lors des périodes difficiles de la soudure ou à l'occasion des fêtes traditionnelles: circoncisions ou famadhinass.

Le problème de ces paysans pauvres est donc aigu. En dehors des salaires et de la protection de certains notables, ils apparaissent particulièrement démunis et dépendants. Rien d'étonnant à ce que ce soit dans ce dernier groupe que les anciennes pratiques

d'entraide se soient les mieux maintenues, mais aussi où les habitudes de départ soient les plus importantes.

La ressource ultime ne peut être en effet que l'émigration temporaire ou définitive. Elle a été et reste toujours au village très importante. Ce sera l'objet de notre dernier chapitre.

#### V - Les migrations.

Tsarahonenana a cessé depuis déjà un bon nombre d'années d'être un village d'accueil pour devenir un village de départ.

Les migrations et les possibilités de départ constituent une des données fondamentales de la géographie humaine du village. Elles sont de types divers.

Les mouvements de migration les plus importants ont lieu vers les hautes terres de l'intérieur de l'Ankaratra. Il s'agit là d'une "escalade" qui peut être provisoire ou définitive, mais au bout de laquelle se constituent de véritables fronts pionniers d'altitude. D'autres courants de migration à court ou moyen terme et de nature sensiblement différente, peuvent aussi avoir lieu vers des régions plus éloignées: le Moyen-Ouest en particulier et les régions déjà fortement peuplées de l'Imérina ou des alentours de Betafo.

Ces habitudes de départ et de mobilité, si elles relèvent dans le détail de causes diverses, résultent d'une première contradiction entre la croissance continue de la population du village et le système de culture statique et à faible productivité.

Il importe donc, avant de décrire ces phénomènes de migration proprement dit, d'analyser la situation démographique du village et d'en saisir les perspectives d'avenir.

1) - La pression démographique.

Nous n'avons pu effectuer un recensement démographique complet que pour les habitants fixés en permanence à Tsarahonenana, c'est-à-dire que par la force des choses nous avons omis les dix ménages ayant une résidence double, l'une de plaine et l'autre de montagne et qui n'étaient pas au village lors de notre recensement.

En tenant compte des "habitats doubles", le village compte 280 habitants et 59 ménages; sinon il regroupe habituellement 255 personnes réparties en 53 ménages. C'est sur ce dernier chiffre que portera notre analyse.

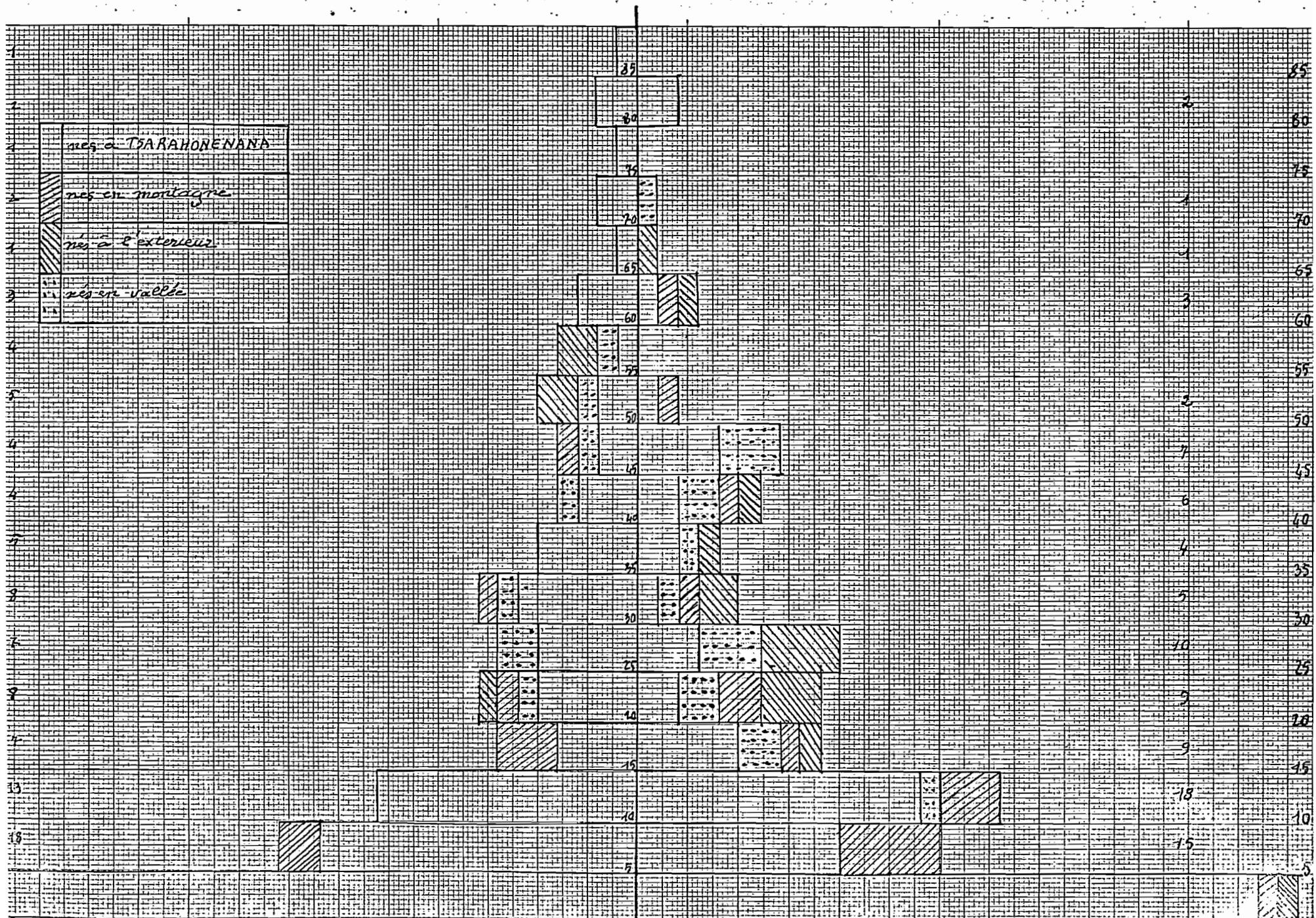
La composition par sexe de la population est bien équilibrée, puisque l'on compte 126 hommes pour 129 femmes. La taille moyenne du ménage est de 4,9 personnes par foyer, mais ce chiffre masque dans la réalité, des différences sensibles. Bon nombre de ménages âgés vivent seuls ou bien avec un ou deux petits enfants. En revanche les ménages jeunes atteignent rapidement des chiffres pléthoriques. Un couple a en règle générale une progéniture nombreuse; la moyenne se situant entre 5 et 10 enfants par ménage.

L'analyse de la pyramide des âges va nous permettre d'estimer par âge la composition de cette population, son origine géographique et en dernier lieu son rythme d'accroissement.

a) - Les classes d'âge.

La pyramide démographique révèle une structure de la population en classes d'âge fortement différenciée.

- sur 255 habitants, les classes d'âge comprises entre 0 et 20 ans représentent 146 individus dont 130 de moins de 15 ans.



mes à TSARAHONENANA  
mes en montagne  
mes à l'extérieur  
mes en vallée

Les moins de 20 ans représentent donc au village 57,9% de la population dont presque exactement 50% pour les moins de 15 ans.

- les chiffres décroissent assez rapidement lorsqu'on entre dans les âges adultes. Ainsi trouve-t-on entre 20 et 40 ans, 54 personnes, c'est-à-dire un pourcentage de 21,2% par rapport à la population d'ensemble.

- entre 40 et 60 ans on peut compter 36 personnes, soit un pourcentage de 14,2%.

- les plus de 60 ans représentent encore 17 personnes, soit 6,7%, dont 4 vieillards âgés de plus de 80 ans. L'un d'eux, qui d'ailleurs a perdu la mémoire, serait centenaire.

La pyramide démographique est donc d'une singulière jeunesse, plus accentuée encore que dans la moyenne générale de l'Imérina où les moins de 15 ans représentent selon le rapport S.C.E.T. 46% de la population.

A partir de 15 ans, le mariage des filles et le départ des garçons semblent par contre vider assez rapidement les classes d'âge qui suivent. On peut toutefois remarquer qu'en rapport aux adultes âgés de 20 à 40 ans, les plus de 40 ans constituent un chiffre de population presque similaire (20,9% contre 21,2%). Il existe en fait au village un nombre assez important de vieillards et personnes âgées.

#### b) - L'origine de la population.

La pyramide démographique peut aussi nous offrir quelques renseignements sur l'origine de cette population.

A partir de 15 ans, les hommes nés hors du village représentent 19 personnes sur 62, soit 32,2%. Cette proportion est nettement plus élevée chez les femmes, 36 sur 61, c'est-à-dire 59% du total, plus

de la moitié par conséquent.

Cette inégalité découle des règles du mariage. Nous avons vu en effet, que les femmes devaient en principe suivre leur époux sur son lieu de résidence, mais qu'il pouvait y avoir exception si la dotation de la femme en rizières était plus élevée que celle de son mari.

Ces chiffres prouvent toutefois que, l'habitat du mari fixe dans la majorité des cas, la résidence des nouveaux ménages. Sur les 36 femmes venues s'établir par mariage à Tsarahonenana, 7 sont issues des fronts de culture de la haute montagne, 15 proviennent d'autres villages de la plaine d'Ambohibary et enfin 14 de régions plus éloignées comme Ambato-Lampy ou le bassin d'Antsirabé.

Ces indications révèlent que les mariages avec des conjoints habitant des villages éloignés parfois de plusieurs dizaines de kilomètres, sont presque aussi fréquents que les unions entre habitants de villages relativement proches situés à l'intérieur de la plaine d'Ambohibary.

En fait d'après les dires des villageois et nos propres déductions, on peut affirmer en schématisant, que le 1/3 des mariages s'effectuent à l'intérieur du village ou avec la périphérie montagnaise immédiate, qu'un autre 1/3 a lieu avec les villages proches de la plaine d'Ambohibary et que le dernier tiers est réalisé dans des régions relativement éloignées.

D'ailleurs si un certain nombre de mariages sont le produit des circonstances et d'un choix réciproque des partenaires, beaucoup ont encore lieu sur présentation et après arrangement préalable entre les différentes familles. Il se crée ainsi parfois de véritables alliances entre des familles de Tsarahonenana et celles d'autres villages dont certains sont, comme il a été vu, éloignés.

~~En regard au nombre des enfants,~~ Ces unions apparaissent généralement extrêmement prolifiques.

c) - L'accroissement démographique.

Il est possible à partir des chiffres obtenus, d'estimer le taux de croissance de cette population. Un tel taux, établi sur une base numérique restreinte ne peut bien sûr avoir qu'une valeur relative et contingente; il donne toutefois un ordre d'idée.

En se basant sur les naissances des cinq dernières années et en ne comptant que les enfants ayant survécu, on arrive à une moyenne de 13 naissances par an au village, ~~soit un taux de croissance voisin de 50 pour 1.000,~~ ce qui est considérable.

A ce rythme et en supposant que tous les enfants restent sur place, la population du village aura dans 20 ans doublée. Or, à moins que le système de culture ne se transforme et ne s'intensifie, il paraît impossible que le terroir puisse assurer la subsistance à plus de 300 personnes et <sup>de</sup> à cinquante ou au maximum 60 ménages. L'émigration est donc une nécessité impérieuse pour le village, dans le présent comme dans la perspective des années à venir.

On aboutit de la même façon à une constatation identique en raisonnant à partir des ménages constitués. En effet si l'on regarde seulement les moins de 15 ans et si l'on considère que les filles, bien que ce ne soit pas toujours le cas, se marieront et habiteront à l'extérieur, tandis que les garçons se fixeront au village, on s'aperçoit que logiquement environ 70 couples devraient se créer en surplus au village dans un délai de 15 à 20 ans. En supposant qu'il reste alors une trentaine de couples des générations précédentes, on peut affirmer qu'un trop plein de 30 à 40 ménages ne pourra plus trouver place au village à ce moment là.

L'analyse de la situation démographique montre que la moitié de la génération nouvelle devra s'expatrier. Le taux de surcharge des classes jeunes apparait considérable.

L'émigration répond donc à Tsarahonenana à une obligation précise. Elle seule peut, dans l'état actuel des choses, garantir le maintien d'un certain équilibre entre la population et le terroir.

Les mouvements de migration revêtent plusieurs formes, tant par leur durée que par la situation de la région d'accueil et la nature du travail auxquelles elles donnent lieu.

On peut les répartir en deux grandes catégories:

- La première relève de migrations temporaires au sens classique du terme. De durée variable, elles représentent la recherche momentanée de salaires agricoles ou non, à l'extérieur du village.

- La deuxième relève par contre de mouvements beaucoup plus longs, qui, en bien des cas, aboutissent à une véritable émigration. Parmi ceux-ci, les départs de villageois vers les fronts d'altitude établis au coeur même de l'Ankaratra sont parmi les plus importants.

Nous traiterons séparément les grands traits de ces deux mouvements migratoires.

## 2) - Les migrations temporaires.

### a) - Les migrations à court terme.

Les migrations à court terme sont d'une durée plus ou moins brèves; il est rare qu'elles dépassent un mois. Elles sont surtout le fait des journaliers et des salariés agricoles, qui quittent périodiquement le village pour un temps précis à la recherche de salaires.

Ainsi l'équipe d'entraide du village a pu, durant notre séjour, travailler durant dix jours de suite à l'aménagement de rizières dans une vallée voisine. Mais ces cas de migration en équipe sont rares; le plus souvent l'homme part seul ou avec un parent et cherche pendant la saison des travaux agricoles à se louer de loin en loin. De même, les descendants d'anciens esclaves quittent régulièrement le village pour se faire embaucher lors des labours des rizières dans la région du lac Alaotra.

Les autres vont plutôt dans le Moyen-Ouest à Ankazomiriotra ou Mandoto, mais encore plus volontiers dans les régions du Sud de l'I<sup>11</sup>érina, c'est-à-dire celles d'où provenaient leurs ancêtres. Les salaires agricoles sont en effet plus élevés dans les régions d'Ari-  
vonimamo ou de Soavinandriana et les labours des rizières y sont effectués à une date plus précoce, ce qui permet aux salariés d'être de retour au village lorsque commencent chez eux les premiers travaux.

Ces migrations ne peuvent être que de courte durée, car ces paysans conservent leurs propres champs et cultures à Tsarahonenana.

Ces migrations sont d'autant plus importantes que l'année agricole précédente a été mauvaise et que les ressources disponibles sont réduites. C'est essentiellement par la pratique de cette recherche saisonnière de salaires agricoles hors du village que les paysans pauvres arrivent à équilibrer leur budget, à acheter le riz nécessaire et à payer le montant annuel de leurs impôts.

Ces migrations à court terme, effectuées par les journaliers agricoles, s'accompagnent de mouvements migratoires parfois plus longs et de nature différente.

b) - Les migrations à long et moyen terme.

Toutes les migrations ne consistent pas en une recherche saisonnière de salaires agricoles, certaines de durée beaucoup plus longues, représentent une tentative pour sortir du cadre agricole.

Celles-ci, le plus souvent liées à l'apprentissage ou à l'exercice d'une profession artisanale ou commerciale, sont dirigées vers les petits centres et les régions peuplées de l'Imérina du sud ou d'Ambato-Lampy. Elles sont effectuées par des jeunes non encore mariés et peuvent durer une ou plusieurs années pendant lesquelles toute activité agricole est pratiquement abandonnée.

Ainsi la plupart des "néo-paysans" du village ont-ils vécu un certain nombre d'années hors de Tsarahonenana, en moyenne 4 ou 5 ans. L'un d'eux était par exemple aide-chauffeur à Antsirabé, un autre barman, quelques uns étaient maçons, d'autres aides-boucher, etc... Ces villageois ont acquis dans les petites villes de l'Imérina où ils travaillaient, parfois un métier mais toujours des habitudes et des besoins nouveaux. C'est d'ailleurs un peu par leur intermédiaire que l'habitude de l'argent et le cortège de ses conséquences se sont introduits au village.

En effet, une fois revenus au village, ces jeunes n'acceptent plus que très difficilement de redevenir de simples journaliers agricoles. Ils cherchent donc une activité secondaire qui leur permette de retrouver l'indépendance perdue. En ce sens les activités secondaires ne font que prolonger les migrations à long ou moyen terme. Les "néo-paysans" sont d'abord et avant tout des "voyageurs" qui sont revenus au village et ont refusés leur ancienne condition.

Par ailleurs, il est rare que ces voyages se fassent à l'aventure. Le jeune homme quitte en effet le village pour un endroit

précis, souvent sur la proposition ou à l'appel d'un parent proche. Ces migrations sont, du moins au début, canalisées et encadrées par les relations familiales situées à l'extérieur. Elles sont d'ailleurs assez fréquemment liées aux mariages qui ont lieu dans des régions éloignées.

Ainsi il est fréquent qu'une femme mariée à l'extérieur fasse venir ensuite l'un de ses frères ou cousins, souvent aussi un neveu, dans la région où elle s'est installée, s'il y a une possibilité de travail pour lui.

Significatif est aussi l'exemple de migrations récentes qui ont lieu de Tsarahonenana vers Ambalavao en lointain pays betsileo. Un habitant de Tsarahonenana, devenu là-bas au hasard d'un voyage, aide-boucher, puis boucher, a su déterminer plusieurs de ses parents certains même assez éloignés, à venir le rejoindre. Une dizaine de ménages <sup>y</sup> sont ainsi actuellement établis là-bas et exercent des activités annexes ou parallèles à la boucherie, et plusieurs songent à suivre leur exemple.

L'exemple d'Ambalavo est révélateur; il montre l'importance que jouent les relations familiales dans ces migrations, mais aussi le rôle de l'initiative et du dynamisme individuel. D'autre part, il s'agit là de migrations ou de ~~de~~ départs temporaires, mais qui risquent par la suite de devenir définitifs.

En fait, de nombreuses migrations ou voyages conçus au départ pour une durée limitée, se terminent par une installation définitive dans la région d'accueil. Il est fréquent que le jeune homme s'y marie et dès lors ne songe plus à revenir; en retour il peut pousser ses frères à venir le rejoindre dès qu'il y a des possibilités nouvelles.

Les migrations à long ou moyen terme peuvent donc se présenter

comme une recherche de ressources nouvelles généralement extérieures à l'agriculture, mais dans laquelle les liens avec le village de départ restent toujours très forts.

Plus particuliers sont les départs des villageois qui ont pu entrer dans l'administration. Une bonne dizaine de fils de notables ont pu devenir instituteurs ou agents des services de l'Etat et sont dès lors dispersés dans le pays au gré de leur affectation. Ceux-là ne songent plus à revenir à Tsarahonenana. Ils sont devenus en fait des "citadains". Toutefois certains conservent encore leurs rizières à Tsarahonenana et les font cultiver par des salariés qu'ils payent par mandat ou par l'intermédiaire de leurs parents restés au village.

°  
° °

Toutes les migrations que nous avons envisagées jusqu'à présent étaient le fait de célibataires partant pour un laps de temps variable, mais toujours avec une intention de retour. Ces migrations deviennent en certains cas définitives, mais au départ il s'agit seulement de gagner ailleurs et pour un temps limité des ressources que le terroir ne procure pas ou qu'il procure en quantité trop réduite.

Ces mêmes causes jouent mais avec une portée différente dans les mouvements de migrations définitives. Ceux-ci sont en effet d'une nature nouvelle; il ne s'agit plus de départ de jeunes célibataires à la recherche de salaires ou d'un nouveau métier, mais de déplacements de jeunes couples vers des "terres neuves", des fronts pionniers où ils espèrent renouveler une expérience agraire plus fructueuse.

Pratiquement chaque village et plus exactement chaque groupe de parenté à l'intérieur du village possède ainsi un "espace" d'émigration prioritaire, c'est-à-dire un endroit où il détient des liens familiaux qui permettront l'accueil et l'introduction des nouveaux émigrants.

A Tsarahonenana, et mis à part les régions d'Ambalavao où se sont fixés quelques ménages, cet espace d'émigration s'intègre tout naturellement parmi les fronts de culture de la montagne et plus particulièrement à Andranomangamanga. C'est là où ont, et ont eu lieu, les plus importants mouvements de migrations définitives.

### 3) - L'escalade de l'Ankaratra.

Les mouvements d'émigration à Tsarahonenana sont donc essentiellement dirigés vers les fronts pionniers d'altitude. Dans cette perspective, Andranomangamanga peut se situer comme un village dérivé de Tsarahonenana. Il n'est pas de famille du village qui ne possède là haut un ou plusieurs de ses membres.

Nous avons vu dans notre deuxième chapitre comment à partir de mouvements d'abord pastoraux au cours de la saison chaude, un peuplement définitif sur les hauteurs d'Andranomangamanga s'était peu à peu constitué.

Le peuplement en place de ce "village" regroupe 4 ou 500 habitants dispersés en hameaux sur les boursouflures d'une vaste plaine aux sols noirs. Depuis quelques temps, des tombeaux pour ancêtres ont été construits, ce qui montre bien, du moins pour certaines familles, la disparition de tout esprit de retour.

Les migrations vers ce front pionnier restent toujours actuelles. Les relations étroites de parenté entre le peuplement de la

hauteur et celui de la plaine, ainsi que la possibilité de trouver là haut des terres encore disponibles constituent un appel toujours fortement ressenti.

D'autre part cette émigration n'est jamais une coupure totale avec le village d'origine. Andranomangamanga n'est en effet qu'à deux heures de marche de Tsarahonenana; aussi s'établir en montagne n'est-il pas se séparer de la plaine, mais seulement ajouter aux ressources de celle-ci les possibilités nouvelles de la haute montagne. Les villageois qui montent vers les franges pionnières conservent en effet des rizières et des champs dans leur terroir d'origine et ont toujours la ressource de revenir les cultiver ou d'employer à cet effet des salariés. L'émigration n'est donc pas toujours un déracinement total, elle est parfois un simple dédoublement des activités agricoles.

A l'heure actuelle, on peut considérer deux catégories de pionniers. Certains montent "là haut" dans le même esprit que ceux qui quittent le village pour chercher vers les régions d'Imérina ou d'Anstsirabé des ressources nouvelles, c'est-à-dire que le départ est lié à un esprit de retour et au désir d'amasser une certaine somme d'argent.

Une fois la somme désirée réunie, mais cela peut durer très longtemps, les pionniers reviennent au village et réalisent le projet pour lequel ils étaient partis. Ce peut-être l'achat de parcelles de rizières supplémentaires, mais ceci, comme nous l'avons remarqué, n'est pas très aisé, d'autant plus qu'à cet égard le terroir rizicole est exigü. Ce peut être aussi l'achat d'une charrette et d'un attelage de boeufs, ce qui par la suite leur permettra de devenir convoyeur, le paiement d'une dette, etc... C'est parfois aussi un objectif moins spéculatif, comme l'embellissement d'un tombeau, la transformation de la case traditionnelle en case moderne avec des

murs de briques et le toit de tôles, etc...

Toutefois il s'avère que bien des migrations, au départ provisoires, deviennent par la force des choses définitives, soit parce que l'argent rentre beaucoup plus lentement que prévu, soit que les liens créés avec la région d'accueil et les biens qu'on y possède deviennent vite plus serrés et plus importants que ceux conservés dans le village d'origine.

Une autre catégorie de villageois émigre celle-ci sans esprit de retour. Il s'agit des paysans pauvres et défavorisés par le partage foncier qui, n'ayant plus rien à perdre en quittant le village, misent tout leur espoir sur les possibilités que peut offrir l'accueil des fronts pionniers. C'est là un départ de paysans pauvres et sans terres.

Nous avons d'ailleurs remarqué que des migrations conçues au départ comme temporaires sont souvent devenues définitives et qu'inversement des départs prévus pour être définitifs se traduisaient parfois par des retours relativement rapides. Tout dépend en ce domaine des conditions d'installation que les pionniers trouvent sur les hauteurs, de leurs relations avec les nouveaux voisins et surtout avec les parents plus ou moins proches qui les ont invités à venir. De même l'accoutumance au climat froid et à la violence des vents n'est pas négligeable. La réaction des femmes, qui souvent s'habituent mal aux conditions d'isolement des fronts pionniers, joue aussi un grand rôle.

Les conditions de l'installation sont donc primordiales, au moins tout autant que la plus ou moins grande importance des liens avec la région d'origine. Il est évident que les paysans pauvres qui ne possèdent presque rien dans leur village natal seront moins portés à redescendre vers la plaine que les fils de notables ou de

néo-paysans, dont les familles conservent encore à Tsarahonenana des biens appréciables.

La plupart des habitants actuels du village ont effectué au moins un ou deux séjours sur les fronts pionniers de la montagne. Les charretiers-transporteurs ont ainsi accumulé le capital qui leur a permis d'acheter une charrette et des boeufs; d'autres sont revenus au village à la mort de leur père pour revendiquer leur part d'héritage, etc..Nombreux parmi les paysans pauvres, sont ceux qui ont tenté, au moins une fois, l'expérience d'un séjour d'une année sur la hauteur, puis sont redescendus pour une raison ou une autre.

En outre, la plupart des notables actuels ont vécu une grande partie de leur existence sur l'Ankaratra. Trois d'entre eux (sur 8) y ont même séjournés plus de 30 ans. C'est un fait général que bien souvent le pionnier, devenu vieux, aspire à retrouver son village d'origine, près des rizières et de la tombe de ses ancêtres.

Il apparaît donc que si beaucoup de gens montent s'établir sur les franges d'altitude de l'Ankaratra, une partie non négligeable, en redescend plus ou moins périodiquement. En fait le mouvement est réversible.

En définitive, il est permis de poser le problème de la valeur et de la permanence de certains de ces peuplements d'altitude. Par bien des aspects ceux-ci apparaissent instables et fragiles; ils ne persistent que grâce aux relations avec la plaine voisine. Nous ferons plus loin une étude plus détaillée de ces fronts d'altitude. On peut simplement remarquer que ceux-ci, dans la mesure où toute riziculture s'y est révélée impossible, sont considérés par de nombreux paysans comme une aberration, d'autant plus que la culture des pommes de terre de l'Ankaratra n'est pas elle non plus sans connaître de graves problèmes tant au niveau de la production qu'à celui de la commercialisation.

Pour en revenir à Tsarahonenana, l'analyse des migrations temporaires et du peuplement des zones d'altitude, prouve l'extrême mobilité de la population villageoise. Il est en effet fort rare de trouver quelqu'un au village qui n'ait pas effectué dans son existence, un ou plusieurs séjours dans des régions relativement éloignées.

L'importance et la nécessité de ces migrations sont en effet quelques uns des aspects fondamentaux de la géographie humaine du village. Le premier résulte du très fort accroissement démographique de la population et de sa trop grande densité par rapport aux superficies cultivées (un habitant pour 0,10 hectare de rizières et 0,13 hectare de cultures sèches).

Le second, d'ailleurs lié au précédent, exprime le manque de ressources à l'intérieur du village, en particulier dans l'ordre des ressources monétaires. Le système de cultures peu productif est en effet essentiellement vivrier. Il ne s'intègre pas assez aux circuits de commercialisation vers les régions extérieures.

Ces deux aspects, surpopulation et auto-consommation, sont en outre aggravés par la structure de la société villageoise qui, ainsi que nous l'avons vu, accapare puissance et autorité entre les mains des anciens et oblige la plupart des jeunes au départ, temporaire ou définitif.

L'attachement au village natal, reste toutefois très important. Les mouvements de migrations nous sont apparus comme étant d'abord le fruit d'une obligation et d'une nécessité. Ils sont indispensables à l'équilibre démographique et économique de la société villageoise.

Conclusion:

L'étude du terroir de Tsarahonenana apporte sa part à une meilleure compréhension de la vie rurale et de ses problèmes dans la région d'Ambohibary.

Ce terroir organisé à la fois sur une étendue de rizières et sur un espace montagnard est un terroir "mixte". Il révèle d'une part les difficultés de la riziculture dans la cuvette marécageuse, il montre en second lieu l'ordonnance des cultures sèches et les techniques de culture sur les pentes de la montagne.

La riziculture reste dans l'esprit des villageois comme dans les faits, la pièce maîtresse du système agraire. Les principales difficultés tiennent à l'insuffisante maîtrise des mouvements d'arrivée et d'évacuation des eaux dans la cuvette d'inondation.

Ce problème de l'eau conditionne au bout du compte celui de la "riziculture améliorée". Malgré la qualité pourtant évidente des sols ou les techniques employées, les chiffres de rendements ne pourront être augmentés que si une solution d'ensemble est apportée à ce problème. En ce sens l'organisation de mesures de drainage apparaît de plus en plus urgente et nécessaire.

Le système agraire se complète par les cultures sèches de berge ou de montagne, et les activités d'élevage. Celles-ci apparaissent manifestement sous-exploitées. L'occupation du sol du domaine montagneux correspond en effet à une forme très extensive et ne permet que des résultats médiocres. D'autre part l'érosion et l'usure des sols sont dans certains endroits inquiétantes.

L'équilibre du terroir, mais aussi dans une certaine mesure celui de la région d'Ambohibary toute entière, dépend de cette mise en valeur de la "montagne". Les "tanety" qui dominent les

rizières restent en effet sous exploitées ou bien d'une façon trop rudimentaire. Il semble que le système agraire ne pourra évoluer que s'il est capable de développer sa partie "montagneuse" et de s'adapter à une nouvelle formule, où l'élevage associé à des fourrages artificiels tiendrait cette fois la place essentielle.

Cette nouvelle formule a déjà été définie dans le rapport de René Dumont à propos de la mise en valeur des tanety; par ailleurs des essais satisfaisants ont été réalisés par l'I.R.A.M. Le milieu naturel des montagnes de l'Ankaratra se révèle particulièrement propice à ce genre d'économie mixte: en ce sens une expérience de développement aurait beaucoup plus de chances immédiates de réussir dans le Vakinankaratra que sur les "tanety" dégradées de l'Imérina central.

En attendant le système agraire reste statique et immobile. Il ne porte pas en lui les germes d'un renouveau et les paysans restent essentiellement tournés vers les formes traditionnelles de l'agriculture mérina.

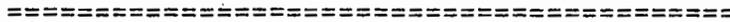
En revanche, la société villageoise est engagée dans un profond mouvement d'évolution. Ce mouvement et les conséquences qu'il implique à court et à long terme ont été évoqués plus haut. Deux de ces principaux aspects sont l'importance des activités secondaires spécialisées et les mouvements de migration, temporaires ou définitifs. Ceux-ci sont très significatifs.

En effet, tout ce qui dans la société rurale apparaît dynamique et porteur de progrès, tourne le dos à l'agriculture et regarde vers l'extérieur. Les jeunes partent, ou bien cherchent à acquérir ailleurs une profession secondaire plus ou moins spécialisée qui permet d'obtenir des ressources monétaires. Bien rares sont ceux qui attendent d'une production agricole considérée comme immuable, une quelconque source de profit.

Cette contradiction entre le dynamisme d'une société villageoise en mouvement et les cadres figés d'un système agraire sans perspective d'évolution est infiniment inquiétante. Les solutions individuelles que certains trouvent dans les activités secondaires ou dans les migrations, ne peuvent être considérées comme une solution d'ensemble. L'économie bloquée et immobile infléchit le dynamisme de la société villageoise dans le sens d'un déséquilibre profond.

Le développement harmonieux de la société humaine est en effet conditionné par la situation du système agraire. Le manque de perspectives et l'immobilisme de ce dernier aboutit à une crise, dont l'importance ne devrait pas être trop mésestimée.

LA REGION D'AMBOHIBARY



( Plaine et Montagne )

Le terroir de Tsarahonenana révèle sur une échelle réduite une concentration de problèmes qui peuvent être étendus au niveau de la région d'Ambohibary toute entière. La dernière partie de cette étude a pour objet la présentation de quelques aspects géographiques de la plaine et des montagnes qui bordent Ambohibary. Elle peut être considérée dans une certaine mesure comme une annexe à l'étude de terroir, ou si l'on préfère, comme <sup>une</sup> extension régionale effectuée à partir d'une connaissance acquise lors de cette étude.

La région d'Ambohibary connaît deux grands types de terroirs. Le sud et le centre de la plaine sont occupés par les villages et hameaux de l'Ankeniheny qui se fondent presque exclusivement sur la riziculture.

Par contre, au-delà d'une certaine altitude, les terroirs de montagne prennent un aspect différent. A partir de 1.800 m. d'altitude, la culture du riz devient pratiquement impossible. Les villages s'ordonnent essentiellement autour des cultures sèches, tandis que les activités d'élevage prennent une importance inhabituelle.

On observe entre ces deux grands types de terroirs toute une gamme de villages intermédiaires; en particulier ceux du nord et de la bordure de la cuvette, qui comme Tsarahonenana associent à la fois une étendue de rizières et un espace montagnard.

Ces catégories de terroirs correspondent à deux grands domaines géographiques qu'on retrouve partout dans l'Ankaratra. En dessous d'une certaine altitude, l'ensemble des plaines, vallées ou bassins intérieurs ont été aménagés en de vastes mosaïques rizicoles; à partir de 1800 mètres apparaissent en revanche, des terroirs "sans riz" fondés seulement sur la culture des pommes de terre ou l'élevage. Dans un certain sens, ceux-ci apparaissent comme des "fronts de culture" de montagne, en marge des systèmes agraires traditionnels.

Le terme de cette étude implique donc sur une plus grande échelle, un dernier développement. Il convient en effet de situer Tsarahonenana dans son contexte régional en présentant chacun des deux grands domaines géographiques qui le composent. Il s'agit de poser le problème de cette région, de ses limites et de ses principales caractéristiques.

L'étude précise de Tsarahonenana ~~nous~~ nous conduit <sup>donc</sup> dans un deuxième mouvement à mieux cerner l'existence de la région d'Ambohibary.

Nous envisagerons en premier lieu les villages de la plaine, ceux de "l'Ankeniheny" central et méridional, puis ceux de la bordure d'amont. Nous aborderons enfin, dans un deuxième chapitre, les terroirs "sans riz" de la montagne.

## I - Les villages de plaine.

Nous avons vu que les terroirs de la plaine d'Ambohibary pouvaient se répartir entre deux grands types. Les terroirs de la partie centrale et méridionale de la plaine à économie essentiellement rizicole, et les terroirs du nord et de la bordure, déjà plus tournés vers la montagne.

### 1) - Les terroirs de l'Ankeniheny:

L'examen des photos aériennes de la plaine d'Ambohibary révèle la grande densité des villages et hameaux qui se répandent dans la

partie centrale et méridionale de la plaine, dans un rayon de 4 à 5 km autour d'Ambohibary.

Il s'agit là de ce que les paysans appellent "l'Ankeniheny", c'est-à-dire le marais. Les gros villages sont rares. Le plus souvent, l'habitat prend la forme d'un semis très dense d'habitations ou de groupes de maisons, qui se dispersent au milieu des rizières, sur les élévations de terre ou les rives du bourrelet de berge. Les densités de population sont très fortes, par endroits plus de 200 habitants au Km<sup>2</sup> (Voir photo aérienne).

L'Ankeniheny est un "univers liquide". L'eau est partout; elle circule dans un labyrinthe inextricable de canaux et de faux-bras naturels, tandis que les carreaux de rizières s'étendent à perte de vue. La comparaison avec les deltas du Sud-Est Asiatique est à cet égard immédiate.

Cet habitat dispersé au milieu d'une plaine de riz inondé n'est pas originel, mais résulte d'une évolution déjà ancienne.

a) - Le peuplement de l'Ankeniheny.

Le marais central fut durant de longues années une terre inculte et malsaine. Les premiers villages: Sahabe, Mahatsinjo, Sambaina restaient en bordure de la plaine, à l'écart des marécages. Toutefois, quelques familles hovas et andrianas s'y étaient réservées des droits de parcours pour la pâture de leurs troupeaux en saison sèche.

Les débuts réels de l'occupation humaine dans le marais et sa mise en valeur résultèrent d'un acte politique: la suppression de l'esclavage par les autorités françaises. Aussitôt, l'Ankeniheny devint la terre d'accueil des "andevos" libérés.

La tradition orale des villages hovas affirme que ce sont les anciens maîtres qui offrirent à leurs serviteurs les terres du marais où ils détenaient des droits de pâture. L'implantation dans le marécage des andevos libérés semble en tout cas s'être déroulée de façon confuse et anarchique. Les cases en terre battue se groupèrent d'abord en hameaux sur le bord de la cuvette puis, progressèrent vers l'intérieur en suivant les nombreux faux-bras et levés de terre qui la traversent de part en part. Cette pénétration vers l'intérieur du marais s'accompagnait en même temps, d'une dispersion progressive de l'habitat.

Les premiers habitants furent par la suite rejoint par d'autres esclaves libérés, venus de l'Imérina, en particulier de la région d'Ambohimanga. L'émancipation de la 3<sup>ème</sup> caste semble avoir ainsi déclenché dans l'ensemble des Hauts-Plateaux un certain nombre de mouvements de population. Les marais d'Ankeniheny reçurent là leurs premiers colons effectifs.

Vers 1920, l'Administration régionale prit un certain nombre de mesures pour assainir le marais. Les fokonolona<sup>as</sup> furent mobilisés pour construire des canaux de drainage sur le pourtour aval de la cuvette. Le cours de l'Ilempona fut endigué par des levés de terre et rectifié. La canalisation de la rivière et l'abandon des nombreux méandres surélevés par lesquels elle s'écoulait primitivement, permit un écoulement plus rapide des eaux et limita l'ampleur de l'inondation annuelle.

Ces travaux d'aménagement permirent une extension définitive de la colonisation sur l'étendue plus ou moins assainie de l'Ankeniheny. Toutefois à cette occasion, un certain nombre de propriétaires hovas ou andrianas, firent jouer les droits qu'ils détenaient de leurs ancêtres sur les anciennes zones de pâture et obtinrent de

l'administration une série de lotissements parmi les terres qui venaient d'être aménagées.

Ce bref rappel de l'histoire de l'Ankeniheny aide à comprendre les grandes lignes de sa géographie actuelle. Les riziculteurs du marais central rencontrent en effet un certain nombre de difficultés.

Les premières tiennent aux techniques agricoles et rizicoles; les autres relèvent de la structure foncière.

b) - Les difficultés de l'Ankeniheny: l'agriculture de marais.

Les rizières occupent naturellement une place essentielle dans le système de culture. Les cultures sèches ne sont pourtant pas absentes. Elles se répartissent sur les levées de terre qui échappent à l'inondation, les berges des bourrelets hydromorphes, les bras de digues naturelles ou artificielles.

Les parcelles sont le plus souvent minuscules, parfois seulement quelques dizaines de m<sup>2</sup>, souvent moins. Les mêmes associations de culture se répètent chaque année: maïs, pommes de terre, saonjo, haricots. Il est rare qu'une exploitation moyenne de l'Ankeniheny comporte plus d'un ou deux ares de cultures sèches. Celles-ci ne représentent en général que le 1/4 ou le 1/6 de la superficie consacrée aux rizières.

L'agriculture de berge obéit ici aux mêmes principes qu'à Tsarahonenana. La saison principale de culture se place avant la crue de janvier. Toutefois les paysans ont généralisé les "verim bola", c'est-à-dire les cultures de décrue de deuxième saison.

Les "verim bola" occupent le sol du mois de mars au mois de mai ou de juin. Elles donnent souvent des récoltes très incertaines, car la baisse de la température à partir de mai et l'excès d'eau

gênent la maturation des plantes. Les paysans estiment qu'en moyenne les "verim bola" réussissent une année sur deux; en règle générale, les rendements sont médiocres.

Seuls quelques légumes réussissent à pousser pendant les mois de saison sèche; ce sont les carottes, les petits pois et les choux-fleurs. Toutefois, et sauf à Tsaramody où les choux-fleurs sont devenus une spécialité, ces cultures de contre-saison sont dans l'ensemble peu développées.

En fait, pour la plupart des paysans, les cultures sèches ne représentent qu'un appoint. Les récoltes sont consommées sur place et n'entrent que pour une faible part dans les circuits de commercialisation.

La riziculture constitue en revanche la pièce maîtresse du système de culture. Elle rencontre au départ un certain nombre de conditions favorables.

Les sols de la ~~terrace~~<sup>cuvette</sup> sont fertiles, de type gley ou pseudo gley, noirs et argileux. Ils sont renouvelés chaque année par les apports en limons de l'inondation. D'octobre à avril, les pluies sont ~~amplement~~ suffisantes et les températures assez chaudes pour que le riz mûrisse sans encombre.

L'irrigation se fait par gravité à partir des rizières de la bordure, puis pour les basses-rizières du marais central, par submersion par l'eau de pluie. La difficulté principale tient, là encore, à la surabondance de l'eau à partir de janvier, lorsque le riz commence à mûrir. De la même façon qu'à Tsarahonenana, les paysans distinguent les hautes et moyennes rizières, plus ou moins protégées de l'engorgement, des basses rizières, régulièrement ennoyées où stagnent les eaux d'inondation. Aucun dispositif de drainage n'est en effet prévu pour évacuer les eaux en excès; la

seule chose à faire, affirment les paysans est de "laisser agir le soleil".

Les rendements sont très proches de ceux que nous avons pu évaluer à Tsarahonenana. Ils varient aussi beaucoup suivant les années, la violence des vents, le régime des pluies ou la position topographique de la rizière. En règle générale, ils oscillent entre 1,8 tonne et 2,5 tonnes à l'hectare, mais leur incertitude reste un handicap perpétuel.

Lorsque l'on demande aux paysans pourquoi ils n'essaient pas de creuser des canaux de drainage, les réponses sont toujours identiques. De tels travaux supposeraient une entente et une coordination entre tous les fokolononas de l'Ankeniheny. Ils exigeraient en outre, le sacrifice de certaines rizières, ce qui apparaîtrait inacceptable à leurs propriétaires. D'autre part un assainissement du marais implique un travail énorme: l'endiguement et l'approfondissement de la rivière, l'abaissement du seuil d'Ampetsaptesa par où sortent les eaux, etc...

Sans l'aide et la coordination du génie rural, ces travaux sont impossibles. En attendant et c'est quelques chose que les paysans les plus conscients réalisent fort bien, il semble qu'il y ait chaque année dans la cuvette de plus en plus d'eau. Le danger d'un retour au marécage apparaît de plus en plus menaçant; les premiers canaux tracés au début du siècle semblent incapables d'empêcher cette évolution.

Cette riziculture de submersion plus que d'irrigation, souffre donc d'un certain laisser-aller. Encore une fois, son amélioration dépend de la solution qui sera apporté ou ne sera pas apporté au problème hydraulique.

Dernier élément du système agraire, l'élevage est au bout du compte négligé. Il diffère sensiblement de celui que nous avons décrit pour Tsarahonenana.

Les boeufs de travail sont peu nombreux. Les riziculteurs qui possèdent des réserves de paille de riz nourrissent plus volontiers des boeufs de fosse qu'ils revendent au bout de quelques mois. Les autres entretiennent des vaches laitières. La proximité d'Ambohibary permet en effet de revendre le lait aux collecteurs qui viennent le chercher chaque jour.

En saison chaude, lorsque tout l'Ankeniheny est recouvert de riz, ces bêtes sont nourries en parc. Les herbes que l'on coupe sur les digues ne suffisent pas, il faut les chercher sur les pentes de la montagne à plusieurs kilomètres du village. Ceux qui récoltent suffisamment de paille de riz pour nourrir leurs bêtes jusqu'à cette époque sont fort rares.

Le problème de la nourriture des bêtes en saison chaude rend donc l'élevage difficile. En fait les boeufs ou les vaches de l'Ankeniheny frappent par leur maigreur, et d'ailleurs beaucoup de riziculteurs ne possèdent pas d'animaux, si ce n'est quelques volailles. L'élevage des porcs est d'autre part très compromis par la maladie de Teschen: ces riziculteurs produisent aussi trop peu de tubercules et de cultures sèches pour pouvoir les nourrir tout au long de l'année.

Les activités d'élevage apparaissent en définitive peu développées. Cette insuffisance rejaillit sur la fumure des rizières, qui reste, dans la plupart des cas, médiocre et trop faible.

Ce système de culture évoque celui que nous avons décrit à Tsarahonenana, mais sans l'apport de l'élément montagnoux. Les terroirs de l'Ankeniheny ne peuvent en effet se compléter par l'extension des cultures sèches de montagne ou les activités d'élevage. Fondés uniquement sur la riziculture et les cultures de berge, ils souffrent d'un certain déséquilibre. En cas de mauvaise récolte, ils apparaissent démunis et sans aucune solution de rechange; leur économie est une économie "fragile".

Cette fragilité du système de culture est d'autre part aggravée par l'existence d'un problème foncier.

c) - Les difficultés de l'Ankeniheny: le problème foncier:

Nous avons vu que lors du lotissement du marais, certaines familles - pour la plupart andrianas, s'étaient fait reconnaître des droits de propriété sur les anciennes zones de pâtures détenues par leurs ancêtres. Les andevos libérés furent donc obligés d'occuper les terres qui ne furent pas loties, c'est-à-dire celles que personne ne réclamait. En général ils occupèrent les terres les plus basses et les plus marécageuses, au centre même de la plaine.

La structure foncière de l'Ankeniheny d'aujourd'hui découle directement de cette origine. On trouve à côté de quelques grandes propriétés appartenant à des familles fortunées vivant le plus souvent à Ambohibary, une multitude de petites propriétés en général inférieures à un hectare. Ces petits riziculteurs sont les descendants des andevos libérés à la fin du siècle dernier; leur rythme d'expansion démographique est d'ailleurs assez extraordinaire, bien supérieur à celui des autres catégories de la population.

La situation de ces petits riziculteurs est souvent précaire. L'exploitation moyenne se situe entre 0,5 et 0,6 ha de rizières,

auxquelles il faut ajouter quelques parcelles de cultures sèches au hasard des berges ou levées de terre qui parsèment le marécage. Il est donc pratiquement impossible à ces paysans de produire le riz nécessaire à la nourriture de leur famille; l'apport des cultures sèches reste par ailleurs insuffisant.

A partir de décembre ou janvier, lorsque les réserves de l'année précédente sont épuisées, la plupart doivent acheter le riz nécessaire à leur consommation. La seule façon d'y parvenir et de payer en outre le montant de l'impôt annuel, tient dans le salariat.

Tous ces riziculteurs de l'Ankeniheny sont d'abord et avant tout, des salariés agricoles travaillant sur les grandes propriétés de la bourgeoisie d'Ambohibary. Ils vivent non pas du produit de leurs récoltes, mais des salaires qui leur sont distribués. D'ailleurs dans l'Ankeniheny les grands propriétaires, une fois leurs propres besoins couverts, sont les seuls à pouvoir vendre une partie de leur récolte. Les grandes propriétés ne sont pourtant pas excessives; les plus étendues ne dépassent pas 3 ou 4 ha de rizière.

Parmi les petits riziculteurs, l'entraide est restée très développée. Groupés en "mpikambana" ou équipes de travail, ils se louent en association chez les uns ou les autres, puis mettent à tour de rôle leurs propres rizières en culture. En période de pénurie, certains vont chercher des salaires à Ambanton drazaka près du lac Alaotra; d'autres vendent leurs parcelles et émigrent au Moyen-Ouest.

La situation n'est pas toujours aussi grave. Certains riziculteurs arrivent à équilibrer leur production et leur propre consommation; mais ce n'est pas la majorité. Une journée de travail à l'angady est en effet payée dans l'Ankeniheny 75 ou 80 Francs; or le kilog de riz nécessaire pour nourrir dans une journée, une famille nombreuse coûte 45 Francs à Ambohibary. Lorsqu'ils n'arrivent pas à s'employer sur les terres des grands propriétaires, la situation

des plus démunis devient donc difficile.

Le rôle et l'influence de la bourgeoisie d'Ambohibary sur la campagne rizicole voisine sont donc considérables. Dans un rayon de 4 à 5 km. autour du bourg, l'Ankeniheny est un arrière-pays détenu et dominé par les "citadins". Cette influence diminue toutefois assez rapidement vers le Nord.

## 2) - Les terroirs de bordure.

A quelques kilomètres en amont d'Ambohibary le paysage change. La cuvette s'effile et se rétrécit au sein d'un étroit couloir dominé par la montagne. Au niveau de Tsarahonenana et de Mandrosohasina, la plaine n'a plus que 7 ou 800 mètres de large.

Dans ce secteur les villages ne se situent plus sur les levées de terres qui parsèment la plaine, mais s'installent sur les premières pentes de la montagne. On peut suivre ainsi sur tout le rebord de la cuvette une succession de villages adossés aux lignes de replat qui dominent, d'une dizaine de mètres, la surface du marais.

Ces lignes de replat sont, comme nous l'avons vu plus haut, liées à une variation du niveau de base que représentait autrefois le lac d'Ambohibary. Elles s'observent à une altitude voisine sur toute la longueur de la cuvette.

Cet habitat de bordure existe au sud de la plaine, par exemple à Tsaramody ou à Sahabe, mais il est surtout répandu dans la partie amont. Les terroirs y présentent tous le même type; ils s'organisent à la fois sur les rizières et sur les cultures sèches de berge ou de montagne. Ce sont des terroirs "mixtes".

Les formes d'occupation du sol, les techniques de culture de ces terroirs comme les grandes lignes de leur économie ont été décrites plus haut. Elles sont en effet analogues à celles que nous avons analysé à Tsarahonenana.

Les superficies consacrées aux cultures sèches sont sensiblement égales à celles qu'occupent les rizières. De même l'élevage favorisé par les productions de maïs ou de pommes de terre et les pâtures de montagne est beaucoup plus important.

Ce système agraire peut s'observer dans tous les villages de la bordure amont de la plaine et dans l'ensemble des petites vallées adjacentes qui y débouchent. Il persiste au fur et à mesure qu'on pénètre dans la montagne jusqu'aux courbes de 1750 ou 1800 m. d'altitude. Il disparaît au delà, lorsque toute riziculture devient impossible et laisse place aux "fronts de culture" d'altitude fondés uniquement sur la monoculture de la pomme de terre et les activités d'élevage.

La bordure de la partie amont de la plaine d'Ambohibary apparaît ainsi cerclée d'une succession continue de villages ou hameaux à économie mixte. Tous ces terroirs ne sont pourtant pas uniformes; on distingue d'un bord à l'autre de la plaine un certain nombre de différences.

Le paysage rural de la bordure Est de la plaine présente en effet des signes d'aménagement et de transformation qu'on ne retrouve pas sur l'autre versant. Les pentes sont cultivées avec soin, et aménagées en terrasses ou banquettes de culture anti-érosives. Ces dernières sont surtout répandues sur les pentes auprès des gros villages; en particulier près de Mandrosohasina.

D'autre part, les travaux d'infrastructure hydraulique apparaissent achevés et plus réguliers. Une densité assez grande de canaux construits par les fokonolona irrigue en effet les terroirs de rizière et contraste avec leur répartition plus clairsemée sur le versant Ouest.

Ces terrasses ou banquettes de culture sont en général le fruit d'un travail déjà relativement ancien. Elles expriment un temps

révolu où la structure organisée et communautaire des fokoniolonas permettait de procéder à de grands travaux d'aménagement collectif. La création d'un dispositif d'irrigation souvent minutieux allait d'ailleurs de pair avec l'établissement sur les pentes les plus cultivées de terrasses anti-érosives.

De nos jours le développement rapide du sentiment d'individualisme empêche la poursuite de ces grands travaux. Les terrasses sont toujours le signe d'un vieux village, souvent contemporain de la conquête mérina, parfois plus ancien. Sur le versant Ouest on en trouve qu'autour de 2 ou 3 sites, à Miadampoina et Analambelatra. Nous avons vu que Tsarahonenana, plus récent, en était démuné.

L'aménagement des terrasses et l'achèvement du dispositif hydraulique témoignent donc de la plus grande ancienneté du peuplement sur le versant Est. Peuplé en premier et de façon beaucoup plus dense - sans doute à cause de la proximité de l'ancienne piste vers Tananarive; le paysage de ce versant a subi une transformation plus profonde.

Catholiques à l'Ouest, généralement protestants à l'Est, les relations entre les habitants des deux versants sont peu développées. La rivière pose en saison humide un obstacle difficile à traverser, d'autre part les affinités sont plus grandes entre les villages d'une même bordure. On se marie beaucoup plus sur un même versant du Sud au Nord, que d'Ouest en Est de par et d'autre de la rivière.

La structure de l'habitat d'autre part, se transforme au fur et à mesure que l'on pénètre vers les parties les plus septentrionales de la plaine.

Jusqu'au niveau d'Analambelatra et de Mandrasohasina, le mode d'habitat le plus répandu reste le village. Cet habitat auparavant groupé sur une position défensive au sommet des éperons rocheux,

a depuis glissé vers les lignes de replat qui dominent directement les rizières. La descente des villages s'est accompagné, comme nous l'avons vu à Tsarahonenana, d'une semi-dispersion dans le cadre de hameaux aux mailles plus ou moins lâches, mais sans que l'unité d'origine ne soit rompue. La taille de ces villages est assez homogène; elle varie en général entre 250 et 350 habitants.

Plus au nord, ces villages "historiques" disparaissent. Ils laissent place à des petits hameaux d'une cinquantaine d'habitants, dispersés sur les premières pentes de la montagne, parfois même sur les rives du bourrelet de berge.

Ces hameaux résultent du gonflement démographique des premiers villages de la bordure et de leur essaimage dans les intervalles encore libres. Quelques uns ont pour origine le départ des <sup>a</sup> anciens andevos au moment de leur libération; en particulier les groupes de cases qui tout au nord occupent les rives du bourrelet hydromorphe.

Ils s'appuient sur un dispositif hydraulique en général beaucoup moins achevé que dans les terroirs de village. Pourtant sur le versant Ouest, la création d'un canal hydraulique par le génie rural a favorisé les riziculteurs de l'extrémité septentrionale de la plaine. Il permet en effet une date régulière pour les semis et repiquages juste à la fin de la saison sèche, alors qu'on doit attendre plus au sud l'arrivée des premières grosses pluies de saison chaude en Octobre ou Novembre.

Malgré ces différences d'origine ou de dimension, les terroirs des villages ou hameaux de la bordure de la plaine participent tous à un même mode d'économie mixte. Ils forment comme un "étage" intermédiaire entre les terroirs rizicoles de l'Ankeniheny et les "fronts

de culture" qui s'établissent à une altitude supérieure au coeur de l'Ankaratra.

## II - Les fronts de culture en montagne.

Le cadre montagneux qui entoure et domine la plaine d'Ambohibary n'est pas inhabité. Un certain nombre de villages et de fronts de culture s'espacent sur les pentes et les hautes surfaces de la montagne.

Cette montagne élevée, présente des dénivellations brutales. Le relief est constitué par un ensemble de hautes surfaces bosselées et mal drainées que dominent un semis de dômes, anciens cratères ou bouches d'émissions.

Les surfaces s'échelonnent autour de 2.000 mètres d'altitude tandis que les sommets culminent autour de 2.300 mètres. Les uns et les autres ne sont pas de la même période géologique. Les surfaces sont en effet des planèzes coïncidant avec l'affleurement des dernières émissions du plio-quadernaire; les dômes relèvent par contre des éruptions tertiaires précédentes. Ils sont formés de trachytes ou de phonolites, et affleurent en dômes isolés ou en massifs dans les monts de Ianokely, Mangabe ou Maroparasy.

La montagne proche d'Ambohibary ainsi formé d'un chaos de surfaces et de dômes aux pentes raides, s'étend en profondeur vers l'Ouest et le nord-ouest jusqu'aux bassins de Faratsiho et d'Ambatofotsy. (Voir carte).

A l'ouest du bourg d'Ambohibary, la plaine est séparée du bassin de Faratsiho par une haute surface basaltique que domine au nord le dôme du Mangabe. Le versant est de cette surface est constitué par le plateau d'Ambaton-Dradama. Ce plateau mal drainé et marécageux

est coupé par les gorges profondes d'Antsapandrano qui rejoignent plus au sud la plaine de l'Ilempona.

Au nord et au nord-ouest, les massifs phonolitiques de Maroparasy et de Betampona encadrent des planèzes de surface plus réduite, comme le plateau d'Andranomangamanga. Le relief plus abrupt se prolonge vers le nord par la chaîne des Analavato et le Mont Vohimena (2.361 m.)

La plaine est bordée à l'est par les escarpements rectilignes qui prolongent la faille de Betampona. La superposition de deux coulées volcaniques y a dégagé au nord, deux lignes de hauteur de direction nord-sud, l'une culminant à 1.700 m., la seconde à 1.900 mètres.

La plaine est enfin fermée au sud et au sud-est par les massifs cristallins d'Ambohitrakange. Les eaux s'y dégagent une voie de sortie par la succession des gorges étroites creusées dans le gneiss et les migmatites.

La morphologie des "hauts" de l'Ankaratra qui bordent la plaine d'Ambohibary est caractérisée par l'intensité d'une érosion de type périglaciaire. Les sommets apparaissent déchiquetés et taillés en crêtes aigües, tandis que les amas de blocs fragmentés par le gel s'accumulent sur les pentes. On discerne sur certaines pentes des phénomènes très nets de solifluction.

Ce cadre montagneux souvent abrupt, est peuplé jusqu'aux alentours de 2.000 mètres par un semis de petits villages et hameaux d'altitude.

Certains de ces villages d'altitude peuvent être qualifiés de "pionniers", c'est-à-dire de villages récents issus des plaines

ou vallées voisines et constituent comme une marche vers la colonisation des régions montagneuses. D'autres sont par contre beaucoup plus anciens et présentent à l'inverse les caractères de vieilles régions de colonisation, souvent trop peuplées.

On ne peut donc utiliser le terme de "fronts pionniers" pour tous les domaines de peuplement en montagne. Les termes de "fronts de culture" ou de "fronts d'altitude" nous paraissent plus appropriés

Le système agraire des fronts d'altitude repose<sup>sur</sup> la monoculture de la pomme de terre et l'élevage des boeufs. Il s'agit pour les habitants de la montagne de récolter la maximum de pommes de terre et d'élever le plus de boeufs possibles - puis de vendre; ce qui en contre-partie permet d'acheter les produits vivriers de la plaine: riz, manioc, saonjo, etc...Même s'ils n'étaient pas au départ des spéculateurs, les montagnards de l'Ankaratra le sont devenus par la force des choses. Leur économie est une économie d'échange résolument tournée vers l'extérieur.

Cette économie ne va pas sans rencontrer un certain nombre de difficultés. D'autre part la géographie des fronts d'altitude apparaît dans le détail extrêmement diversifiée.

Suivant leur plus ou moins grande ancienneté, leur cohésion et la nature de leurs liens avec la plaine, leur proximité ou leur éloignement, les villages de montagne sont en effet placés dans des conditions qui peuvent être plus au moins favorables. Nous envisagerons en premier lieu les traits généraux des fronts d'altitude, nous tâcherons ensuite en abordant quelques exemples, de mieux saisir leur diversité.

1) - Traits généraux: l'économie et le système agraire.

L'économie des fronts d'altitude se fonde en premier lieu sur la culture, puis sur la vente des pommes de terre.

a) - Les problèmes de la monoculture.

Les pommes de terre constituent sur les "hauts" une monoculture absolue. Elles bénéficient de conditions climatiques et pédologiques satisfaisantes.

La température à cette altitude n'excède pas dans l'absolu 20° C: la moyenne thermique annuelle oscille entre 10° C et 12° C. Le chiffre des précipitations varie suivant l'exposition entre 1500 et 2000 mm. L'excès d'eau sur les hauts sommets, peut constituer un certain handicap.

En saison chaude du mois d'octobre au mois de mars, la culture de la pomme de terre est parfaitement possible. Elle est par contre interdite en saison froide. A cette altitude les froids sont en effet très vifs; on peut compter entre 40 à 80 jours de gelée blanche par an et les températures nocturnes de juin ou juillet peuvent atteindre - 3°C.

Les sols bruns ou rouges ferrallitiques se prêtent par ailleurs assez bien à la culture; en particulier les sols bruns humifères au PH acide (6 en surface, 5,2 en profondeur) et à structure grumeleuse. L'horizon de surface connaît d'autre part une bonne teneur en matière organique (20%).

Bien utilisés, ces sols peuvent être fertiles, surtout dans les premières années de la mise en culture. La réponse aux engrais minéraux est immédiate et permet de hauts rendements (1). Toutefois

---

(1) - Voir l'étude de Segalen sur les roches volcaniques, à Madagascar (ORSTOM) et le compte rendu des essais de l'IRAM.

ces sols sont fragiles. Cultivés sans protection, ils ne tardent pas à se dégrader et à s'éroder. Les destruction de l'horizon de surface humifère compromet alors définitivement leur fertilité.

A une altitude supérieure, à 2.000 m., lorsque la pluviosité dépasse elle-même la courbe des 2 mètres, on trouve des sols Ando ou ferrallitiques humifères noirs. L'horizon de surface riche en matière organique et bien humifiée, est brun foncé et limoneux. Pourtant perpétuellement imbibé d'eau, il est peu favorable à une mise en culture; l'excès d'eau risque en effet de pourrir les tubercules.

La plupart de ces sols d'altitude sont classés par l'IRAM comme des sols de fertilité moyenne. Certains, en particulier dans les bas-fonds, apparaissent toutefois excellents. En général la qualité des sols bruns est supérieure aux sols rouges, mais le grand danger reste leur fragilité. Nous en verrons plus loin les conséquences.

Dans les conditions favorables d'une station d'essai et sous apport de fumure mixte, les experts de l'IRAM ont pu obtenir des rendements de 15 tonnes de pommes de terre à l'ha.

o  
o . o

Les montagnards utilisent deux grandes variétés de pommes de terre. Les mêmes que celles déjà rencontrées à Tsarahonenana dans l'agriculture de berge et sur "tanety".

Les "ovy fotsy" ou pommes de terre blanches sont des variétés d'origine Sud-Africaine. Elles sont surtout cultivées en vue de la vente à l'extérieur; les paysans leur donnent aussi le nom de "pommes de terre de Hollande" ou "Royales".

Les "ovy mainty" sont par contre des variétés brunes ou violettes, d'origine locale. Elles sont surtout cultivées pour la consommation et l'alimentation des bêtes en hiver (porcs et boeufs).

On distingue dans les régions du sud de l'Ankaratra, une grande saison de culture de septembre à janvier, et depuis quelques années une deuxième saison moins importante de décembre à mars. Les labours sont effectués à la fin de la saison sèche en août et septembre; les plantations ont lieu en octobre lorsque tout risque de gelée est pratiquement écarté.

La charrue est ici inconnue: tous les travaux de labours se font avec l'angady dans le cadre d'équipes d'entraide. Le sol est retourné en grandes mottes rectangulaires et aligné en billons parallèles au sens de la pente. Cette mesure favorise l'écoulement des eaux et permet un drainage efficace. Elle risque toutefois selon certains agronomes, d'accélérer les processus d'érosion et le décapage de l'horizon de surface.

Les façons culturales souffrent d'une certaine nonchalance. Les paysans n'opèrent jamais de sarclage; d'autre part, les semences ne sont pas assez renouvelées.

Les premières récoltes ont lieu au mois de janvier, c'est-à-dire après les premières récoltes sur berge dans la plaine. Le cycle végétal des pommes de terre est en effet plus long sur les hauteurs (en moyenne 120 jours contre 90 à Tsarahonenana); d'autre part, le risque de gelée empêche de semer avant le début du mois d'octobre.

Les paysans ne récoltent pas toutes leurs pommes de terre à la même époque. Ils laissent une partie de celles-ci "entreposées" dans le sol et ne les déterrent que progressivement au fur et à mesure que les prix montent à Ambohibary (4 francs le Kg en janvier contre 8 ou 9 francs en juillet).

Les derniers ramassages peuvent avoir lieu seulement en juin ou juillet. Nous avons vu que ce "stockage" dans le sol présentait de graves difficultés pour la qualité des tubercules, devenus la proie des insectes et des rongeurs, et par surcroît soumises à l'action de l'humidité qui risque de les pourrir.

Des cultures de deuxième saison ont lieu de décembre à mars, sur des parcelles différentes. Les paysans utilisent des variétés "voaka poana" plus résistantes. Toutefois les rendements sont souvent médiocres; les pommes de terre souffrent d'un excès d'eau au moment des semaisons et d'autre part n'ont pas toujours le temps de mûrir avant le rafraîchissement de la température en avril. En fait les cultures de deuxième saison sont souvent des "verim bola", c'est-à-dire des cultures "perdues".

o  
o o

Les terroirs des fronts d'altitude s'organisent autour des champs de pommes de terre, de la même façon que ceux de la plaine s'ordonnent autour de leurs rizières.

L'habitat est constitué soit en gros villages groupés au sommet des plateaux et des planèzes, soit en hameaux de 4 à 5 cases dispersées. L'évolution en cours aboutit d'ailleurs à une fragmentation rapide des vieux villages et tend à une dispersion de plus en plus complète.

Les paysans distinguent dans un rayon de 100 à 150 mètres autour des cases d'habitation, les "tany masaka".

Celles-ci constituent une auréole de culture intensive de part et d'autre de chaque village ou hameau. La culture y est pratiquement ininterrompue. La terre est fumée chaque année par des apports

de fumure animale auxquels se joint le déplacement périodique du parc mobile dans lequel les boeufs sont enfermés la nuit. Dans certains cas, lorsque le sol donne des signes de fatigue, les paysans respectent au bout de quelques années de culture, une année de repos.

Les tany masaka s'étendent au sommet des plateaux ou sur les pentes en déclivité douce. Les paysans distinguent une deuxième catégorie de champs intensifs sur les sols en général mal drainés des bas fonds. La fertilité de ces terres est souvent très élevée, mais la totalité de la récolte doit être effectuée dès janvier car la surabondance de l'eau les transforme par la suite en marécages.

Les paysans creusent en outre dans ces bas fonds des fosses de pisciculture et dans certains endroits aménagent des rizières. Mais comme nous le verrons par la suite, ces rizières ont dans la plupart des cas des rendements négligeables.

Toutes les tany masaka font l'objet d'une appropriation privée, définitive et individuelle. Elles sont transmises de génération en génération au moment des dotations et des héritages.

Au delà des tany masaka s'étendent les immenses surfaces dénudées qui constituent les "tany moundra".

La propriété est ici le plus souvent collective et dans certaines régions le fokonolon<sup>a</sup> interdit à quiconque de réserver des droits de propriété privée. La terre est à celui qui la cultive, elle redevient libre dès que la culture cesse.

D'ailleurs le temps de culture dépasse rarement une saison. Les seules fumures sont celles des cendres de végétaux qu'on brûle sur le champ. Les jachères durent en moyenne 4 ou 5 ans, jusqu'à ce que l'herbe puisse repousser.

Les rendements sont généralement médiocres, entre 2 et 3 tonnes à l'hectare. Les tany masaka offrent par contre des récoltes plus

importantes, de l'ordre de 5 tonnes à l'hectare.

Chaque ménage cultive entre 2 ha et 2,5 ha de pomme de terre, dont la moitié sur des champs de "tany masaka". On peut donc considérer que la production par unité d'exploitation s'élève à un chiffre voisin de 8 à 10 tonnes dont près de la moitié est vendue aux marchands d'Ambohibary. Le revenu moyen annuel atteint dans ces conditions 20 à 25.000 Francs par an.

Ces chiffres ne constituent toutefois qu'une moyenne. La situation est en effet fort variable d'un front d'altitude et d'un cultivateur à l'autre.

°  
° °

La logique de ce système, fondé sur la répétition continue d'une même culture sur le sol, aboutit au bout d'un temps plus ou moins long à un épuisement et à une dégénérescence de celui-ci.

Au bout de quelques dizaines d'années de monoculture ininterrompue, les rendements au début excellents ne tardent pas à décroître avec une régularité inquiétante.

La plupart des paysans sont parfaitement conscients de cette régression. Leurs ancêtres obtenaient sans effort des rendements de 10 à 12 tonnes à l'ha., ils n'en récoltent plus aujourd'hui que 5 tonnes et souvent beaucoup moins. De même les tubercules auparavant "gros ~~et~~ comme des têtes d'hommes" sont de nos jours de taille beaucoup plus réduites.

Cet épuisement progressif du sol était dans les premiers temps de l'occupation humaine compensé par une mobilité périodique de l'habitat. Tous les 10 ou 15 ans, villages et hameaux changeaient de site et reproduisaient un peu plus loin l'auréole des "tany

masaka". Cette habitude est maintenant abandonnée. La trop grande densité de population et l'appropriation privée des meilleures terres de culture empêche, en effet, tout retour à l'agriculture itinérante.

Sur les terroirs devenus fixes, le système agraire n'a plus d'autre solution que de se convertir à une formule plus intensive.

o  
o

L'élevage constitue la deuxième grande activité des fronts d'altitude.

b) - L'élevage d'altitude.

Sur certains hauts plateaux, l'élevage des boeufs fonde le système agraire presque autant que la culture des pommes de terre. La montagne constitue en effet une immense et vaste pâture naturelle.

L'existence du troupeau obéit de nos jours à deux buts principaux. Les boeufs fournissent d'abord la fumure naturelle qu'on répand sur les "tany masaka" qui entourent les villages. Les jeunes bêtes vendues au marché d'Ambohibary ou aux agriculteurs de la plaine constituent en outre, une nouvelle source de profits.

L'élevage de montagne est en effet un élevage de "naisseurs". Les paysans conservent les femelles et revendent après castration les jeunes mâles qui serviront de boeufs de travail. Au village d'Antoby, près d'Ambaton-Dradame, nous avons pu ainsi compter sur 100 têtes de bétail, une proportion de 75 vaches. A l'inverse des villages de plaine où le troupeau est surtout un élevage de travail,

les villages de montagne possèdent donc un troupeau de reproduction. On se rappelle d'ailleurs que la plupart des boeufs de Tsarahonenana avaient été acheté à des éleveurs d'Andranomangamanga.

Les bêtes sont des "razafindraony" (1), c'est-à-dire des métis-ses de zébus et de races européennes; mais où l'élément européen est nettement prédominant. Certaines bêtes sont fort belles et bien adaptées au milieu naturel. Ces troupeaux de l'Ankaratra constituent un élément original à Madagascar, qui reste toujours par excellence le pays des zébus.

L'exploitation du troupeau est dans la plupart des cas unifiée au niveau de la famille, entre les frères ou cousins qui habitent souvent le même village ou le même hameau. Les bêtes paissent dans la journée sous la surveillance des enfants, puis sont enfermées la nuit dans un parc commun.

En moyenne on compte 4 à 5 bêtes par ménage, mais ce chiffre est évidemment très variable et dépend des ressources de chacun. Certains "notables" peuvent posséder personnellement plus de 20 têtes de bétail.

En saison chaude et humide, les pâturages qui reverdissent assurent une nourriture abondante. Mais la situation devient beaucoup plus précaire en saison sèche et froide lorsque l'herbe commence à manquer. A défaut de toute réserve fourragère d'hiver, les bêtes souffrent de disette. La mortalité des veaux est à cette époque très élevée, et souvent les villageois doivent revendre une partie du cheptel qu'ils n'arrivent plus à nourrir.

Ce problème de l'alimentation des bêtes en hiver constitue un

---

(1) - Se reporter au chapitre sur l'élevage des boeufs dans l'étude de terroir.

véritable goulot d'étranglement qui empêche l'extension de l'élevage en montagne.

La solution serait bien sûr de semer des fourrages artificiels entrant en rotation avec les cultures de pommes de terre. Les essais dans l'Ankaratra ont été d'ailleurs partout concluants; et les fermes gérées par certains propriétaires d'Ambohibary sur la route de Faratsiho appliquent depuis longtemps cette formule. Pourtant on semble encore sur les hauteurs très éloignés de cette réforme; l'élevage reste extensif et dissocié d'une monoculture qui épuise les sols.

Les autres types d'élevage sont moins importants.

- L'élevage du porc a pourtant connu une grande prospérité dans les premiers temps de la colonisation des hauteurs.

Il y a plusieurs dizaines d'années, lorsque les pommes de terre ne se vendaient pas ou seulement en quantité réduites, les tubercules servaient essentiellement à l'élevage et à l'engraissement des porcs, revendus par la suite dans les régions de plaine voisines - celles d'Imérina en particulier.

L'épidémie de la maladie de Teschen a pour longtemps ruiné cette ancienne source de prospérité. Après une série d'échecs répétés, les paysans ont du se résigner à ne plus élever de porcs, ou seulement en nombre très limité.

- L'élevage du mouton est par contre assez bien représenté. Certaines familles possèdent autant de moutons que de bovins; ceux-ci supportent beaucoup mieux la pénurie de pâturages en saison sèche que les boeufs.

Ni la laine, ni la peau de ces moutons ne sont exploitées. Les bêtes sont surtout élevées pour la consommation villageoise. Elles constituent avec les volailles de basse-cour, les principales sources en viande de l'alimentation.

Les moutons ont ainsi remplacé le porc qui sanctionnait auparavant les festins servis à l'occasion des grandes fêtes de la vie villageoise. Les boeufs ne semblent plus sacrifiés que pour les très grandes fêtes et seulement dans les grandes familles.

o  
o o

Monoculture de la pomme de terre et élevage sont donc deux activités "dissociées", menées indépendamment l'une de l'autre. En ce sens le système agraire paraît quelque peu rudimentaire; il consiste une fois par an à semer, puis à récolter des champs de pommes de terre, et pour le reste à laisser paître des bestiaux sur les mêmes pâturages tout au long de l'année.

Il faut pourtant se garder de trop schématiser. Les problèmes sont nombreux et se présentent d'une façon très différente suivant les diverses régions d'altitude.

Le problème de la commercialisation des pommes de terre prolonge et aggrave celui de la monoculture et de l'usure des sols.

c) - La vente des pommes de terre.

Il existe dans les villages de montagne trois grandes façons d'écouler les productions de pommes de terre. Les récoltes peuvent être "vendues sur pied" avant la récolte: elles peuvent être négociées à un petit collecteurs de brousse qui prendra en charge le

transport; elles peuvent être enfin apportées jusqu'aux marchands d'Ambohibary par les paysans eux-mêmes.

- La vente "sur pied" est assez peu répandue. Les pommes de terre sont dans ce cas vendues sur le champ à un voisin ou à un petit collecteur qui se charge lui-même de la récolte et du transport. Ce sont souvent les paysans sans charrette ou les anciens, trop âgés pour s'occuper de ces tâches, qui écoulent leurs récoltes de cette façon.

- Les récoltes peuvent être aussi vendues à un petit collecteur de brousse qui vient les acheter au village. L'avantage pour les paysans démunis de charrette est que le collecteur s'occupe du transport jusqu'à Ambohibary en payant pour ce la un charretier. Toutefois les bénéfices sont moindres puisqu'il faut pour chaque Kg. déduire 0,5 fr. pour le collecteur et suivant le cas 1 fr. ou 1,5 fr. pour le convoi.

- Beaucoup de paysans préfèrent donc porter eux-mêmes leur production jusqu'aux marchands d'Ambohibary. Certains se servent de leurs propres charrettes, d'autres utilisent les services d'un convoyeur. La charrette dans les villages de montagne, n'a en effet rien d'un produit de luxe. Dans la plupart des villages où nous avons séjourné, un ménage sur deux en possédait une, alors qu'à Tsarahonenana cette proportion n'était, rappelons-le, que de une pour cinq.

Près de la moitié de la production de pommes de terre commercialisée est transportée par les paysans jusqu'aux collecteurs d'Ambohibary. C'est à la boutique de ce dernier que commencent pour le paysan les difficultés, et bien souvent l'amertume.

Celui-ci a d'abord effectué au village un premier tri. Il écarte les tubercules écorchés ou de mauvaise qualité, puis les

convoie dans de lourdes et lentes charrettes jusqu'au bourg. Le voyage sur des pistes de mauvaise qualité, souvent impraticable en land-rover, dure parfois une journée entière. Il prend d'Andranomangamanga à Ambohibary un minimum de 6 heures. Une charrette contient en général entre 4 à 500 Kg.

A Ambohibary, le collecteur déclare son prix. Ce prix est toujours le dernier, il n'est pas question de le discuter. Le paysan est en effet sans armes et ne peut songer à regagner le village, sa charrette plaine. Les variations des cours commandées par les fluctuations du lointain marché d'Isotry sont d'autre part un mystère qui lui est impénétrable; il soupçonne toujours le collecteur de malhonnêteté.

La suite confirme d'ailleurs souvent son jugement. Le prix annoncé, le collecteur opère un nouveau tri. Suivant les cas, le 1/3 ou le 1/4 du chargement est mis de côté et déclaré "invendable" à Tananarive. Les pommes de terres retenues sont alors pesées et mises en soubiques de 25 kg. par le marchand. Sur chaque soubique celui-ci retient invariablement 2 kg. pour son compte personnel, qu'il justifie par le poids de la soubique et la présence de nouveaux déchets. Or une soubique pèse rarement plus de 400 gr. et ces déchets n'ont d'autre justification que la "coutume". C'est donc un cadeau que le collecteur s'octroie gratuitement et d'autorité - dans ce domaine la coutume joue à sens unique.

Ces diverses opérations effectuées, le collecteur propose au paysan de lui racheter à moitié-prix la part du chargement préalablement écartée pour sa mauvaise qualité. Ce dernier "accepte", il peut alors constater que la plupart de ses pommes de terre soi-disant "invendables" sont mélangées aux autres et partent sur Isotry pour y être revendues au même prix que les autres.

Telle est la version des paysans. Il est difficile de savoir si elle pêche par excès, mais elle est en tous cas unanime, et le ton des villageois est souvent violent. Certains reprochent en outre aux collecteurs de truquer les balances; de faire preuve d'arrogance etc...

A Ambohibary, comme nous le verrons, la version des marchands est naturellement différente. D'ailleurs les paysans reconnaissent qu'il n'est pas interdit d'être à la fois honnête et collecteur, puisqu'ils reconnaissent parfois - du bout des lèvres, quelques exceptions.

De toutes façons, les paysans s'estiment trompés lorsqu'ils vendent leurs pommes de terre, et cette impression ne paraît pas totalement inexacte. Ils se plaignent aussi des variations de cours, souvent imprévisibles. Le prix de la pomme de terre peut en effet passer d'une période à l'autre de 4 à 10 Francs le Kg. Ces fluctuations qui dépendent du plus ou moins grand degré d'engorgement du marché de Tananarive, sont incompréhensibles pour le paysan qui par surcroît ne possède sur elles aucun moyen de contrôle.

La dépendance et l'impuissance du paysan face aux réseaux de collecte et <sup>de</sup> la gamme des prix qui lui sont proposés est donc profonde. Il est certain que les difficultés rencontrées par les pommes de terre lors de leur commercialisation, n'incitent pas les producteurs à améliorer le volume et la qualité de leurs récoltes. Trop souvent le montagnard a l'impression que son travail profite moins à lui-même, qu'à l'enrichissement du marchand.

°  
° °

L'économie des fronts de culture d'altitude se heurte donc à un certain nombre de difficultés d'ordre général. Comme nous allons le montrer en présentant quelques exemples concrets, celles-ci apparaissent suivant les endroits sous des aspects fort différents. L'analyse de quelques exemples concrets ~~ne~~ nous permettra ~~pas~~ de mieux saisir cette diversité.

2) - Quelques exemples de fronts d'altitude

a) - Un domaine de colonisation récente: le plateau d'Andranomangamanga.

Le plateau d'Andranomangamanga se situe à 2 heures de marche au nord-ouest de Tsarahonenana. Il s'agit là d'une haute plaine bosselée à la surface inclinée, remontant en pentes vers le nord-ouest; et séparant deux des grandes plaines intérieures de l'Ankaratra, celle d'Ambotofotsy au nord, celle d'Ambohibary au sud.

L'altitude s'élève de 1.900 à 2.100 mètres. Les sols sont bruns et profonds, acides, tandis que dans les dépressions mal drainées on remarque des phénomènes de concrétionnements et de croutes hydro-morphes. La surface du plateau coïncide avec celle des coulées basaltiques du plio-quaternaire qui ont glissé du nord vers le sud; elle est dominée par les sommets tracho-phonolithiques du Mangabe et de Maroparasy dont les cratères culminent autour de 2.200 mètres.

Andranomangamanga signifie "l'eau bleue"; le centre déprimé du plateau est en effet occupé par deux petits lacs extrêmement profonds autour desquels circulent toute une série de légendes plus ou moins merveilleuses.

Le peuplement actuel est dans l'ensemble récent. Une première tentative sans succès, semble pourtant avoir eu lieu dans les

dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle, mais la plupart des colons redescendirent vers la plaine d'Ambohibary, encore peu peuplée. Ils furent chassés dit-on par une succession d'épidémies de variole, mais aussi parce que découragés dans leurs essais infructueux pour créer des rizières.

Long d'environ 5 Km., large de 2, le plateau est d'une certaine homogénéité. Il compte aujourd'hui un peu plus de 500 habitants. La plupart des hommes de plus de 30 ans ne sont pas nés sur la hauteur, mais sont des émigrants venus de la plaine; beaucoup viennent de Tsarahonenana. Andranomangamanga est donc un "front pionnier" une terre de colonisation où se fixent à l'heure actuelle de nouveaux émigrants.

Ce caractère récent de l'occupation humaine explique que les sols ne soient pas, jusqu'à présent dégradés.

Les récoltes sur les "tany masaka" se chiffrent à 5 à 6 tonnes de pommes de terre à l'ha.; ils restent encore corrects sur les "tany moundras" où ils atteignent 2 à 3 tonnes.

D'autre part, les habitants d'Andranomangamanga conservent des liens étroits avec les villages de la plaine d'Ambohibary dont ils sont originaires.

Immigrés récents, la plupart ont dans la plaine des attaches familiales toujours solides et y possèdent des lots de rizière. Ils se partagent entre leur exploitation de montagne et celle de la plaine; et bénéficient parfois d'un habitat dédoublé. Il n'est pas rare d'ailleurs que le montagnard devenu vieux, revienne se fixer définitivement dans son village d'origine après s'être fait construire une maison "nouvelle" avec des murs de briques et un toit de tôle. Certains, plus fortunés, prennent leur retraite à Ambohibary tandis que leurs enfants continuent l'exploitation sur les hauteurs de la montagne.

Ce caractère "double" de beaucoup d'exploitations d'altitude entraîne à Andranomangamanga un appréciable complément de prospérité. Les rizières de la plaine permettent en effet de se nourrir une grande partie de l'année sans avoir à acheter aux marchands d'Ambohibary. Les bénéfices acquis par la vente de pommes de terre sont donc disponibles pour d'autres domaines.

D'autre part, les attaches familiales permettent à certains montagnards d'envoyer une partie de leurs bêtes passer la saison d'hiver, dans la plaine. Elles peuvent alors se nourrir sur les chaumes des rizières asséchées et passer le cap de la mauvaise saison dans des conditions moins précaires. Toutefois il ne s'agit pas d'une transhumance généralisée, elle n'est exercée que par quelques familles et pour quelques bêtes seulement. Car même dans les marais de la cuvette, la dégradation rapide des pâtures interdit une trop grande densité de bêtes en pacage.

La zone pionnière d'Andranomangamanga connaît en définitive une relative mais réelle prospérité. Les signes extérieurs sont visibles ; de nombreuses tombes des ancêtres ont été dressées depuis quelques années sur les points les plus élevés du plateau. Par ailleurs, plus de la moitié des exploitations possède une charrette, et nombreux sont ceux qui ont investi leurs bénéfices dans la construction d'une maison en brique dans la plaine, que ce soit à Tsarahonenana, Miadam-poina ou Ambohibary.

La seule difficulté d'Andranomangamanga tient dans l'isolement du plateau perdu dans le chaos des pics et des laves de l'Ankaratra, et dans la mauvaise qualité des voies de communication. Le sentier de montagne qui relie Andranomangamanga à Ambohibary est en effet défectueux ; en saison humide les charrettes ne peuvent pas ou très difficilement passer. Le grand moment de la vente des pommes de

terre ne se situe pas pour cette raison au mois de janvier, mais commence au mois de mars lorsque la piste s'est enfin asséchée.

Le problème de la "piste" empêche donc un étalement de la vente des pommes de terre et oblige à un "stockage" dans le sol, qui risque de pourrir une partie de la récolte.

Toutefois cette difficulté n'empêche pas que les habitants du plateau soient parmi les plus prospères que nous ayons rencontré. Il n'est pas d'année nouvelle sans qu'un ou deux nouveaux émigrants viennent avec l'accord du fokonolona se fixer sur les terres encore disponibles. Tant que les sols de la planète ne donneront pas des signes d'usure et de dégradation, cette prospérité ne devrait pas être compromise.

Un certain nombre de fronts d'altitude comme le plateau d'Ambanton-Dradama, connaissent des conditions beaucoup moins favorables.

b) - Un domaine de colonisation ancienne: le plateau d'Ambanton-Dradama.

Le plateau d'Ambanton-Dradama s'étend à l'ouest et au nord-ouest d'Ambohibary, de par et d'autre de la route de Faratsiho. Bien qu'en dehors des limites administratives du canton, le plateau reste dans la zone d'influence d'Ambohibary et sous la dépendance étroite de ses réseaux de collecte.

Ce plateau est une unité géographique plus vaste que la planète isolée et bien circonscrite d'Andranomangamanga. Il constitue tout le versant est de la haute surface qui s'étend entre Ambohibary et Faratsiho. En pente douce inclinée vers l'est, cette surface a la topographie bosselée et souvent mal drainée, s'étend sur une quinzaine de Km. de l'est à l'ouest et sur une dizaine du nord au sud.

Plusieurs coulées volcaniques se sont superposées pour former

ce plateau; elles donnent lieu à une gamme de sols ferrallitiques bruns ou rouges de fertilité moyenne. Les bas-fonds marécageux et mal drainés présentent par contre des argiles noires humifères plus riches.

L'habitat est concentré en gros villages groupés, fixés sur des sites défensifs de par de d'autre de la piste. Les premiers centres habités remontent aux temps de la conquête mérina, c'est-à-dire à une période contemporaine du peuplement de la plaine d'Ambohibary. La plupart étaient à l'origine des garnisons militaires, établies en protection contre les raids d'insurgés sakalaves.

Le nom du plateau dérive de celui du roi Radama I<sup>er</sup>. C'est en effet à cause d'une pierre sur laquelle le souverain avait coutume de dormir lors de ses visites qu'un ancien poste est devenu le village d'Ambaton-Dradama; c'est-à-dire "la pierre de Radama"; ce qui, par la suite a donné le nom au plateau tout entier.

Près d'une dizaine de gros villages de 300 à 350 habitants se dispersent sur l'étendue du plateau. Nous avons pu enquêter personnellement dans les 3 principaux d'entre-eux: Ambaton-Dradama, Antanakibe et Antoby. L'habitat évolue d'ailleurs dans le sens d'une dispersion progressive; les hameaux ou cases isolées se détachent des villages et se rapprochent de la route.

L'émigration a cessé depuis longtemps. Tous les habitants du plateau sont nés dans la région.

Zone de peuplement ancien, culminant partout à 2.000 mètres d'altitude, le plateau d'Ambaton-Dradama présente tous les signes d'une région "usée" et difficile. On est loin de retrouver ici la prospérité d'Andranomangamanga.

L'ancienneté de la monoculture, et la relative densité de la population (un peu plus de 20 h/km<sup>2</sup>) ont en effet provoqué depuis

quelques dizaines d'année, une dégradation catastrophique des sols de culture en même temps qu'une érosion violente sur les versants. De ce fait les "tany masaka" fumés chaque année autour des villages ne donnent plus que des rendements de 2,5 tonnes à 3 tonnes à l'hectare; les "tany moundra" cultivés de façon extensive se réduisent pour leur part à 1 tonne ou 1,5 tonne. Les chiffres de production sont donc tombés de moitié par rapport à ce qu'ils sont sur les fronts d'altitude de peuplement récent.

Les villageois s'efforcent de remédier à cette chute dans les rendements en étendant ~~les~~ superficies cultivées, au détriment du temps de jachère. Cette mesure accélère encore le processus de dégradation. La terre épuisée et érodée rend de moins en moins, ne répond plus à la fumure, et fournit des tubercules de petite taille ou de qualité médiocre. C'est ce qu'un paysan résumait en disant: "Nous travaillons de plus en plus, mais nous récoltons de moins en moins".

Il existe donc sur le plateau d'Ambaton-Dradama un mécanisme grave d'appauvrissement, sans que par ailleurs aucun signe de rénovation ou de transformation puisse être enregistré.

Etablis depuis 2 ou 3 générations, les montagnards ont perdu tout lien avec les régions de plaine rizicole; aucun ou presque ne possède de rizières à Ambohibary ou à Vinaminony. D'autre part le déclin des rendements de pommes de terre ne provoque pas en contrepartie l'extension de l'élevage. Les bêtes, bovins ou porcs, sont par exemple proportionnellement moins nombreuses à Ambanton-Dradama qu'à Andranomangamanga.

La chute progressive des rendements de pommes de terre ne laisse, en effet, que des excédents de plus en plus faibles pour l'alimentation des bêtes en hiver. Par ailleurs, l'absence de

relations familiales avec les plaines empêche un approvisionnement en paille de riz. Les bêtes . . sont donc réduites essentiellement aux pâturages, que les sols dégradés rendent médiocres. En saison sèche le problème de leur alimentation devient aigu.

Que peuvent faire les paysans face à cet affaiblissement continu de leurs ressources ?

Certains partent. Ils émigrent vers l'ouest dans la région de Mandoto, mais encore plus volontiers vers Tsiromandidy. D'autres se déplacent et cherchent sur la surface du plateau des sols moins usés. Certains ont rejoint la plaine d'Andranomangamanga, ou de nouveaux domaines de culture à l'intérieur de la montagne.

Depuis quelques décennies, le plateau d'Ambanton-Dradama est devenu le contraire d'une région "pionnière", c'est-à-dire une région déjà vieille, aux sols usés et fatigués, arrivée en quelque sorte, au bout de ses possibilités. La densité de population pourtant peu élevée reste manifestement trop lourde pour les ressources actuelles.

Ceux qui restent sur place cherchent pourtant à créer de nouvelles ressources. Le climat du plateau d'Ambanton-Dradama déjà plus occidental est légèrement plus doux que celui d'Andranomangamanga. Il est moins exposé aux vents et aux pluies venues de l'est; les températures y sont aussi sensiblement supérieures. Les paysans cherchent donc à développer dans les endroits protégés et sur les sols peu dégradés des bas fonds marécageux, une nouvelle agriculture vivrière proche de celle qu'on rencontre dans les plaines. Ils cessent de cultiver des pommes de terre pour planter des maïs ou des haricots, et après aménagement d'un dispositif de drainage tâchent de faire pousser du riz.

Même lorsque ces bas-fonds sont bien abrités, les rendements sont infimes, moins d'ailleurs pour le maïs qui parfois réussit, que

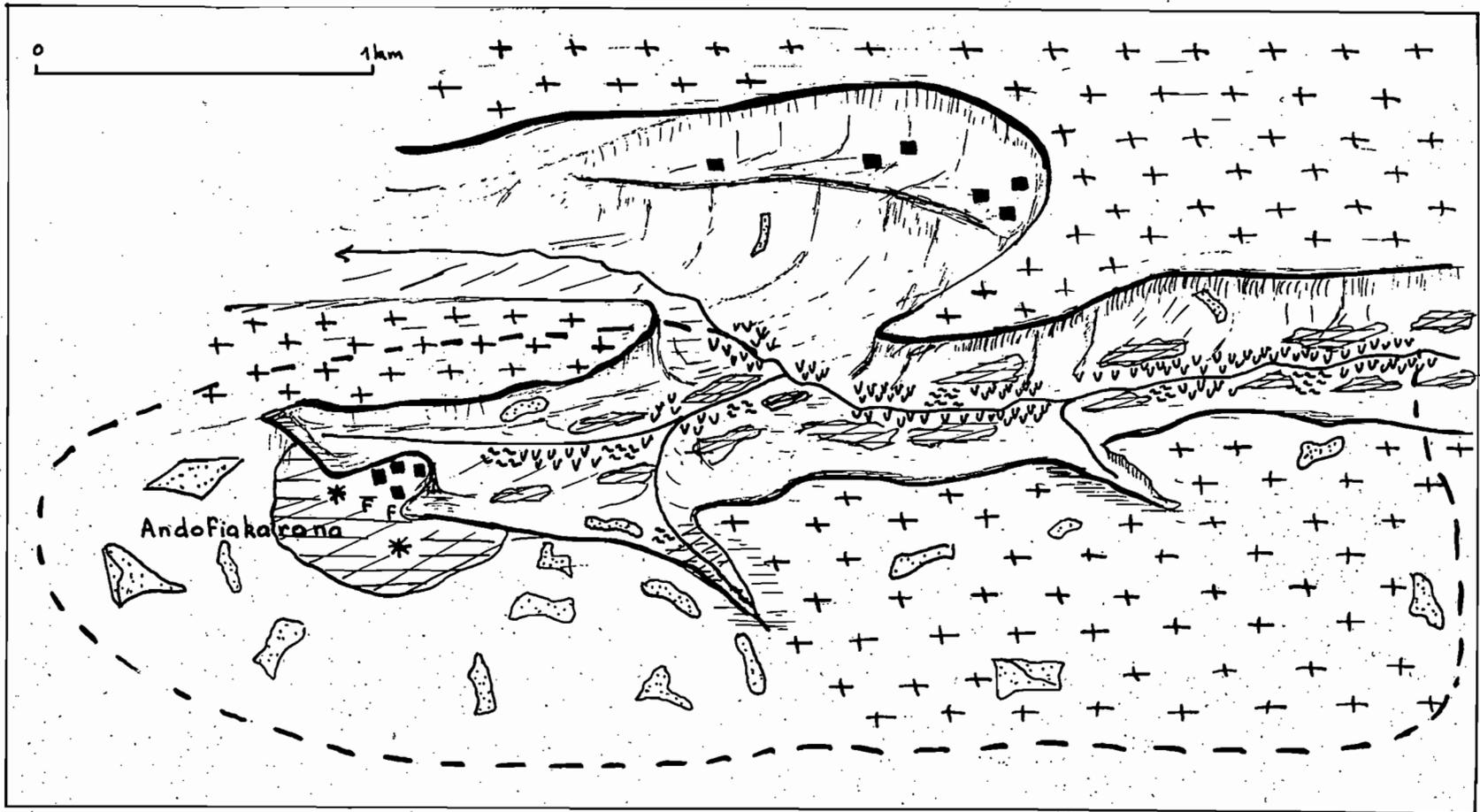
pour le riz qui ne réussit jamais. Il arrive, les bonnes années, qu'on puisse sur un hectare remplir quelques soubiques de paddy à peine mûr, mais la plupart du temps on se contente de récolter des plants de riz encore verts. Ceux-ci ont toutefois l'avantage de fournir un peu de fourrage.

La mode actuelle sur le plateau d'Amban-ton-Dradama est donc de revenir aux rizières. La pomme de terre ne donnant plus, les montagnards renouent avec la nostalgie profonde de tous les terroirs "sans riz" de la hauteur; ils tâchent de redevenir des riziculteurs. La perspective n'est pas de fournir de la paille de riz qui servirait de fourrage, mais bien de récolter du paddy. Tous espèrent une nouvelle variété résistante au froid et adaptée aux régions de montagne, tous en attendant, aménagent des rizières.

Ce retour acharné à ce qui est le fondement de l'agriculture mérina dans des conditions naturelles qui la rendent actuellement impossible, a quelques chose d'émouvant et de dramatique. Au fond, les fronts d'altitude sont dans l'Ankaratra, des "milieux déracinés" coupés de leur tissu naturel que constitue la rizière, ou la possibilité de rizières. Ils sont instables et fragiles.

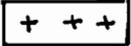
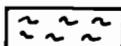
Cette évolution est significative. Dans une certaine mesure, elle guette à échéance plus ou moins lointaine, l'ensemble de tous les fronts d'altitude. Sans une conversion du système agraire ~~sur~~ vers l'élevage et l'introduction de cultures nouvelles, les peuplements d'altitude semblent en effet, condamnés à cette régression.

La situation des villages établis au sommet de la montagne de Farihimena reste particulière. A partir d'une évolution analogue, ces villages ont su en effet, convertir leur économie sur un important élevage bovin, accompagné de mouvements de transhumance.



### Un terroir de montagne : Andofiakarona (Ankaratra)

( Superficie générale = 400 ha ; Superficie cultivée = 60 ha ; Population = 120hb )

	rivière	F	Fosse à bœuf		"Rizières" de bas Fonds
	granit	*	Eucalyptus		Champs de culture intensive
	basalte	- - -	Limite du terroir		Fosses de pisciculture
		■	villages		Tany moundra

c) - Le cas particulier de la montagne de Farihimena.

La montagne de Farihimena s'élève au-dessus du bassin de Betafo, tout au sud de l'Ankaratra, au contact de la chaîne granitique des Vavavato<sup>(1)</sup>. Elle échappe donc aux limites strictes de la région d'Ambohibary.

L'étude de ce front d'altitude nous paraît intéressante. Elle révèle en effet un cas original de conversion du système agraire traditionnel vers les formes d'une économie d'élevage.

Les fronts d'altitude montent ici très hauts. Le village d'Andofiakarana que nous avons pu étudier, atteint ainsi une altitude de 2.150 mètres; son nom révélateur signifie la "dernière montée".

Accroché sur un replat au sommet de la montagne, ce village domine dans un site grandiose, une étroite et profonde vallée creusée à la limite du basalte et du granit. Le terroir s'étend en longueur vers le nord sur les escarpements qui longent la vallée, puis redescend sur celle-ci où il entre en contact avec le territoire des villages voisins.

On distingue autour des cases une auréole de cultures intensives complantée de pommiers; ailleurs une dispersion de parcelles sur les étendues herbeuses qui constituent les "tany moundra". Le fond de la vallée est aménagé en fosses de pisciculture, terres labourées ou rizières (Voir croquis).

La plupart des villages de la montagne de Farihimena furent

---

(1) - Le bassin de Betafo a fait l'objet d'une étude géographique détaillée par M. Bied-Charreton (Voir rapports ORSTOM).

créés à la fin du siècle dernier par des colons originaires du bassin de Betafo. L'occupation humaine sur la montagne est déjà relativement ancienne.

La monoculture ininterrompue a eu les mêmes conséquences que sur le plateau d'Ambanton-Dradama. Les sols épuisés connaissent une dégradation grave et subissent par ailleurs une érosion violente. Depuis une vingtaine d'années les rendements de pommes de terre sont tombées aux alentours de 2 tonnes à l'hectare sur les tany masaka, et 1 tonne sur les tany moundra.

Ces chiffres sont manifestement très bas. La plupart des habitants de la montagne sont pauvres, plus pauvres que ceux de la plaine voisine de Betafo. Dans le village d'Andofiakarana, aucun ne dispose d'une charrette; les cases<sup>sont</sup>/de terre battue avec revêtement de chaume. Les gens ont pris l'habitude de se passer de riz, les repas sont à base de pommes de terre, poissons ou pommes. Le riz devenu un aliment de luxe n'est servi que dans les grandes occasions.

Le volume de pommes de terre vendu à l'extérieur est réduit. La raison principale en est d'ailleurs, moins la faiblesse actuelle de la production, que les difficultés que pose le transport des récoltes jusqu'à un centre marchand.

Le village d'Andofiakarana, perdu sur la "dernière montée" ne possède, en effet, aucun moyen de locomotion. La seule façon de vendre est de payer un charretier qui transporte la récolte par une piste de montagne de plus de 20 Km., ou bien d'attendre que des collecteurs de brousse viennent l'acheter à demeure. Dans les deux cas, le prix du transport grève lourdement le bénéfice; les villages d'accès plus facile de la moyenne montagne (entre 16 et 1.800 mètre) leur créent d'autre part une concurrence sévère.

Pour toutes ces raisons les pommes de terre ont, depuis un certain temps, cessé d'être la ressource principale d'Andofiakarana. La source essentielle de profit découle directement de l'élevage.

L'élevage s'accompagne de mouvements de transhumance. Le troupeau reste en été près du village sur les pâtures naturelles de l'Ankaratra, et descend en hiver vers les reliefs désertiques des Vavavato, plus humides.

Les boeufs partent au mois de juin pour revenir dans le courant d'octobre. Ils pâturent l'herbe des bas-fonds, près des sources permanentes de la montagne granitique. Les bergers qui les accompagnent se retrouvent chaque soir dans des grottes naturelles. Chacun a sous sa responsabilité 60 à 70 bêtes qui lui sont confiées personnellement. Les villages ne disposent en effet d'aucune association communautaire, chacun s'arrange soit individuellement, soit avec un voisin ou un parent, pour payer un berger; le plus souvent un jeune homme du village. Les divers troupeaux ainsi regroupés peuvent associer les bêtes de villages différents, mais le cas est rare. En règle générale, chaque berger s'occupe des bêtes d'un hameau ou d'une famille étendue.

Cette pratique de la transhumance d'hiver vers les Vavavato permet de résoudre le problème de la nourriture des bêtes pendant la morte saison. Seules les jeunes bêtes ne participent pas à ce mouvement. Elles restent près du village où elles sont nourries de tiges de riz vert, mais aussi de fourrage naturel coupé pendant les mois d'été. Les villages de Farihimena nous sont apparus comme les seuls à pratiquer une certaine forme d'engrangement des herbes en prévision des mois de la saison sèche.

Un élevage de moutons assez important accompagne l'élevage bovin. A Andofiakarana la vente des pommes de terre ne représente plus aujourd'hui que le 1/4 des ressources permises par la vente des animaux.

Dans la plupart des cas, les bêtes sont vendues à des collecteurs d'Ambohibary ou de Betafo qui viennent les acheter au village. La dépendance des villageois à leur égard est encore une fois complète. Beaucoup de paysans se plaignent des prix qui leur sont offerts et de l'impossibilité de les discuter. Suivant leurs propres termes "le marchand est le maître absolu. C'est lui qui commande; nous sommes trop loin de tout pour pouvoir discuter ses affaires".

Cet exemple d'évolution d'un front de culture traditionnel vers l'élevage est intéressant. Pourtant les villageois restent dans l'ensemble beaucoup plus pauvres qu'ailleurs. Ils sont loin d'avoir tiré de l'élevage toutes les possibilités que ce dernier pourrait offrir. Il semble que l'isolement et les difficultés de communication soient ici, malgré certaines conditions favorables du milieu naturel, un handicap pratiquement insurmontable.

De fait, depuis la chute continue des rendements de pommes de terre, beaucoup de montagnards sont partis. Et c'est l'importance de cette émigration qui a probablement conduit les villageois restés sur place à accorder moins de place à la culture pour se consacrer à l'élevage.

Depuis une vingtaine d'années, Andofiakarana a perdu plus de la moitié de ses habitants. La plupart sont partis vers le Moyen-Ouest, dans les régions qui entourent Mandoto. Ceux qui émigrent sont d'ailleurs les moins démunis, c'est-à-dire ceux qui disposent du minimum de l'avance d'argent nécessaire pour effectuer un voyage, s'installer dans une région neuve et acheter des rizières.

Les liens avec le village de départ restent d'ailleurs solides. Dans un premier stade l'émigrant conserve en effet dans sa région d'origine ses troupeaux, sa case et l'essentiel de ses biens; il y retourne en moyenne une fois par an. Ce n'est que plus tard à la seconde génération, que la rupture devient définitive.

Le système agraire des villages de la haute montagne de Farihimena représente donc un exemple de conversion spontanée vers les formes d'une économie d'élevage, après une première phase brutale de dépeuplement. Il montre ainsi qu'une transformation et une conversion des systèmes agraires de haute montagne reste possible lorsque certaines conditions sont réunies.

°  
° °

Cette brève présentation de quelques exemples de fronts d'altitude ne constitue pas une étude d'ensemble sur la géographie des "hauts" de l'Ankaratra. Elle tend seulement à montrer la nature des principales difficultés qui se posent aux "terroirs sans riz" de la montagne, proche d'Ambohibary.

Ces villages et hameaux de la haute montagne sont en effet très divers; les problèmes dont loin de s'y poser partout avec la même acuité ni dans les mêmes formes. Tandis que certains fronts, certaines régions font figure actuellement de terres "pionnières" qui accueillent de nouveaux colons et assurent en général une prospérité appréciable (- Andranomangamanga); d'autres apparaissent en revanche comme de vieilles régions "usées" et appauvries.

La géographie des "fronts d'altitude" est donc diverse et ambiguë; la colonisation sur les hauteurs de l'Ankaratra repose sur des bases fragiles. Depuis une date ancienne et parfois contemporaine du peuplement des plaines, un type de monoculture spéculative s'est développé qui a vite épuisé les sols. L'élevage extensif, limité par le problème de l'alimentation des bêtes en saison froide, n'a pu offrir une solution de remplacement - sauf en quelques endroits précis comme Farihimena où la transhumance vers les Vavavato répond à une tradition déjà ancienne.

Ce système agraire est resté malgré tout possible tant que la population demeurait peu nombreuse et que les noyaux d'habitat pouvaient se déplacer, une fois les sols de culture épuisés. Le village d'Antoby a ainsi changé 4 fois de site et de terroir en moins d'un siècle.

Cette culture itinérante appropriée à des régions sous-peuplées est à l'heure actuelle devenue un luxe impossible. Dans beaucoup de fronts d'altitude, l'usure générale des sols, le gonflement démographique et l'arrivée de nouveaux colons ont provoqué un phénomène de surpeuplement relatif. L'impossibilité du système agraire à se transformer a dès lors changé les anciennes régions pionnières en régions "vieillies", en zones non plus d'accueil mais de départ.

Les terres neuves de l'Ankaratra, actuellement en voie de colonisation, connaîtront, elles-aussi, au bout d'un temps plus ou moins long, un cycle d'évolution identique. Des signes d'usure se révèlent déjà à Andranomangamanga même, et la plupart des paysans en sont parfaitement conscients.

Les fronts d'altitude n'ont donc d'autre alternative que de se dépeupler ou de convertir leur système agraire vers des formes plus intensives. Les solutions techniques sont d'ailleurs connues; l'agronome René Dumont en a suffisamment parlé dans son rapport sur l'agriculture malgache; elles se trouvent d'autre part dans tous les rapports agronomiques ou pédologiques que l'IRAM a consacré au Vakinankaratra.

Il faut en effet d'une part, améliorer et intensifier la culture des pommes de terre - et notamment renouveler les semences qui semblent à la longue être atteintes de dégénérescence. D'autre part intégrer celle-ci dans un assolement rationnel avec des cultures nouvelles qui pourraient être le blé, l'avoine et surtout les cultures fourragères. Tous les essais de cultures nouvelles ont été

positifs; ces dernières permettraient en même temps qu'une régénérescence des sols d'offrir aux bêtes les réserves de foin qui font défaut en hiver.

L'intégration de l'élevage à une agriculture diversifiée sont donc les solutions proposées par l'agronomie. Il devrait s'en ajouter d'autres: en particulier un contrôle des circuits de commercialisation qui drainent les produits de la montagne et une relative fixation des prix. Dans cette perspective l'ouverture de postes d'achats officiels, suggérée par les experts de la F.A.O., serait une initiative particulièrement bienvenue.

Enfin, et c'est quand même là le fond du problème, il faut que les habitants de la montagne puissent accomplir cette reconversion et qu'ils y soient préparés. Celle-ci exige en effet une rupture profonde avec les habitudes, et l'adoption d'un esprit nouveau, "pionnier" au sens réel du mot.

Or cet esprit existe. Au cours d'un séjour prolongé sur les villages de la haute montagne, nous avons été impressionné par la conscience très nette qu'avaient les paysans des problèmes de leur système de culture, en même temps que de leur ouverture remarquable à toute solution qui pourrait venir de l'extérieur. Tous nous ont demandé des conseils techniques que nous n'étions pas habilités à donner, le nom de cultures nouvelles, la façon de se procurer des semences plus productives, etc...

Nous sommes par la suite revenus dans ces villages en compagnie d'experts agronomes de la F.A.O. Il n'y eut aucune difficulté à trouver des volontaires (et des volontaires capables) pour procéder aux essais de culture nouvelle, ni non plus pour créer des associations villageoises cultivant en commun les champs de culture fourragères envisagés.

La structure sociale des villages de montagne se prête en effet beaucoup plus facilement à une expérience communautaire de développement que ceux de la plaine. Les différences foncières ou sociales y sont relativement peu sensibles. Les hommes font tous partie d'équipes d'entraide cohérentes et unies tandis que l'autorité se distribue en règle générale parmi les anciens.

Une action de développement visant à introduire les cultures nouvelles dans le cadre des associations villageoises spontanées que représentent les équipes d'entraide ne rencontrerait donc aucune difficulté. L'appui des notables et des anciens serait d'autre part, dans ce genre d'action, entièrement acquis.

L'action que prévoyait la F.A.O. dans cette région n'a pu être malheureusement suivie d'effets. Faute de crédits, les promesses sont restées lettre morte. Or cette action reste et demeure toujours nécessaire.

o  
o o

La géographie des hautes-terres de l'Ankaratra pose, en définitive, un problème grave. Ces hautes plaines aux sols fragiles mais riches pourraient en effet permettre le développement d'un élevage et d'une agriculture de montagne de type tempéré, dont la prospérité serait précieuse dans un pays tropical. Or le système agraire d'aujourd'hui tend à une régression de plus en plus inquiétante.

La conversion qui s'impose ne pourra s'effectuer qu'à partir d'une action des services publics. Les villages oubliés et perdus de la montagne ne peuvent en effet inventer d'eux-mêmes les nouvelles plantes et les nouvelles semences qui rénoveront leur économie.

L'avenir et la stabilité du peuplement des "hauts" de l'Ankaratra dépend en définitive de l'action qui sera, ou ne sera pas entreprise.

### Conclusion

Cette présentation sommaire de la plaine et de la montagne d'Ambohibary révèle l'existence d'une petite région. Cette région existe par la conjonction inhabituelle dans un pays tropical d'une plaine rizicole abondamment peuplée et d'une montagne "vivante". Elle se renforce d'autre part par le dynamisme du bourg d'Ambohibary qui assure le rôle d'une capitale régionale.

Les limites de cette région coïncident avec celles de la zone d'influence de la ville. Au nord, cette <sup>région</sup> forme un arc de cercle qui va de la plaine d'Andranomangamanga au Mont Vohimena; elle s'étend plus largement vers l'ouest où elle inclue le plateau d'Ambanton-Dradama; elle cesse enfin à l'Est et au Sud avec la limite de la bordure montagneuse qui se termine au contact des plaines d'Antanifotsy et d'Antsirabé.

La région d'Ambohibary s'arrête donc là où cesse l'influence des plaines ou dépressions voisines. Ces plaines sont, rappelons-le, au nord nord-ouest, les bassins de Vinaminony et de Faratsiho, au nord la vallée d'Ambatofotsy, à l'est le bassin d'Antanifotsy, enfin, directement au sud, la plaine d'Antsirabé.

Etablir un découpage régional dans l'Ankaratra revient à cerner l'influence respective de chaque plaine sur son pourtour montagneux. Les montagnes n'existent en effet que par leurs relations avec une grande plaine produisant du riz et où existe un centre marchand qui permet d'écouler leur production.

Les relations entre la plaine et la montagne sont à l'intérieur de chacune de ces régions nombreuses; elles <sup>de</sup> renforcent souvent sur le plan humain par une même communauté d'origine. D'autre part les limites généralement nettes, coïncident grosso modo avec les grandes

lignes du cadre naturel. A Ambohibary elles n'excèdent pas un rayon de 20 Km. à partir du bourg, c'est-à-dire la distance couverte en une journée par une charrette ou par un homme.

Nous terminerons cette étude en présentant le bourg d'Ambohibary et l'éventail de ses principales fonctions de "capitale régionale"

- AMBOHIBARY, Capitale régionale -

Le bourg d'Ambohibary s'étend sur la bordure sud-ouest de la plaine, peu après le croisement de la route de Tananarive avec la piste de Faratsiho. La population de la ville exerce par ses activités commerciales et artisanales une influence considérable sur toute la région.

La fonction première d'Ambohibary est celle d'un marché drainant les produits de la plaine et du pourtour montagneux; en même temps qu'un relais vers Tananarive pour les régions plus éloignées de Faratsiho et de Vinaminony, au coeur même de l'Ankaratra.

1) - Le bourg d'Ambohibary.

La ville est construite de part et d'autre du marché. Les rues convergent vers lui, et se recoupent en angle droit. Elles se prolongent au sud, vers le temple protestant, au nord vers l'église et la mission catholique. La plupart des maisons sont construites de briques et surmontées de toits de tôle ondulée. Elles donnent directement sur la rue, le jardin de légumes et d'arbres fruitiers est, par contre, situé derrière la maison.

Ambohibary est une création récente qui remonte à la fin du siècle dernier. La construction du marché semble avoir suivi ou précédé de très peu l'établissement des deux missions religieuses. En ce sens la ville est née de la jonction de ces fonctions, marchande et religieuse; cette dernière s'accompagne d'établissements scolaires.

Les premiers habitants vinrent des villages d'alentour, en particulier de Sahabe, Sambaina ou Mahatsinjo. La ville est aujourd'hui constituée par 3 quartiers: "Antsimontsena", ce qui signifie au sud du marché, et "Avaratsena" qui signifie au nord, sont les deux quartiers historiques. Il s'en ajoute un nouveau à l'ouest, le long de la route de Faratsiho: "Antanetibe" qui est le quartier nouveau en pleine extension. A l'est, l'expansion du bourg est empêché par les rizières de l'Ankeniheny.

La dualité d'origine des deux premiers quartiers persiste à l'heure actuelle, mais il semble qu'elle ait tendance à s'atténuer de plus en plus. Le quartier du nord "Avaratsena" reste en effet peuplé de "hovas" pour la plupart catholiques, originaires du village de Sahabe. Le quartier du sud "Antsimontsena" est par contre habité par les descendants d'andrianas ou d'andevos issus des villages de Sambaina ou de Mahatsinjo. Les seconds ont suivi là leurs anciens maîtres. La grande majorité est de religion protestante.

Il fut un temps où les mariages entre les habitants de chacun de ces deux quartiers étaient pratiquement impossibles. La différence d'origine s'exacerbait dans la rivalité religieuse et souvent politique. Aujourd'hui, Ambohibary compte toujours deux équipes de foot-ball, l'une au Sud et l'autre au Nord, mais les relations entre les deux quartiers se sont considérablement améliorées. Il est d'ailleurs difficile pour un étranger de pénétrer la réalité profonde de

ces différences et de ces anciennes rivalités.

A l'ouest du marché, le quartier d'Antenatibe est en pleine expansion. C'est le quartier des constructions neuves où s'établissent les nouveaux arrivants. Il est surtout peuplé par des artisans: forgerons et réparateurs ou constructeurs de charrette.

D'après les derniers recensements Ambohibary compte 5.500 habitants, mais ce chiffre englobe un certain nombre de hameaux et de maisons situées en dehors de l'agglomération proprement dite. La population fixée au bourg ne dépasse pas en réalité 2.000 habitants.

## 2) - Les activités d'Ambohibary.

Ambohibary existe d'abord par son marché. Une bourgeoisie marchande très active étend son influence commerciale très loin, sur tout le pays sud de l'Ankaratra.

### a) - Les collecteurs de pommes de terre.

On trouve à Ambohibary près d'une dizaine de collecteurs de pommes de terre, d'inégale importance.

Ceux-ci ne quittent pas leur boutique. Ils mandatent en général une série de petits collecteurs intermédiaires qui passent de village en village acheter sur place les pommes de terre aux producteurs, puis organisent leur transport par charrette jusqu'au bourg. Le petit collecteur retient pour son bénéfice personnel 0,5 fr. par Kg.

Le système reste toutefois très souple. Ces petits collecteurs sont pour la plupart des paysans, producteurs eux-mêmes de pommes de terre qui achètent les récoltes de leurs voisins ou amis, après entente avec un marchand.

Les paysans qui possèdent une charrette évitent l'intermédiaire du petit collecteur de brousse et portent leur chargement à Ambohi-

bary, directement à l'entrepôt du marchand.

Celui-ci fixe ses prix sur le cours auquel les pommes de terre lui seront reprises au marché en gros d'Isotry à Tananarive, et les frais de transport jusqu'à la capitale. Ces déductions accomplies, il retient invariablement 2 Francs de bénéfice pour chaque kilog acheté.

A la halle d'Isotry de Tananarive, les pommes de terre sont aux mains de nouveaux marchands en gros qui les distribuent ensuite aux marchés de quartier et aux différents revendeurs de détail. Le circuit commercial est donc complexe et passe par toute une série de relais et d'intermédiaires. Suivant les saisons et le degré d'engorgement du marché, les prix sont d'autre part fluctuants. Au mois d'août 1966 à Ambohibary, les pommes de terre étaient achetées 8 Francs le Kg. aux producteurs; elles étaient revendues à Tananarive 18 ou 20 Francs.

La tâche principale des marchands du bourg est donc de rassembler les pommes de terre de la région et de les expédier sur Tananarive en s'entendant pour cela avec les entreprises de camionnage qui assurent le transport. Auparavant ils effectuent un tri et écartent les tubercules écorchées ou de mauvaise qualité, les assemblent enfin en "soubiques" homogènes de 25 Kg. chacune.

Les entreprises de camionnage qui font la liaison avec Tananarive ne sont pas liées aux marchands d'Ambohibary, mais dépendent des marchands de gros d'Isotry ou bien sont indépendantes.

Les marchands d'Ambohibary ont un vaste rayon d'action. Ils achètent dès le mois de décembre les récoltes d'avant-crue produites dans la plaine par l'agriculture de berge, puis par la suite, les récoltes successives des fronts de culture de l'Ankaratra. Les principales zones de récolte sont au nord celles des plateaux

d'Andranomangamanga et Vohimena, au nord-ouest celles d'Ambanton-Dradama et Antoby.

- Les collecteurs de riz: Ils sont moins nombreux que la catégorie précédente, mais tout aussi puissants. Ces collecteurs sont au nombre de 3 et s'appuient sur une organisation solide.

Ils sont eux aussi à la tête d'un système très souple de petits collecteurs de brousse qui dans chaque village vont et viennent pour acheter les surplus de riz. Le bénéfice de ces derniers est le même que celui de la collecte précédente; ils gagnent 0,5 Fr. pour chaque Kg. acheté et livré aux collecteurs d'Ambohibary.

Ces derniers se déplacent d'ailleurs beaucoup plus. Tandis que les collecteurs de pommes de terre attendent que la production vienne jusqu'à eux par charrettes, ceux-ci vont eux-mêmes chercher le riz dans les villages de la plaine. Ils passent dans les moments qui suivent la récolte à endroits et jours fixes sur les pistes carrossables qui sillonnent et bordent la plaine.

Dans la plupart des cas, ces collecteurs ont une clientèle stable et fidèle. Ils entretiennent avec elle des relations beaucoup plus étroites que les collecteurs de pommes de terre. Souvent plus ou moins usuriers, ils prêtent de l'argent aux paysans et en contrepartie se réservent des gages sur les futures récoltes de riz.

Acheteurs de paddy, ces marchands sont aussi revendeurs de riz au détail. Le paddy décortiqué et transformé à la rizerie d'Ambohibary est en général revendu le double du prix auquel il a été acheté aux paysans. Les années de pénurie, lorsque la récolte a été mauvaise, les marchands font venir des régions du lac Alaotra, d'importants contingents de riz.

Leurs principaux clients sont les habitants du bourg et ceux des terroirs "sans riz" des fronts de culture de montagne. Mais ce

peut être aussi les petits riziculteurs de l'Ankeniheny. Ces derniers pressés par un besoin d'argent immédiat ou engagés par un prêt sont parfois obligés de vendre leur paddy dans les moments qui suivent la récolte - quitte à le racheter ensuite au jour le jour à un prix supérieur.

L'activité des collecteurs de riz est donc multiple: acheteurs et vendeurs de riz, usuriers, ils ajoutent aussi fréquemment à leur corde la collecte des productions de maïs, haricots ou fruits.

- Les collectes diverses: A côté de ces deux grandes sources de profits que sont en premier lieu les pommes de terre et les bénéfices liés au commerce du riz, il existe pour les commerçants d'Ambohibary d'autres occasions de gagner de l'argent.

La troisième possibilité de collecte par ordre d'importance est constituée par le charbon de bois, élaboré avec des brûlis de Mimosas. Le charbon de bois est une activité spécialisée des villages du nord de la plaine, près d'Ankianjanakanga. La riziculture est en effet dans la partie la plus septentrionale de la plaine parfois difficile; l'eau des torrents de montagne est trop froide pour l'irrigation et le riz ne réussit que médiocrement.

Ces villages ont donc pris l'habitude de remédier à l'insuffisance de leurs rizières en se spécialisant dans la fabrication du charbon de bois. Les brousses de Mimosas sont d'autre part dans ces endroits particulièrement denses et prolifiques, surtout entre les courbes de 1.600 et 1.800 m. D'altitude.

De gros camions viennent donc en saison sèche, lorsque la piste est carrossable, chercher les charbons de bois et assurent leur transport jusqu'à Tananarive. On retrouve ici un système commercial proche des précédents avec des marchands en gros fixés à Ambohibary qui organisent le trafic et une série de petits intermédiaires sur place, qui le négocie.

Quelques marchands s'exercent par ailleurs dans le commerce des fruits. Les récoltes sont invariablement achetées sur pied par les commerçants, qui au moment voulu font organiser le ramassage par des salariés.

Bien qu'étant l'arbre le plus répandu de la région, le pommier reste en général à l'écart des circuits de commercialisation. La concurrence des régions d'Antsirabé ou d'Antanifotsy est en effet trop élevée pour que les pommes puissent se vendre jusqu'à la capitale. Le commerce se porte donc sur des fruits plus "rares", en particulier les poires, puis les prunes et les pêches.

Ces fruits sont écoulés en partie vers Tananarive, mais aussi directement vers Tamatave ou Majunga. Les marchands d'Ambohibary nouent fréquemment à cet effet des contacts directs avec les maisons de commerce des régions côtières.

- Le commerce des boeufs: Il existe enfin à Ambohibary un très important commerce de bestiaux. Chaque jeudi, un peu à l'écart du marché central se tient sur un grand terre-plein le marché des bêtes. Les boeufs, porcs et moutons y sont nombreux.

C'est là l'occasion pour les habitants de la plaine d'acheter les attelages de travail qui ont été élevés sur la hauteur, c'est là que les bouchers du bourg viennent se ravitailler. Il existe en effet un petit abattoir à Ambohibary, et sur le marché central les échopes de boucher - tant pour la viande de boeuf que celle de porc - sont nombreuses.

La ville est en outre un relais important dans le trafic des boeufs qui du Sud ou de l'Ouest du pays remontent à pied vers les abattoirs de Tananarive. Chaque fin de jour de marché voit ainsi arriver des troupeaux de zébus amaigris poussés par des pasteurs Sakalaves. Ces bêtes sont alors achetées par de nouveaux marchands

et confiés à de nouvelles équipes qui repartent dans la nuit vers Ambohimandrosa sur la route de Tananarive. Au marché d'Ambohimandrosa les bêtes seront revendues, et ainsi de suite jusqu'à Ambotolampy et enfin la capitale.

- L'Artisanat: On rencontre encore à Ambohibary un artisanat très actif. Les artisans les plus dynamiques sont les fabricants de charrettes établis dans le nouveau quartier d'Antanetibe à l'ouest de la ville. Ce sont souvent des familles immigrées récemment de l'Imerina.

Plus traditionnels, mais aussi nombreux sont les forgerons et fabricants d'angady au soufflet de forge. On trouve aussi des cordonniers, deux ateliers de mécanique (bicyclette et automobile), plusieurs boutiques de tailleurs, trois pharmacies, etc...

Les maçons sont, par contre, moins nombreux. L'artisanat de construction est surtout développé dans les petits villages de la plaine ou de sa bordure, il est beaucoup plus réduit à Ambohibary même.

Ces artisans, bien que pour la plupart de condition plus modeste sont également propriétaires de rizières dans l'Ankeniheny voisin.

Au bout du compte, Ambohibary réunit toutes les fonctions d'une petite capitale régionale. A une fonction commerciale et marchande de première importance s'ajoute une fonction artisanale très développée, un centre administratif et religieux et un centre scolaire.

### 3) - La population d'Ambohibary.

A Ambohibary la puissance tourne autour de quelques familles; en général les plus anciennement fixées au bourg. Elles détiennent la plupart des boutiques et des commerces et possèdent dans l'Ankeniheny les propriétés rizicoles les plus importantes. Souvent marchand et grand propriétaire ne font d'ailleurs qu'une seule et même personne;

les collecteurs sont aussi les plus gros producteurs de la région.

Ces "grandes" propriétés ne sont jamais - au moins pour les rizières - d'une importance excessive. Dans l'Ankeniheny elles ne dépassent pas 3 ou 4 ha, mais cultivées avec soin et sous fumure elles peuvent donner d'excellents rendements. En revanche certaines propriétés sur "tanety" situées sur la route de Faratsiho peuvent atteindre ou dépasser 10 hectares. Ces fermes dirigées par un gérant fixé en permanence, pratiquent un élevage de porcs en stabulation libre particulièrement rationnel et rentable. Quelques familles possèdent en outre des plantations de pins près de la station d'Antsapandrano.

Une grande partie des bénéficiaires tirés du commerce est donc investie dans l'agriculture. Ces propriétaires sont d'ailleurs très ouverts à tout ce qui est progrès technique et leurs exploitations peuvent être considérées comme des modèles du genre.

Les fils de cette bourgeoisie font des études à Antsirabé, puis à Tananarive, certains en Europe. La plupart entrent par la suite dans l'Administration.

Il arrive qu'un homme seul, non lié aux grandes familles traditionnelles "réussies". La plus grosse affaire du pays a été ainsi montée par un "émigrant" issu d'un petit village distant de quelques kilomètres d'Ambohibary. Ayant débuté dans le commerce des porcs locaux, celui-ci se trouve maintenant à la tête d'une entreprise assez extraordinaire de 6 gros camions Mercedes d'une capacité de 6 tonnes chacun. Sa prospérité est fondée sur un commerce incessant avec les régions d'élevage de la région d'Ihoso au sud de Madagascar. Les bêtes, surtout des moutons et des porcs sont revendus dans les centres de consommations de l'Imerina ou les régions côtières. Cette entreprise s'est d'ailleurs spécialisée dans le commerce des moutons

qu'elle transporte jusqu'à Majunga où vit une forte communauté comorienne de religion musulmane.

Les entreprises d'Ambohibary peuvent donc parfois déborder du cadre régional. Certaines travaillent à une échelle qui intéresse le pays tout entier.

°  
° °

Ambohibary bénéficie d'un grand prestige auprès de la population des villages de la région. Habiter le bourg ou y posséder une maison, c'est en quelques sorte devenir un "citadin", et donc accomplir une promotion sociale. La ville bénéficie d'une dernière fonction, celle-ci résidentielle.

De nombreux paysans enrichis des villages de "brousse" investissent leurs bénéfices dans la construction à Ambohibary de maisons de type moderne. Cette maison reste le plus souvent vide, habitée seulement pendant la morte saison. Parfois un vieillard s'y installe en compagnie des enfants qui peuvent se rendre chaque jour à l'école ou au collège de la ville.

L'activité de construction est donc intense, et le bourg apparaît en pleine extension. Les maisons sont le plus souvent à un étage, construites en brique mais parfois aussi en pierre de taille et surmontées d'un toit de tôle. Ce sont en quelque sorte des "résidences secondaires" de paysans aisés.

Elles s'alignent de préférence à l'entrée du bourg, sur les grandes routes qui convergent sur Ambohibary. Sur la piste nord qui va vers Tsarahonenana, une série de maisons en construction appartiennent ainsi à des "montagnards" fixés sur les hautes terres de l'Ankaratra.

La spéculation sur les terrains à bâtir est élevée. Il est impossible de trouver dans le périmètre du bourg un terrain où le prix du m<sup>2</sup> soit inférieur à 5 ou 600 Francs, c'est-à-dire un prix proche de celui de la banlieue de Tananarive.

Toutefois ce dynamisme de la construction et cet étirement de la ville le long de ses axes de communication n'implique pas un gonflement démographique réel. La plupart de ces maisons sont condamnées à rester vides une grande partie de l'année. Dans certaines rue, la moitié des habitations sont pratiquement inhabitées.

La population réelle et permanente d'Ambohibary - elle ne dépasse que 2.000 h. - est donc beaucoup moins nombreuses que l'étendue du bourg et le nombre des maisons ne pourrait le laisser supposer.

Cette population est constituée principalement des familles des commerçants ou marchands, des artisans et aussi d'un personnel administratif relativement nombreux. Bien que la plupart des habitants possèdent des rizières dans l'Ankeniheny proche, il n'existe à Ambohibary qu'un nombre restreint de paysans purs, tirant leurs seuls revenus de l'agriculture. La population du bourg présente donc toutes les caractéristiques d'une population urbaine.

o

o o

Ces quelques pages sur Ambohibary suffisent à montrer qu'il y a là tous les germes d'une ville et d'une petite capitale régionale. D'autre part le dynamisme de ce bourg et sa prospérité témoignent de la vitalité de la région et aussi d'une certaine richesse, qui n'est pas toujours habituelle dans ces contrées.

Cette prospérité se fonde sur les relations constantes qui unissent le bourg et la plaine d'Ambohibary à sa bordure montagneuse,

et sur les ressources dans une certaine mesure complémentaires de l'une et de l'autre.

Exportatrice à grande échelle de pommes de terre, de produits d'élevage et enfin de riz, la dynamisme de la région d'Ambohibary est remarquable. Elle est ~~par là,~~ <sup>en même temps</sup> la région économiquement la plus vivante et la plus importante de tout le pays Sud de l'Ankaratra.

## TABLE DES MATIERES

PAGES

### - INTRODUCTION

1ère Partie: LE TERROIR DE TSARAHONENANA.

Présentation et Commentaire des cartes

#### I - Les composantes du milieu naturel (Cartes I et II)

- 1) - Les éléments du relief.
- 2) - La répartition des types de sols.
- 3) - La couverture végétale.
- 4) - Les contraintes climatiques.
- 5) - Bilan

#### II - Le paysage rural (Carte III)

- 1) - L'aménagement du terroir
- 2) - Un paysage de rizières
- 3) - Les champs de cultures sèches
- 4) - Les types de cultures sèches.

#### III - Le village (Carte III)

- 1) - Un habitat semi-dispersé.
- 2) - Les pistes et sentiers de circulation.

#### IV - Les structures agraires du terroir.

- 1) - La distribution des terres cultivées (Carte IV)
  - a) - un terroir bien délimité.

- b)- une curieuse distribution foncière.
  - c) - la distribution foncière parmi les rizières
  - d) - la distribution foncière parmi les champs de cultures sèches.
- 2) - Les régimes et le droit foncier (Carte V)
- a) - L'appropriation individuelle des terres de rizières.
  - b) - les champs de montagne. Appropriation et droits de culture.
    - les modes d'appropriation
    - les droits liés à la notions de lignage
    - la survivance des droits collectifs.
- 3) - Les structures foncières (Cartes VI et VII)
- a) - Les unités d'exploitation
  - b) - les structures foncières et liens de parenté
  - c) - les contrastes de la structure foncière
  - d) - les contrastes fonciers compensés

2ème Partie: UN SYSTEME DE CULTURE IMMOBILE.

p. 65

I - Les cercles de l'immobilité.

- 1) - Le calendrier agraire.
  - a) - le calendrier des travaux des champs de cultures sèches.
  - b) - le cycle du riz
  - c) - la saison sèche
- 2) - Un outillage rudimentaire.

II - La riziculture.

- 1) - Les difficultés de la riziculture

A - Le problème de l'eau.

a) - les insuffisances du réseau d'irrigation

b) - L'impossibilité du drainage.

B - Les impondérables.

2) - Les choix des variétés.

3) - Le cycle des travaux du riz.

a) - Les semis sur pépinières

- pépinières irriguées

- pépinières sèches

b) - Le repiquage

c) - La récolte.

4) - Les types de rizières.

a) - les hautes rizières

b) - les moyennes rizières

c) - les basses rizières.

### III - L'apport des cultures sèches.

1) - L'éventail des cultures sèches

a) - les cultures à cycle bref

b) - les cultures à cycle long

c) - les cultures diverses.

2) - Les modes d'occupation du sol.

a) - les couronnes de culture intensive et semi-intensive

b) - les couronnes de culture extensive et les champs temporaires.

IV - Les activités d'élevage.

- 1) - L'élevage des boeufs.
  - a) - les boeufs de travail
  - b) - les vaches
  - c) - l'élevage de fosse.
- 2) - L'élevage des porcs
- 3) - L'élevage des volailles
- 4) - Les élevages divers.

V - Les limites du système de culture.

- 1) - Les premières formes d'occupation du sol.
- 2) - La transformation du système agro-pastoral.
- 3) - Le système immobile.
- 4) - Les possibilités d'évolution ?

3ème Partie: UNE SOCIÉTÉ VILLAGEOISE EN MOUVEMENT.

I - Le temps des ancêtres.

- 1) - La fondation du village.
- 2) - Le village communautaire.
  - a) - L'entraide
  - b) - le régime patriarcal.

II - Le développement de l'individualisme.

- 1) - Les formes actuelles d'entraide
- 2) - Le développement du salariat.
  - a) - Employeurs et salariés

- b) - La main d'oeuvre extérieure
- c) - les salaires.
- 3) - L'évolution du droit de propriété.
  - a) - Règles de partage et de succession
  - b) - l'Enchevêtrement de la structure foncière
  - c) - les conflits fonciers.

III - La part des activités secondaires.

- 1) - Les artisans maçons.
  - a) - La construction des tombes
  - b) - la construction des cases
- 2) - Les charretiers transporteurs
- 3) - Les ressources secondaires diverses
  - a) - les activités commerciales
  - b) les activités administratives

IV - Le sens d'une évolution<sup>?</sup>

- 1) - Les néo-paysans
- 2) - les notables
- 3) - les paysans pauvres.

V - Les migrations

- 1) - La pression démographique
  - a) - les classes d'âge
  - b) - l'origine de la population
  - c) - l'accroissement démographique
- 2) - Les migrations temporaires.
  - a) - Migration à court terme
  - b) - Migration à long et moyen terme

3) - L'escalade de l'Ankaratra

CONCLUSION

=====

La région d'AMBOHIBARY (plaine et montagnes)

p. 189

I - Les villages de plaine

- 1) - Les terroirs de l'Ankeniheny
  - a) - le peuplement de l'Ankeniheny
  - b) - l'agriculture de marais
  - c) - le problème foncier
- 2) - Les terroirs de bordure.

II - Les fronts de culture en montagne

- 1) - Traits généraux: l'économie et le système agraire
  - a) - les problèmes de la monoculture
  - b) - l'élevage en altitude
  - c) - la vente des pommes de terre
- 2) - Quelques exemples de fronts d'altitude
  - a) - un domaine de colonisation récente: le plateau d'Andranomangamanga.
  - B) - un domaine de colonisation ancienne: le plateau d'Ambanton-Dradama.
  - c) - le cas particulier de la montagne de Farihimene

Conclusion

Ambohibary : Capitale régionale.

- 1) - le bourg d'Ambohibary
- 2) - les activités d'Ambohibary
- 3) - la population d'Ambohibary.

O. R. S. T. O. M.

*Direction générale :*

24, rue Bayard, PARIS 8<sup>e</sup>

*Service Central de Documentation :*

70-74, route d'Aulnay - 93 - BONDY

Joël BONNEMAISON

LE TERROIR  
de  
TSARAHONENANA  
Introduction à la région  
d'Ambohibary ( Vakinankaratra)



OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER

CENTRE O.R.S.T.O.M. DE TANANARIVE



1/4 000'



carte I

La répartition des principaux types de sol

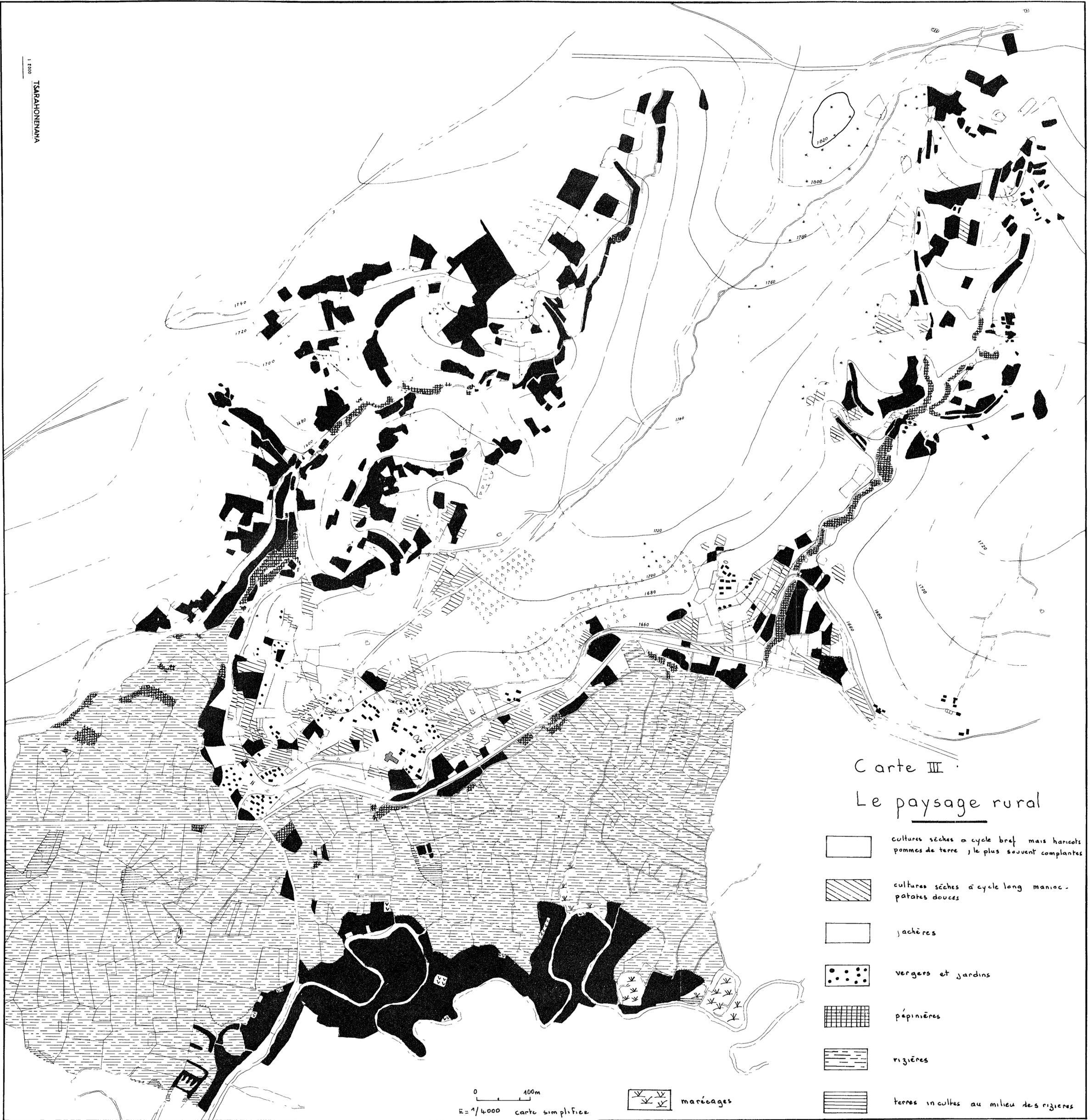
- |  |  |   |
|--|--|---|
|  sols ferrallitiques bruns de pente (tany mainty)           |  colluvions de bas de pente               |   |
|  sols beiges clairs sur roche mère trachytique (tany aboka) |  alluvions de fond de vallée bien drainée |  sols hydromorphes de cuvette moyennement engorgée |
|  sols ferrallitiques rouges (tany mena)                     |  alluvions du bourrelet hydromorphe       |  sols hydromorphes de cuvette très engorgée        |

1:4000



Carte II

La couverture végétale



Carte III  
Le paysage rural

-  cultures sèches à cycle bref : maïs, haricots, pommes de terre ; le plus souvent complantées
-  cultures sèches à cycle long : manioc, patates douces
-  jachères
-  vergers et jardins
-  pépinières
-  rizières
-  terres incultes au milieu des rizières

0 100m  
E = 1/4000 carte simplifiée

 marécages



Carte IV :

La distribution foncière des terres cultivées du terroir

-  parcelles mises en culture par les paysans habitant continuellement à Tsarahonenana
-  parcelles mises en culture par des paysans bénéficiant d'un habitat double à Tsarahonenana ou sur les hauteurs de l'Ankaratra
-  parcelles cultivées par les habitants des fronts d'altitude de l'Ankaratra (Andra no mangamanga)
-  parcelles cultivées par d'autres villageois de la plaine d'Ambohibary ou des villages voisins
-  parcelles cultivées pour le compte de propriétaires habitant hors de la région d'Ambohibary

0 100 m

E 1/4000



Carte V

Les régimes et le droit foncier

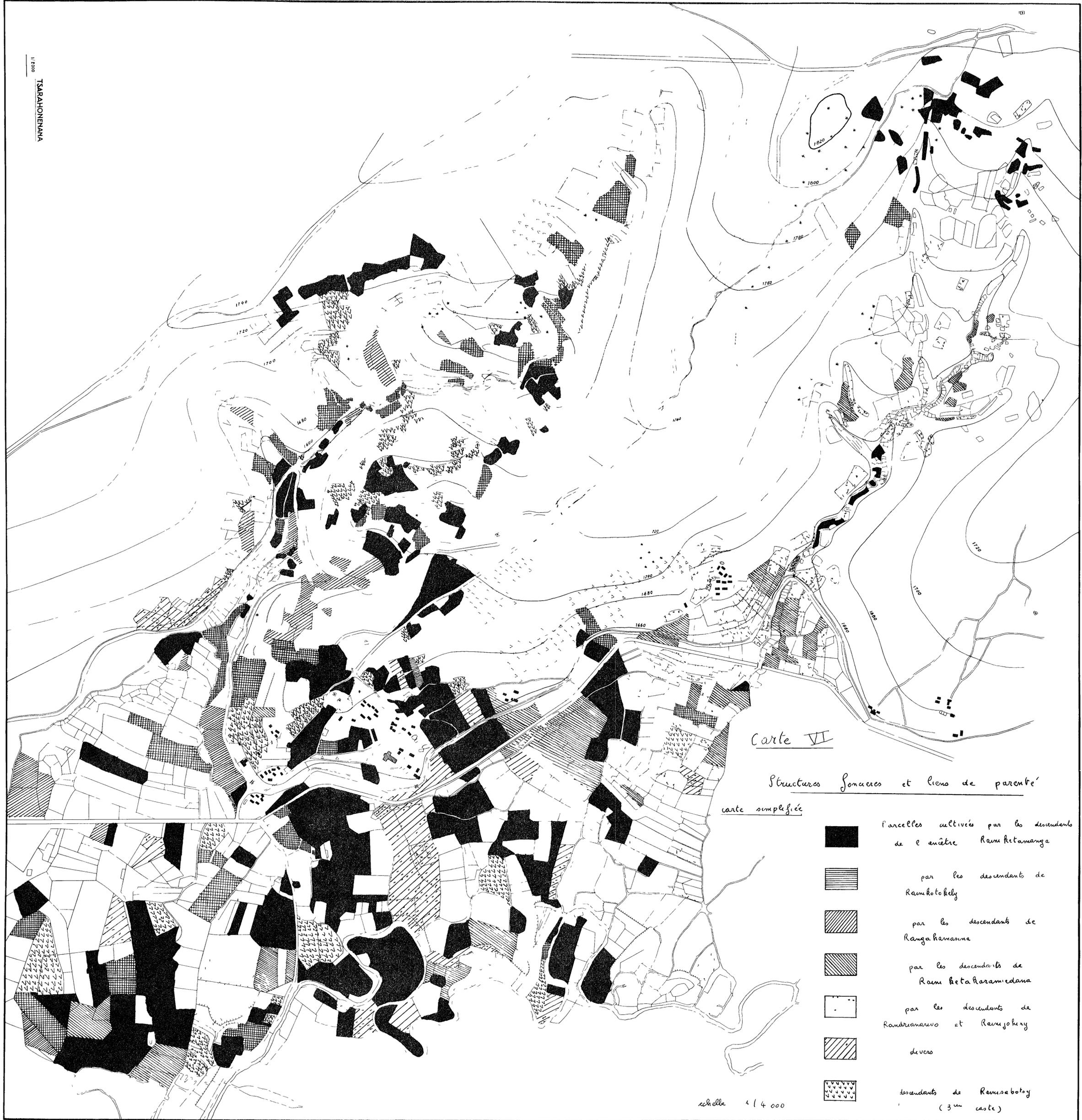
parcels m ses  
en metayage

étendues où s'exercent  
des droits réservés aux  
descendants d'un même lignage

étendues où s'exercent  
des droits collectifs  
(terre du fokonolona)

parcels appropriées individuellement

parcels concédées en dotation



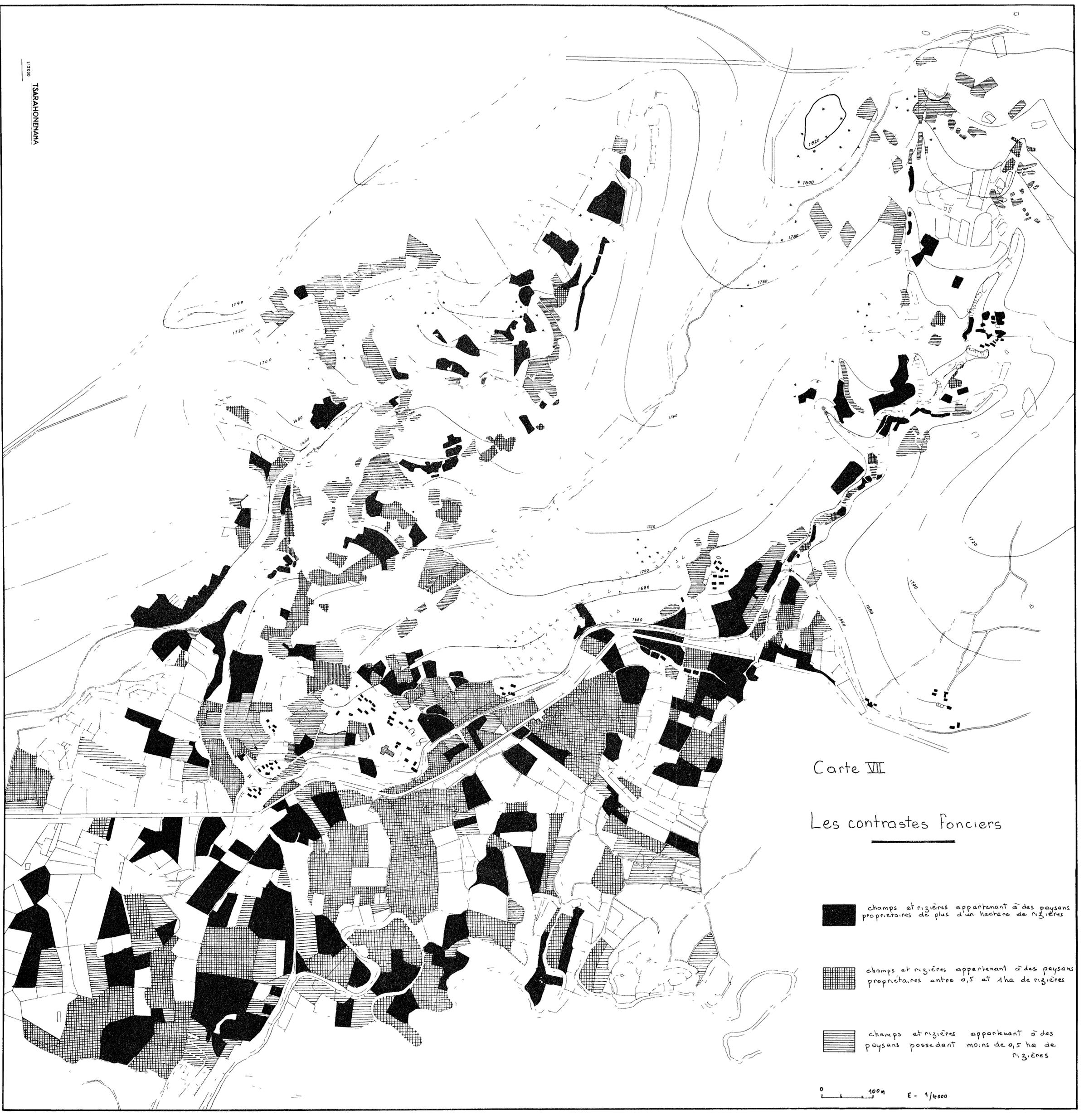
Carte VI

Structures foncières et liens de parenté

carte simplifiée

-  parcelles cultivées par les descendants de l'aïeule Raimbetamanga
-  par les descendants de Raimbotobely
-  par les descendants de Ranga Ranaona
-  par les descendants de Raimbetakaramedana
-  par les descendants de Randriamarivo et Raimsohery
-  divers
-  descendants de Raimsohery (3<sup>me</sup> caste)

échelle 1/4000



Carte VII

Les contrastes Fonciers

-  champs et rizières appartenant à des paysans propriétaires de plus d'un hectare de rizières
-  champs et rizières appartenant à des paysans propriétaires entre 0,5 et 1ha de rizières
-  champs et rizières appartenant à des paysans possédant moins de 0,5 ha de rizières

